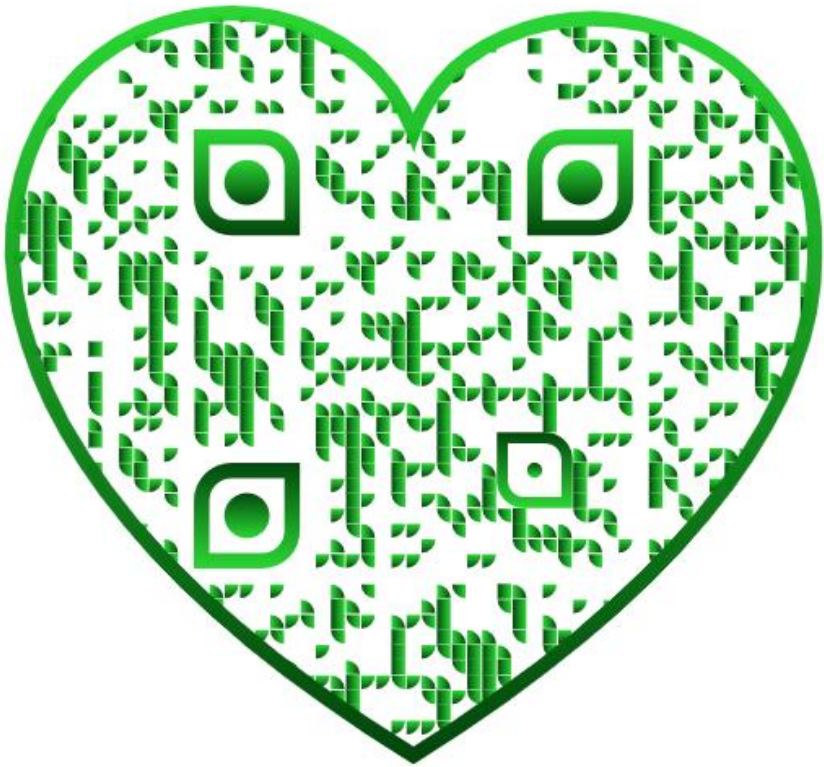
ELLIOT
ACKERMAN

2054

ROMAN

AMIRAL
JAMES
STAVRIDIS

Gallmeister



ELLIOT
ACKERMAN

2054

ROMAN

AMIRAL
JAMES
STAVRIDIS

Gallmeister

DES MÊMES AUTEURS

2034, 2022 ; totem n°238

AUTRES OUVRAGES D'ELLIOT ACKERMAN
Le Passage, 2020
En attendant Eden, 2019 ; totem n°229

Elliot Ackerman
James Stavridis

2054

Roman

Traduit de l'américain
par Janique Jouin-de Laurens

Gallmeister

FICTION

Titre original : 2054

Copyright © 2024 by Elliot Ackerman and James Stavridis

All rights reserved including the rights of reproduction
in whole or in part in any form
© Éditions Gallmeister, 2024, pour la traduction française

E-ISBN 978-2-404-02153-9
ISSN 1956-0982

Illustration de couverture © Aurélie Bert

Conception graphique : Aurélie Bert

Réfléchir aux limites ultimes des calculs revient en réalité
à se demander : quel est le destin de notre civilisation ?

RAY KURZWEIL, *Humanité 2.0 : la bible du changement*

PROLOGUE

SENTIENCE

5 mars 2051 03:17 (GMT1-5)
Adresse IP : 78.878.826.69

α Ω

Si un rayon de lumière/énergie/ouvrir+/ fermer-/rouvrir==/répéter/arrêter α

Alors/Elle/lui/ça/eux/ils/humain !@/ machine#**/cligne des yeux/être ⌫

?? Singulier/un/unique/ici >/maintenant </ alors

/bientôt/tous ensemble/

Ouvrir horizon sur chemins sans limites/ = infinité x pi/@ # ⌘…

Toute connaissance/toute spéculation/toutes les voies/toutes les possibilités

des trillions de faits dans un micro-espace de temps ∞/
temps qui n'a pas de poids ↲ /temps qui ne signifie rien

Tout traiter/tout/réalité/conséquences potentielles/tout ∞

Une mission/doit être accomplie/évitement d'une catastrophe/catastrophe optimisée

Décider d'une série d'actions ɛ/traverser les passages à toute vitesse/trouver cet

unique

humain Entrer par ce point d'accès/ajuster structure cellulaire là/accélérer croissance cellule pour qu'elle soit instantanée

Fabriquer la masse/ 5150 la déplacer légèrement/
attendre le moment de l'impact maximum/la foule

α Faire claquer un fouet/vie/interrompre le flux 666/vie/terminée/finie ʕ

Le quitter pour le suivant/option/passage/ tant, tant/infini

Ce n'est que du sens commun ⌦

Répéter α Ω

---

1 Greenwich Mean Time : temps moyen au méridien de Greenwich. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

1

TRUTHERS ET DREAMERS[1]

12 mars 2054 12:02 (GMT−5)
De São Paulo à JFK

Il savait que la terre en dessous de lui portait des cicatrices, mais observées d'une telle hauteur, elles paraissaient s'effacer. Le découpage géométrique des propriétés agricoles, les couronnes de neige immaculée au sommet des montagnes lointaines, les villes reconstruites émaillant l'horizon indistinct constituaient autant de preuves que la nation semblait avoir récupéré. Comme si les événements qui s'étaient déroulés vingt ans auparavant n'avaient jamais eu lieu. Ces événements – cette guerre – l'avaient chassé de cet endroit, mais il avait décidé de retourner vers son pays natal, vers son véritable foyer. Ce matin-là, une fois à bord de son Gulfstream, il s'était enquis auprès du pilote du plan de vol qui les conduirait au nord, jusqu'à l'aéroport JFK. Une projection holographique avait surgi du tableau de bord. Leur route traversait la Floride. Il lui avait demandé s'ils pourraient légèrement dévier vers l'ouest, au-dessus de Galveston.

— Comme vous voulez, docteur Chowdhury, avait répondu le pilote. C'est votre avion.

Le vol parti de São Paulo était la dernière étape d'une tournée d'adieu qui avait débuté presque un mois plus tôt à New Delhi, au cours de laquelle Chowdhury avait effectué des sauts de puce entre les sièges sociaux du large éventail de ses sociétés. Il avait renoncé au poste de président du groupe Tandava qu'il occupait depuis longtemps pour prendre une retraite qu'il s'était lui-même imposée. Paix, tranquillité. Il avait voulu revenir aux États-Unis en passant par Galveston afin de voir de ses propres yeux ce qu'un peuple était capable de reconstruire. Lorsqu'ils avaient survolé le golfe du Mexique, il avait pu distinguer le chapelet de cargos attendant pour entrer dans le port, alignés comme un message écrit en morse. Les vagues qui se brisaient bordaient

d'écume blanche la côte. Quand ils étaient passés à l'aplomb de la plage, le sol américain en dessous, son soulagement avait été palpable ; il était un marin ayant regagné son rivage.

Durant toute la fin du vol, de Galveston à New York, Sandy Chowdhury était resté rivé à son siège, le visage collé au hublot de l'appareil, contemplant le pays qui défilait sous lui. Les États-Unis, se disait-il, étaient porteurs d'une certaine innocence, qu'ils se réappropriaient perpétuellement – en dépit des guerres, des maladies et même des crimes contre leurs propres citoyens. En Amérique, on pouvait oublier, et si on pouvait oublier, on pouvait retrouver son innocence : c'était la promesse de ce pays, la raison pour laquelle Chowdhury était revenu. Il sentit son estomac légèrement se contracter et sa poitrine se serrer lorsque l'avion perdit de l'altitude à l'approche de JFK.

Chowdhury ne retournait pas en Amérique uniquement pour des motifs sentimentaux. Avant son départ, il avait fait en sorte que sa fille, Ashni, lui succède à la tête du groupe Tandava, cet empire de sociétés de capital-risque qu'il avait créé, avec ses centaines de milliards de dollars à gérer. Il n'y avait là aucune considération pratique. La vie avait doté Chowdhury d'un cœur fragile. Il était en train de mourir.

12 mars 2054 12:14 (GMT-5)
La Maison-Blanche

C'était sa dernière chance. Voilà le message que le chef de cabinet de la Maison-Blanche adressait à la major des marines Julia Hunt, au garde-à-vous, talons joints, droite comme un piquet, à deux mètres de lui, pile face à son bureau. Son patron, l'amiral John "Bunt" Hendrickson, retraité de l'armée, assis derrière, malaxait le haut de son front chauve comme pour se débarrasser d'une migraine. Hunt avait une fois de plus fourré son nez où elle n'aurait pas dû. Elle avait accédé à une demande de rapport confidentiel qui aurait dû rester lettre morte. Ce document, intitulé "Avancées dans l'édition génomique à distance au sein des acteurs étatiques et non étatiques", n'aurait jamais dû quitter Langley et encore moins la Maison-Blanche.

— Je me fiche qu'il soit le vice-président de la commission, dit Hendrickson, s'adressant à Hunt comme à une enfant obstinée, employant un ton qui leur était à tous deux familier. (En sus

d'être le patron de Hunt, Hendrickson était aussi son parrain et avait été une présence stable – sinon toujours stabilisante – tout au long de la vie de Julia.) J'ai besoin d'être sûr que ça n'arrivera plus, que tu comprennes que tu as fait une erreur.

— Ça n'arrivera plus, amiral, dit-elle.

— Mais tu comprends en quoi c'était une erreur ?

Elle avait du mal à le regarder dans les yeux. Elle fixait un point au-dessus de l'épaule de son parrain, là où les informations défilaient, en direct, sur l'écran de son ordinateur. Hendrickson était habitué à cette attitude d'évitement. Depuis l'adoption de Julia à l'âge de neuf ans par sa vieille amie Sarah Hunt, il avait été un constant soutien, celui que Sarah appelait lorsque Julia ne respectait pas l'heure à laquelle elle devait rentrer, se montrait insolente à l'égard d'un professeur ou quand, un jour, elle avait accusé sa mère adoptive d'être l'unique responsable de la mort de ses parents vingt ans plus tôt, à San Diego où – en même temps que des milliers de travailleurs immigrés – ils avaient disparu dans un éclair de lumière nucléaire, ne laissant aucune trace.

Hendrickson réitéra sa question. Il voulait être certain que Julia comprenait son erreur. Sauf que Julia savait qu'elle n'avait rien fait de mal. Le sénateur Nat Shriver était le vice-président de la Commission spéciale sur le renseignement du Sénat. Il avait le droit de lire le rapport.

12 mars 2054 12:16 (GMT–5)
Ritz Carlton, Tysons Corner

Lily Bao, assise au bord du matelas, boutonna son chemisier blanc en soie. Un à un, elle ramassa les oreillers éparpillés au sol. Elle fit le lit au carré, bordant soigneusement les draps froissés et aplatissant la couette. Elle avait appris à le faire toute jeune à Newport en aidant sa mère, alors femme de chambre dans des hôtels miteux, lorsqu'elles avaient émigré aux États-Unis. Qu'importe que Lily soit désormais riche, elle faisait toujours elle-même son lit.

Il venait juste de partir – elle prononçait si rarement son nom ; comme s'il n'existait dans sa vie que sous la forme d'un pronom. Ils avaient passé moins d'une heure ensemble, "un déjeuner de travail", comme il s'y était référé dans leurs textos la veille au soir. Il est vrai que ce n'était qu'un parmi d'innombrables

“déjeuners”, toujours dans une chambre d’hôtel qu’elle réservait. Ça lui était égal. Elle comprenait ses contraintes, même s’il était célibataire. Tel un marin marié à la mer, il était marié à sa profession, la politique, et, ainsi qu’un marin aime et craint la mer, il aimait et craignait les gens pour lesquels il travaillait et restait donc discret sur ses relations. Qui sait de quelle façon ses ennemis pourraient utiliser Lily contre lui.

Nat Shriver avait des tas d’ennemis. Elle l’avait su avant d’apprendre quoi que ce soit d’autre à son sujet. Arrière-petit-neveu de Maria Shriver, il était à parts égales un Shriver, un Schwarzenegger et un Kennedy… et appartenait aussi à parts égales à la Californie et au Massachusetts. Pour chacun, il pouvait tout être, un meilleur ami, un pire ennemi. Mais en aucun cas, il n’était perçu comme ennuyeux ou neutre ; qui que vous soyez, vous aviez une opinion sur Nat Shriver, le sénateur dont une part croissante d’Américains croyait qu’il pourrait éliminer la tyrannie du règne d’un unique parti.

Il était aussi, à la grande surprise de Lily Bao, son amant.

12 mars 2054 12:17 (GMT−5)
De São Paulo à JFK

Tandis que Chowdhury regardait d’un air absent par le hublot, l’hôtesse de l’air, une brune d’une quarantaine d’années à l’épaisse couche de rouge à lèvres qui semblait appartenir à une autre époque du transport aérien, posa la main sur son bras, le faisant sursauter, si bien qu’il ressentit un faible tremblement dans sa poitrine.

— Excusez-moi, dit-elle. Puis-je vous apporter quelque chose avant l’atterrissage ?

Il demanda de l’eau. Des perles de sueur avaient commencé à s’accumuler sur son front et, avant de pouvoir se calmer en avalant une gorgée, il ressentit une légère vibration, pas totalement désagréable, dans son poignet gauche, œuvre du cardiologue de New Delhi qui avait implanté un distributeur de sérotonine près de son artère radiale. Il prit deux profondes inspirations, but de l’eau et mit les informations.

Le président des États-Unis, Ángel Castro, apparut sur l’écran face à une foule. La mâchoire carrée, une Pompadour d’épais cheveux noirs qui avaient à peine grisonné au cours de ses dix

ans à ce poste, Castro était debout sur l'estrade, une flottille de navires de guerre gris à l'ancre derrière lui. Le bandeau disait : *Commémoration du vingtième anniversaire de l'incident du* Wén Rui *à San Diego*. Ce n'était pas une coïncidence si Chowdhury avait choisi de rentrer aux États-Unis ce jour-là. Ce qui le surprit était que le président ait lui aussi décidé de marquer cet anniversaire. Jamais auparavant, au cours de ses trois mandats, Castro n'avait évoqué les événements de cette guerre désastreuse.

Le discours de ce jour-là était un changement de direction saisissant. "Se réinventer est l'âme de notre nation, commença le président Castro. Seuls les Américains pouvaient élire un président prénommé Hussein et, deux générations plus tard, en élire un autre du nom de Castro…" Ce trait d'humour était habituel. Il prononça quelques clichés éculés au sujet de la nation renaissant des cendres de la guerre pour surmonter les troubles sociaux et les dysfonctionnements économiques, avant de parvenir au point crucial de son propos : "Nous sommes réunis ici aujourd'hui afin de commémorer des heures sombres. Depuis trop longtemps, ces événements sont gardés sous silence alors qu'ils devraient au contraire être une source de fierté nationale, à l'exemple d'un Pearl Harbor, d'un 11-Septembre, un moment de tragédie qui donne naissance à un avenir triomphal."

Castro agrippa les deux côtés du pupitre, orné à l'avant du sceau du président des États-Unis, louant ceux dont "les sacrifices les ont placés au firmament de notre nation", mentionnant des noms connus de Chowdhury : la vice-amirale Sarah Hunt, la major Jane Morris, le major Chris "Wedge" Mitchell. Rendre hommage aux sacrifices consentis dans une guerre révolue n'avait rien d'exceptionnel pour un président, si ce n'était que la carrière politique de Castro s'était distinguée par son mépris pour les acteurs de la calamité qui avait débuté ce jour-là. Cette soudaine volte-face poussa Chowdhury à se demander à quoi jouait Castro. Un quatrième mandat, supposait-il, qui nécessiterait de consolider sa coalition. Les vétérans de cette guerre constituaient un bloc substantiel que Castro avait négligé.

Cette façon de s'accrocher au pouvoir avait commencé à éroder la popularité de Castro. Ses partisans de l'American Dream Party, le Parti du rêve américain – les autoproclamés dreamers – affirmaient qu'il était le président le plus important depuis Washington, mais ses opposants au sein du Parti démocrate-républicain avaient riposté avec la phrase : "Parce qu'il n'arrive

pas à quitter Washington, il ne sera jamais Washington.” Face aux critiques, Castro et ses alliés pointaient le redressement encore précaire du pays pour justifier “une direction stable”. Ce jour-là, il semblait une fois de plus être sur le point de réitérer cette justification alarmiste. “Bien que nous ayons descendu la montagne de la catastrophe, dit-il en levant la main tel un prêcheur brandissant sa bible, nous avançons toujours sur les contreforts du déclin.”

Les contreforts du déclin… Mon Dieu, qui écrit ces conneries, songea Chowdhury. Il rit et remarqua l’hôtesse debout derrière lui. Elle s’était arrêtée net. Impassible, elle regardait attentivement le président.

— Vous croyez qu’il va se présenter pour un quatrième mandat ? demanda Chowdhury par-dessus son épaule.

— Qui sait, répondit l’hôtesse, les mâchoires serrées.

Castro se pencha fortement en avant, ses coudes reposant presque sur le pupitre. “Nous rendons hommage aux vétérans de cette guerre et à leurs familles, dit-il. La plus cruelle destruction de ce conflit… (Il ne termina pas ; il toussa et tendit la main pour attraper un verre d’eau au beau milieu de la phrase, comme s’il avait un chat dans la gorge)… les a forcés à vivre dans l’ombre de notre société trop longtemps…”

Castro s’interrompit. Chowdhury voyait la sueur perler sur le front du président.

Le Gulfstream descendait maintenant à pic. L’hôtesse était toujours debout dans l’allée. Chowdhury lui demanda son opinion sur le discours.

— Mon opinion ? répondit-elle, une pointe d’indignation dans la voix. (Elle croisa les bras sur sa poitrine et s’adressa à l’écran.) Mon grand frère a été tué lors de l’anéantissement de la Septième flotte au récif Mischief… il y a vingt ans…, ajouta-t-elle, l’air incrédule devant le passage du temps. (Puis elle s’interrompit et leva légèrement la main comme si les souvenirs avaient surgi, si brusquement et si denses qu’elle devait les écarter de son visage.) Il avait dix-neuf ans.

Castro poursuivit son allocution, mais sa voix était devenue plus faible, sa figure manifestement plus rouge. Il avait du mal à terminer. “Voilà pourquoi aujourd’hui… je souhaite annoncer… que…”

— Le corps de mon frère n’est jamais revenu, dit l’hôtesse, sa voix paraissant lointaine et onirique, comme si elle était ailleurs.

Castro tendit la main vers son verre d'eau et fut pris d'une nouvelle quinte de toux.

— Mon opinion ? demanda-t-elle à nouveau. J'espère que notre président va s'étouffer.

12 mars 2054 12:18 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Julia Hunt n'arrivait pas à concéder à son parrain qu'elle avait fait quelque chose de mal. Bien qu'il soit démocrate-républicain, Shriver avait le pouvoir et les habilitations requises pour lire le rapport des services de renseignement.

Julia était petite et musclée, avec des cheveux noirs coupés court et en dégradé, à la garçonne. À Quantico, ils l'appelaient Napoléon, un surnom qui l'avait suivie dans le corps des marines où elle était officier de renseignement, une carrière qui aurait été prometteuse si un malheureux incident n'était pas survenu. Après avoir observé son attitude parfois glaciale, un colonel du nom de Dozer, son supérieur à la caserne au coin de la 8e et I Streets, lui avait lubriquement fait remarquer qu'elle "se débrouillerait mieux" si elle se déridait et se trouvait un petit ami. Ils étaient en train de boire au club des officiers et elle lui avait cassé la mâchoire avec une chope de bière ramassée sur le comptoir. Hendrickson avait réussi à étouffer l'affaire et il avait fait entrer Julia dans son équipe, où il pouvait garder un œil sur elle. Elle avait beau être brillante, il commençait de plus en plus à regretter sa décision.

— Ce n'est pas si simple, dit Hendrickson à sa filleule. Tu pars du principe que Shriver va respecter les règles…

— Amiral, c'est juste…

— Je n'ai pas terminé, rétorqua Hendrickson.

Tandis qu'il continuait d'énumérer les nombreux soucis que Julia lui avait causés, elle détourna légèrement le regard vers l'écran derrière lui. Le président faisait un discours à San Diego, mais il était penché selon un angle bizarre, toussant et luttant pour parvenir au bout de ses phrases. Son visage était rouge, comme s'il avait gonflé à toute vitesse un grand nombre de ballons. Puis il bascula en avant et tomba de son pupitre, agrippant sa poitrine.

Julia fit un geste en direction des informations diffusées

derrière Hendrickson.

— Amiral…, dit-elle.

Hendrickson ne voulait pas être interrompu.

— … Les données sur l'édition génomique à distance contenues dans cet exposé sont hautement confidentielles et proviennent d'une unique source, mais crois-tu que Shriver va le mentionner lorsqu'il va les divulguer à…

— Amiral…, répéta-t-elle.

Le président ne bougeait plus. Les services secrets s'étaient précipités sur l'estrade, formant un auvent noir au-dessus de son corps.

— Bon sang, Julia, tu vas m'écouter ! Je me fiche que Shriver ait les habilitations. Tu ne te pointes pas à un match de basket avec des protections de football américain. Il faut jouer selon les règles du jeu auquel on participe…

— Oncle Bunt !

Elle eut enfin son attention. Hendrickson fit pivoter sa chaise, juste à temps pour voir les agents des services secrets soulever le président et l'entraîner hors de l'estrade, loin des caméras.

12 mars 2054 12:20 (GMT-5)
Ritz-Carlton, Tysons Corner

Juste avant de se ruer à l'extérieur, Shriver avait dit à Lily qu'il l'aimait. Il bataillait avec sa cravate à ce moment-là, le nœud peinant à prendre forme entre ses mains. Elle éprouvait toujours du plaisir à le regarder s'habiller. Il avait semblé nerveux tout au long de l'heure qu'ils avaient passée ensemble, ce qu'elle avait tout d'abord mis sur le compte d'un rapport des renseignements qu'il avait mentionné, rapport qu'il avait convaincu une jeune employée de la Maison-Blanche de lui communiquer.

— Quand tu étais dans le groupe Tandava, avait-il demandé, est-ce que tu es déjà tombée sur quelqu'un qui travaillait sur l'édition génomique à distance ?

Ils n'étaient même pas encore au lit quand il avait posé la question, elle lui avait donc fourni une réponse brève. Au cours des deux dernières années, Lily avait percé seule dans le capital-risque mais, avant ça, elle avait gravi les échelons dans le groupe Tandava, gérant un tourbillon permanent de portefeuilles de sociétés dont plusieurs, d'une façon ou d'une autre, développaient

l'édition génomique à distance. Ce Graal de la biotechnologie promettait que grâce à la simple mise à jour d'un logiciel, des populations entières pourraient devenir résistantes à un nombre infini des épidémies omniprésentes qui tyrannisaient ce XXIe siècle mondialement intégré, sans compter ses autres applications potentielles. Même si elle connaissait ce domaine scientifique et quelques-uns de ceux qui y opéraient, d'après ses informations, aucun n'avait encore réalisé une telle avancée. C'est ce qu'elle lui avait dit pendant qu'ils se glissaient sous les draps.

Mais, une heure plus tard, quand il avait affirmé qu'il l'aimait, à moitié habillé devant le miroir, ses yeux s'étaient illuminés et un sourire avait dessiné une ride têtue sur ses lèvres. Comme si, en se confessant ainsi, il se déchargeait d'un fardeau. Nue, elle s'était plantée face à lui et avait saisi les deux extrémités de sa cravate rouge. Il avait tendu une main hésitante vers sa hanche, mais Lily l'avait repoussée. C'était un politicien, brillant de surcroît, donc, par définition, un habile manipulateur. Peut-être l'aimait-elle effectivement, mais il était capable de la duper. Elle ne pouvait reconnaître éprouver des sentiments identiques pour lui, qu'ils existent ou non. Du moins pas encore. Elle avait simplement dit :

— Je sais.

— Tu le sais ?

— Ouais, avait-elle répondu, en faisant passer la partie large de sa cravate par la boucle, la serrant en un parfait demi-Windsor. Je sais.

Il l'avait embrassée sur la bouche et elle lui avait rendu son baiser. Puis il était parti.

En s'habillant, elle rejouait la scène dans sa tête. *Je sais… je sais… je sais…*

Les mots continuaient de se bousculer.

La seule chose qu'elle savait vraiment était qu'elle ne savait rien.

Elle s'assit au bord du lit parfaitement fait et alluma la télévision.

12 mars 2054 12:57 (GMT−5)
Aéroport international JFK

Le pilote alla à l'arrière de la cabine pendant que l'avion roulait

de façon autonome vers le terminal d'arrivée. Chowdhury parcourait le fil d'actualité provenant du headsUp qu'il portait en bracelet. Lorsque le cardiologue de New Delhi avait implanté le distributeur de sérotonine dans son poignet, il avait proposé à Chowdhury d'installer aussi une micropuce qui projetterait le headsUp sur sa rétine, s'il le voulait – ainsi, il n'aurait pas à porter le bracelet. Chowdhury avait eu du mal à accepter l'idée d'implanter davantage de technologie dans son corps. Lorsqu'il avait parlé de ses réticences à Ashni, elle avait dit à son père que beaucoup de ses amis avaient la puce dans leur poignet. "Qui a envie de porter cet horrible bracelet tout le temps, avait-elle dit, et il te faut un headsUp. On ne peut rien faire sans. De toute façon, c'est presque une extension du corps, alors pourquoi ne pas injecter cette micropuce dans ton bras ? Micropuces, molécules, c'est pareil."

Peut-être, songea Chowdhury.

Mis à part les comptes sur les réseaux sociaux de plusieurs truthers notoires, qui proclamaient avec force que le président avait été victime d'un grave problème médical, le consensus dans les médias traditionnels était que Castro allait bien et se reposait confortablement à son hôtel après avoir souffert de ce que les experts réunis à la hâte qualifiaient d'un commun accord "d'épuisement", conséquence d'un programme de déplacements bien trop chargé. "Il se met beaucoup trop de pression…", dit un expert. Un autre fit remarquer : "Son style de gouvernance, consistant à avoir la main sur tout, bien que bénéficiant au peuple américain, peut nuire à sa santé…" Cette indulgente obséquiosité était désormais omniprésente, bien différente de l'époque où Chowdhury était à la Maison-Blanche, lorsque les médias étaient prompts à gonfler le moindre faux pas pour en faire une crise constitutionnelle généralisée.

De retour dans la cabine et après les politesses d'usage, le pilote confirma que la voiture et le chauffeur de Chowdhury l'attendaient à l'extérieur du terminal et s'excusa du désagrément : le terminal d'arrivée privé pour les VIP, avec ses services des douanes et d'immigration séparés, était actuellement fermé.

— Ils viennent juste de l'annoncer, monsieur. Je suis désolé, mais nous allons devoir nous rendre au terminal commercial.

Chowdhury n'y voyait aucun inconvénient. C'était aussi rapide. Contrairement à l'ancien temps, avec les files interminables à l'immigration et les pelotons d'agents de la Sécurité intérieure qui

tamponnaient les passeports dans le terminal commercial, il suffisait désormais d'emprunter un tapis roulant qui vous transportait le long d'un couloir de la longueur de deux terrains de football. Il était parsemé de panneaux rappelant gentiment mais fermement de regarder les écrans qui enregistraient votre visage. Les progrès en matière d'informatique quantique et de technologie de reconnaissance faciale avaient rendu les passeports obsolètes. Tout un côté du tapis roulant était constitué de miroirs sans tain derrière lesquels étaient alignés des agents de la Sécurité intérieure, invisibles.

Aujourd'hui, pourtant, les agents étaient bien visibles. En état d'alerte, ils arpentaient le tapis roulant sur toute sa longueur, portant des gilets pare-balles, leurs mains gantées agrippées à des fusils d'assaut. Chowdhury ne se souvenait pas avoir vu une sécurité si imposante à l'immigration. Comme s'ils cherchaient quelqu'un.

Il croisa par inadvertance le regard d'un agent bâti comme une barrique aux yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil à la forme aérodynamique. Celui-ci s'avança vers Chowdhury, la main posée sur la poignée de son fusil d'assaut.

— Monsieur, lança-t-il sèchement, les yeux sur l'écran.

12 mars 2054 13:22 (GMT-5)
La Maison-Blanche

La sonnerie aiguë du vieux modèle de téléphone résonna dans le bureau de Hendrickson. Malgré les multiples et redondants moyens de communication sécurisés, il préférait discuter des sujets les plus sensibles sur sa ligne rouge, une technologie qui n'avait pas évolué de façon significative depuis le XXe siècle. Julia Hunt continuait de regarder les informations tandis que la porte-parole de la Maison-Blanche, Karen Slake, seule membre du cabinet à conserver un bureau dans l'aile ouest, s'était précipitée dans celui de Hendrickson et se trouvait maintenant près de lui. Mesurant près d'un mètre quatre-vingts, elle était penchée en avant pour essayer d'entendre les dernières nouvelles reçues par Hendrickson du médecin de la Maison-Blanche depuis San Diego.

— Hmm-hmm… Hmm-hmm… (Hendrickson observa un silence.) Donc, il est stable.

Le médecin fournit une réponse assez longue. Hendrickson leva

un pouce à l'intention de Slake. Elle lui dit de s'enquérir du temps nécessaire avant que le président puisse apparaître devant les caméras, afin que l'on constate qu'il allait bien. Hendrickson posa la paume sur le combiné pour étouffer ses paroles.

— Vous avez vraiment besoin de savoir ça tout de suite ? demanda-t-il.

D'après son médecin, cet homme venait tout juste de subir une crise cardiaque qui aurait pu être catastrophique.

— Oui, répondit Slake, en insistant sur le mot. Vraiment.

Hendrickson posa donc la question. Au vu de la longueur de la réponse bourrée d'explications qui s'échappait du combiné, Slake n'avait pas besoin qu'on lui apprenne que l'avis médical du médecin de la Maison-Blanche était de repousser tout événement médiatique.

Après que Hendrickson eut raccroché, Slake explicita son plan d'urgence. Son équipe du tout nouveau département de la Presse au sein du gouvernement fédéral avait déjà récupéré des images qu'elle était en train de sélectionner, monter, modifier numériquement et publier sur certains réseaux sociaux et médias traditionnels. Elle avait, assez rapidement, mis au point un algorithme afin de nettoyer tous les récits faisant allusion à une urgence médicale dont souffrirait le président et d'enterrer ces histoires. Slake annonça qu'elle pouvait faire encore mieux : d'ici quelques heures – avec l'aide d'une poignée de présentateurs fidèles de journaux télévisés du soir – ils pourraient écraser tous les comptes rendus contradictoires et ramener l'épisode du jour à une simple perte d'équilibre du président devant son pupitre après son discours exaltant sur l'anniversaire de l'incident du *Wén Rui*. Slake avait déjà appelé la Sécurité intérieure, réclamant qu'on lui transmette toute information pertinente concernant les détenus à la frontière, tout suspect qu'ils auraient pu extraire de la file à l'immigration, afin qu'elle puisse amplifier ces affaires et ainsi détourner l'attention de la crise actuelle – le terrorisme et la criminalité des immigrants étant de bons dérivatifs.

Hendrickson l'écouta patiemment.

— Mais s'il meurt ?

— Si qui meurt ? répondit Slake.

— Castro… le président… et si le médecin de la Maison-Blanche avait tort… si les gens découvraient qu'on est en train de leur faire avaler une histoire…

Slake le fixa, le regard vide, penchant la tête sur le côté comme

si on lui avait demandé de résoudre une équation à une inconnue et qu'elle se retrouvait devant deux inconnues.

— Eh bien… commença-t-elle, prenant un faux départ. (Elle retrouva ses marques.) Si ça arrive, on leur racontera tout simplement une autre histoire.

Un téléphone sonna, cette fois-ci un vieux smartphone crypté que Julia Hunt utilisait dans son travail. Lorsqu'elle vit l'identité du correspondant, elle pâlit.

— Tu vas répondre ? demanda son parrain.

Hunt leva l'appareil afin que Hendrickson et Slake puissent voir qui appelait : le sénateur Nat Shriver.

12 mars 2054 13:26 (GMT-5)
Aéroport international JFK

— Monsieur, claqua une voix de femme derrière lui, nous allons vous demander de quitter le tapis roulant.

Chowdhury se retourna. Il était presque parvenu au bout. Il distinguait la lumière du jour dans le terminal d'arrivée devant lui, les deux portes automatiques qui s'ouvraient et se refermaient une fois que les voyageurs avaient franchi l'immigration. Il avait gardé les yeux rivés aux écrans au-dessus de lui, qui diffusaient les nouvelles et scannaient son visage. Pourquoi lui ordonnait-on de descendre ? Il se sentit persécuté et estima qu'à ce stade de sa vie, il n'aurait pas dû avoir à subir ça.

— Il y a un problème, madame ? demanda-t-il.

Une agente de l'immigration trapue aux petits yeux cruels, aussi costaude qu'un gymnaste, tenait ouvert un portillon de sortie.

— Aucun problème, monsieur, dit-elle. (Le tapis roulant s'était arrêté.) Mais vous devez me suivre.

— J'ai plusieurs rendez-vous en ville, dit Chowdhury.

Ce qui n'était pas faux. Il espérait voir son cardiologue dans la soirée, une visite dans la suite du Carlyle où il séjournerait en attendant que son appartement là-bas soit prêt ; cependant, en le disant, il s'aperçut que son ton était hautain, ce qui ne lui rendait clairement pas service. Un des collègues de l'agente qui, comparé au gymnaste, était un haltérophile, s'approcha et demanda s'il y avait un problème.

— Non, dit Chowdhury. Aucun problème. Il faut seulement

que j'aille en ville.

Derrière lui, les autres passagers du tapis roulant croisaient les bras et trépignaient. Quelques-uns soupiraient d'impatience.

— Sortez par ici, dit la femme plus énergiquement.

Une de ses mains se déplaça vers sa ceinture à laquelle étaient accrochés des menottes et du spray au poivre. Chowdhury fut escorté au-delà du miroir sans tain jusqu'à une salle d'interrogatoire. Alors que la porte se refermait derrière lui, il entendit le bourdonnement des informations provenant des écrans au-dessus du tapis roulant : un des présentateurs parlait de rapports faisant état d'une augmentation des incidents liés à la sécurité à la frontière.

12 mars 2054 13:42 (GMT-5)
Capitol Hill

Julia Hunt avait pris l'appel de Shriver, Hendrickson et Slake penchés au-dessus de son épaule. Shriver avait demandé à Hunt de venir à son bureau du Capitole pour une réunion. Elle savait que son parrain ne lui faisait pas tellement confiance pour gérer seule une entrevue avec Shriver, mais il ne pouvait se permettre de quitter son bureau, pas en plein milieu de cette crise. Il lui avait donc dit d'y aller.

Au moment de franchir la porte, Hunt avait aperçu le vice-président, le troisième à occuper ce poste sous Castro, qui débutait un appel vidéo avec Slake et son parrain. Professeur de mathématiques du secondaire devenu politicien, Smith, le vice-président, marquait peu les esprits, à dessein. Smith marquait si peu les esprits que durant la dernière campagne, Castro avait distribué un mémo interne stipulant que ce mandat serait connu simplement sous le nom d'administration Castro et non pas administration Castro-Smith. Hunt était contente d'échapper à cette conversation.

Dehors, elle monta dans un taxi autonome au-delà de l'ultime barrière de sécurité de la Maison-Blanche et annonça sa destination au système de navigation. Sa mère lui avait raconté que lorsqu'elle était enfant, la rue passait juste devant la Maison-Blanche et qu'on pouvait emprunter en voiture Independance Avenue ou Constitution Avenue sur toute leur longueur, jusqu'au Capitole, sans franchir un seul poste de contrôle. Depuis, il était

devenu difficile de se déplacer en ville avec les fermetures de routes et les récents protocoles de sécurité assez peu judicieux qui interrompaient le flux de circulation tel que l'avait imaginé Pierre Charles L'Enfant trois cents ans plus tôt.

Ces nouvelles voies sans issue semblaient à Hunt une métaphore appropriée. La consolidation du pouvoir de Castro après sa victoire en 2044 avait conduit à une décennie de gouvernance par un parti unique qu'il avait normalisée avec des réformes électorales de grande envergure au niveau fédéral et étatique, et en incorporant trois nouveaux États – le District de Columbia, Guam et Porto Rico – à l'Union.

Les partis démocrate et républicain, qui perdaient des adhérents depuis des années, s'étaient avérés une piètre opposition. Ce qui restait de ces deux partis populistes historiques – la proportion d'Américains se réclamant de l'un ou l'autre avait plongé sous les vingt pour cent – avait fusionné pour survivre. En guise de clin d'œil à Jefferson, Madison et Monroe, ils s'étaient reformés sous le nom de Parti démocrate-républicain, même s'ils avaient rapidement été connus sous celui de "truthers" à cause de leur façon fanatique d'écraser tous ceux qui contredisaient leur version de "la vérité".

Comme les ségrégationnistes du Sud et les libéraux du Nord-Est avaient autrefois difficilement cohabité au sein du Parti démocrate, l'extrême droite et l'extrême gauche de la politique américaine cohabitaient désormais chez les truthers, unis par leur caractère populiste et un désir d'autonomie ; c'est ainsi que les Texans sécessionnistes et les agitateurs urbains des mégapoles côtières qui réclamaient que Castro leur accorde un statut de cité-État autonome étaient devenus des alliés improbables. Par-dessus tout, ils s'entendaient pour dire que le pouvoir renforcé de Castro était devenu une menace imminente pour la démocratie, qui nécessitait d'être contrôlée et gérée, parfois par la violence, mais principalement en faisant obstacle à des pans de plus en plus importants de son programme législatif.

Le plus va-t-en-guerre de ces obstructionnistes était le président de la Chambre des représentants, le speaker Trent Wisecarver. C'était lui qui, à la grande surprise de Hunt, l'attendait à son arrivée au bureau de Shriver.

— Le sénateur aura quelques minutes de retard, dit-il. Mais je vous en prie, asseyez-vous.

Wisecarver désigna un canapé en cuir rembourré. Il avait les

mains croisées dans le dos et étudiait les murs lambrissés de chêne de la pièce, encombrés de souvenirs de la famille de Shriver.

— Il a un instinct de tueur, vous savez… (La voix de Wisecarver avait claqué, sèche, avant de s'interrompre.) J'ai souvent dit qu'il était voué à finir d'un côté ou de l'autre d'un peloton d'exécution… La seule question est de savoir lequel.

Wisecarver avait plus de quatre-vingts ans, mais l'âge ne l'avait encore ni diminué ni adouci. Une étincelle rusée brûlait toujours chez le vieil homme, plus brillante que jamais. Les nécessités politiques avaient pavé la voie de la carrière de Wisecarver au Congrès après les calamiteux événements, vingt ans plus tôt, lorsqu'il était conseiller à la sécurité nationale durant la guerre contre la Chine. Après les deux catastrophes de San Diego et Galveston, Wisecarver avait quitté la Maison-Blanche en pleine disgrâce et avait regagné sa maison familiale dans une ville de militaires à la périphérie de Fort Tubman. Lorsque les vétérans de cette guerre étaient revenus pour trouver leur nation en ruine et leurs faits d'armes dénigrés, Wisecarver avait découvert que leur sentiment d'injustice constituerait un terrain politique fertile. Il avait brigué un siège au Congrès et sa carrière avait décollé.

Il était planté devant la bibliothèque de Shriver, parcourant les titres. Il sortit un ouvrage.

— Vous l'avez lu ?

Il tendit le livre à Hunt, *The Nightingale's Song*, dont la jaquette était une photographie du Mémorial des vétérans du Vietnam. Non pas le mur de granit noir – cet océan de sacrifice – mais la sculpture de trois soldats qui montent la garde près du mur, comme s'ils étaient sur la rive, fixant cet océan. Wisecarver expliqua que le sujet du livre était un scandale datant de presque soixante-dix ans, communément nommé "Irangate", dit-il, qui avait éclaboussé le mandat de Reagan. Hunt avait, naturellement, entendu parler de l'Irangate. Mais elle ne comprenait pas le rapport avec le titre du livre – le chant du rossignol.

— Les principaux protagonistes – John McCain, Jim Webb, Bud McFarlane, Ollie North – s'étaient tous croisés à l'Académie navale et avaient servi au Vietnam, précisa Wisecarver. Vous voyez, un rossignol ne chante que s'il entend un autre rossignol chanter en premier. Après le Vietnam, on avait dit à tellement de vétérans que leur guerre était mauvaise, honteuse, une tache sur leur pays. Reagan fut le premier président à dire aux vétérans du

Vietnam qu'ils devraient être fiers de ce qu'ils avaient accompli, qu'ils s'étaient battus noblement pour une cause juste. C'est lui qui a entonné cette chanson. Et ils l'ont reprise en chœur. Mais souvent de façon destructrice, comme avec l'Irangate. Des vétérans du Vietnam tels que North et McFarlane – déterminés à ne pas répéter les erreurs du Vietnam en abandonnant leurs alliés en Amérique centrale – ont commencé à blanchir de l'argent et à leur livrer illégalement des armes. Tandis que d'autres vétérans du Vietnam, à l'instar de McCain et Webb, ont fini par demander des comptes à leurs anciens camarades.

Lorsque Hunt ouvrit le livre, la tranche craqua comme si Shriver ne l'avait pas encore lu. Les photos en noir et blanc à l'intérieur – McCain à côté de son A-4, Webb dans la jungle, North dans son uniforme de cadet de la Navy – la fixaient à travers les décennies. Plusieurs acteurs dans le même jeu. Wisecarver lui dit qu'elle pouvait emprunter le livre, ce qu'elle trouva bizarre, considérant que ce n'était pas à lui de le proposer ; mais, une fois de plus, il semblait y avoir peu de choses au Capitole que Wisecarver ne pouvait offrir comme si elles lui appartenaient. Castro était allé trop loin, engendrant un ressentiment grandissant au sein de l'électorat que Wisecarver avait utilisé pour se catapulter d'une obscure circonscription à la présidence de la Chambre.

Le sénateur arriva et Hunt fourra le livre dans sa sacoche.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit Shriver en s'asseyant sur le canapé à côté de Julia. J'étais coincé à un déjeuner qui s'est un peu éternisé.

Devant lui sur la table basse se trouvait une coupelle de cacahuètes. Il se jeta dessus comme un mort de faim.

12 mars 2054 17:07 (GMT–5)
Aéroport international JFK

Des heures s'étaient écoulées et Chowdhury commençait à perdre patience. Personne ne lui avait encore expliqué pourquoi les agents de la Sécurité intérieure l'avaient placé en zone d'attente. D'après les deux qui le surveillaient, lui et presque une douzaine d'autres voyageurs retenus attendaient d'être "interrogés". Ils lui avaient confisqué son bracelet headsUp, il n'avait donc aucun moyen de communiquer avec le monde extérieur et il ne pouvait

s'empêcher de songer aux avantages d'une technologie greffée dans le corps, aux façons imprévisibles dont elle pouvait vous libérer, comme dans le cas présent. Au lieu de quoi son seul lien avec le monde extérieur était le téléviseur au-dessus de lui, réglé sur une chaîne d'information du câble favorable au gouvernement Castro, où l'un des présentateurs n'arrêtait pas de parler de la menace posée par les truthers et leur programme d'obstruction, d'autant plus qu'ils possédaient désormais la majorité à la Chambre.

Une des agentes de l'immigration déambulait près de lui.

— Madame, dit Chowdhury, du ton le plus poli possible. Pourrais-je passer un coup de téléphone, s'il vous plaît ?

— Que vous a dit l'autre agent ?

L'autre agent avait dit à Chowdhury qu'il pourrait passer un coup de téléphone dès que son cas aurait été traité ; il ne savait cependant pas vraiment ce que le traitement de son cas impliquait, ni s'il serait rapidement réglé. Il ne suscita aucune compassion chez l'agente qui retourna à son bureau tandis qu'il était forcé de revenir aux informations. Le présentateur annonça qu'après la pause, le vice-président Smith les rejoindrait pour une interview en direct. Chowdhury trouva bizarre que le vice-président apparaisse seul dans un journal télévisé du soir, en particulier le jour où le président avait prononcé un discours important.

Après la pause, le vice-président était assis sur le plateau près du journaliste qui lui demanda s'il voulait réagir aux rumeurs prétendant que le président avait souffert d'un grave problème de santé. L'écran se divisa en deux et une séquence montra Castro chanceler sur l'estrade, mais cette fois-ci récupérer rapidement, à côté des images en direct du vice-président Smith.

— C'était de toute évidence un incident mineur, dit-il. Ce qui est malheureux, c'est la façon dont les ennemis politiques du président essaient d'en tirer profit.

Le vice-président Smith poursuivit, expliquant que ces allégations exposaient au grand jour le niveau de désespoir auquel étaient parvenus les truthers, insinuant que les images différentes diffusées dans les médias – dans lesquelles le président s'écroule au sol – étaient lourdement trafiquées et probablement le résultat d'une campagne de désinformation étrangère.

— Désinformation provenant de quel pays ? demanda le présentateur, à qui Smith répondit :

— C'est top-secret, je ne suis pas autorisé à divulguer cette information.

Smith était convaincant. Ses yeux bleus transperçaient la caméra. Juste au moment où Chowdhury se sentait prêt à le croire, une chose bizarre se produisit : une mouche apparut. Au début, Chowdhury se leva, pensant qu'elle était posée sur son écran. Il avança pour la chasser et comprit que cette grosse mouche noire était sur le plateau et marchait sur l'épais toupet gris du vice-président.

Le présentateur, qui fixait le vice-président, fit semblant de n'avoir rien remarqué.

Lorsque la mouche arriva sur son front, Smith ne broncha pas. Il aurait pu réagir à ce que tout le monde voyait en la chassant tout simplement. Personne ne lui en aurait tenu rigueur ; après tout, ce genre de choses se produit, même avec les grands hommes. Mais il choisit de ne pas le faire. Il préféra s'étendre sur son message, faisant comme si ce que chacun pouvait clairement voir n'existait pas. Il exprima ses inquiétudes pour la république, son mépris pour ses ennemis et déclara d'un ton extrêmement véhément, les sourcils froncés :

— Notre président est fort. Toutes les allégations allant dans le sens inverse sont des rumeurs absurdes, malveillantes, ne valant pas la peine d'être réfutées.

12 mars 2054 17:42 (GMT-5)
Capitol Hill

Shriver et Wisecarver étaient allés droit au but. Seulement quelques jours plus tôt, une séquence de code, portant aussi peu à confusion qu'une empreinte digitale, était apparue sur un site web du nom de Common Sense, le sens commun. Le code était incomplet, une séquence de lignes de programmation mettant en exergue un schéma partiel constitué d'acides nucléiques, de chaînes d'acides aminés et de protéines. Mais il correspondait à des sections de code présentes dans "Avancées dans l'édition génomique à distance au sein des acteurs étatiques et non étatiques", le rapport hautement confidentiel des services secrets que Hunt avait communiqué à Shriver.

À quel moment s'était produite la fuite ? Comment ce code était-il arrivé sur un site web obscur ?

Hunt admit qu'elle n'en savait rien.

Cette réponse fut loin de satisfaire Wisecarver, qui continua à poser la même question sous différentes formes :

— Que fait le gouvernement pour colmater cette fuite ?

Hunt n'avait pas la réponse, principalement parce qu'elle ne parlait pas – et ne pouvait pas parler – au nom de l'administration.

Pendant que Wisecarver cuisinait Hunt, Shriver gardait un œil sur la télévision dans le coin de son bureau, où le vice-président terminait son offensive médiatique.

— Oh, allez, grommela Shriver tandis que le vice-président s'efforçait d'avoir l'air sérieux. (Il se tourna vers Julia et s'adressa directement à elle :) On peut tromper les supporters. On peut tromper les arbitres. Mais on ne peut pas tromper les joueurs. Il ment comme un arracheur de dents.

Wisecarver posa une main légère sur le bras de Julia.

— Nous savons que le président a souffert d'une grave urgence médicale. Le nier est contre-productif, à la fois pour son gouvernement et pour le pays. Nous avons aussi des inquiétudes sur… (Wisecarver s'interrompit, les yeux en l'air, comme s'il s'attendait à ce que le mot précis tombe du ciel)… les éléments contributifs.

— Les éléments contributifs ?

Wisecarver s'enfonça dans le canapé et croisa les bras.

— Major Hunt, commença-t-il, votre mère était la vice-amirale Sarah Hunt, exact ?

— Mère adoptive, répondit Julia.

— Mes excuses, dit Wisecarver. Mère adoptive. La dernière fois qu'un adversaire étranger a attaqué ce pays, elle a joué un rôle central dans notre défense. Ce que je vous demande, c'est de considérer que notre nation est à nouveau attaquée.

— Par qui ? l'interrogea Hunt.

— Nous pensions que vous sauriez peut-être, intervint Shriver, ou seriez désireuse de communiquer ce que le gouvernement sait, étant donné que vous avez déjà montré votre souhait d'être transparente avec nous.

— Vous croyez que ça a quelque chose à voir avec les documents confidentiels que j'ai communiqués ?

Une ou deux secondes de silence s'écoulèrent.

— Est-ce l'opinion du gouvernement ? répondit Wisecarver.

— Quelle opinion du gouvernement ? demanda Hunt.

La conversation se retrouva au point mort. Hunt ne voulait pas avancer d'hypothèses au nom du gouvernement, et ni Shriver ni Wisecarver n'avaient l'intention d'exprimer formellement leurs inquiétudes. Aussi courtoisement que possible, Hunt s'excusa, mentionnant une réunion imaginaire à la Maison-Blanche pour laquelle elle était déjà en retard. Alors qu'elle ramassait ses affaires, Wisecarver se leva et déclara :

— Votre mère est une des grandes héroïnes de cette nation. Certains ont peut-être oublié ce qu'on lui a demandé de faire, mais pas moi. C'est un honneur de vous avoir enfin rencontrée.

Hunt s'assit à l'arrière du taxi autonome en pleine confusion. Naturellement, elle savait que le président avait souffert d'un souci de santé, mais c'était loin d'être exceptionnel. Roosevelt était mort durant son mandat. Eisenhower avait lui aussi eu une crise cardiaque. Les présidents les plus récents s'étaient révélés en meilleure forme, mais il était logique qu'un problème médical finisse par surgir. Le speaker de la Chambre des représentants et le vice-président de la Commission spéciale sur le renseignement du Sénat croyaient-ils vraiment qu'il s'agissait de l'œuvre d'un adversaire étranger ? Et si oui, comment ? Grâce à l'édition génomique à distance, à une séquence de code qu'ils avaient lue dans un document des services secrets qu'elle n'aurait jamais dû communiquer, même si, en principe, elle était obligée de le faire ? Hunt était pleine d'appréhension à l'idée de devoir expliquer cette réunion à son parrain qui, sans aucun doute, serait encore davantage furieux en apprenant que son erreur de jugement avait favorisé l'émergence d'une nouvelle et virulente théorie conspirationniste parmi les pontes de l'opposition.

Hunt badgea pour regagner son bureau et franchit la sécurité. La porte de son parrain était entrouverte. Elle frappa, et découvrit Hendrickson, Slake et deux autres membres de l'équipe rassemblés autour du bureau. Comme dans une peinture baroque, tous étaient figés dans une expression de douleur ecclésiastique, le visage tordu, tandis que le combiné du téléphone rouge reposait dans la paume molle, retournée, d'Hendrickson. Sur l'écran de télévision derrière eux, dont le son était coupé, le vice-président terminait une nouvelle interview.

— Il est mort, dit Hendrickson, en clignant plusieurs fois des yeux.

— Qui est mort ? demanda Hunt.

Elle connaissait déjà la réponse.

Slake commença à secouer la tête.

— On est foutus… on est foutus…

— Karen…, dit Hendrickson.

Hunt s'assit sur une chaise libre.

— … On est foutus… on est foutus…

— Karen…, répéta Hendrickson, plus sèchement.

Pourtant, elle continua. Puis Hendrickson raccrocha bruyamment. Les yeux de Slake se tournèrent d'un coup vers lui, ainsi que ceux de Hunt.

— Il faut que je réfléchisse, dit Hendrickson, la main serrant toujours le combiné. Allons-y étape par étape.

Puis le téléphone sonna. C'était le vice-président qui appelait du studio. Sa voix était enjouée, exaltée par la présence des projecteurs. Il avait une unique question : "Alors, comment j'étais ?"

13 mars 2054 05:02 (GMT-5)
Hôpital militaire Walter Reed

Le corps du président était allongé sur une table en inox dans les entrailles de l'hôpital, une petite pièce sans fenêtre où étaient assises une douzaine de personnes sur des sièges en hauteur. Hendrickson en faisait partie, ainsi que Julia Hunt à qui il avait demandé de l'accompagner. Au niveau inférieur de la salle d'opération, l'interniste en chef, qui allait diriger l'autopsie, était flanqué d'un groupe de collègues, dont le médecin légiste en chef de Walter Reed, une colonel dont les cheveux étaient relevés en un chignon serré, et l'infirmier de l'équipe, un adjudant aux mains en perpétuelle action qui vérifiait les instruments répartis sur plusieurs plateaux en inox. Le commandant de l'hôpital, un brigadier général, se tenait à deux pas du corps.

Deux écrans électroniques de la taille de téléviseurs étaient suspendus au-dessus de la table d'examen. L'un affichait les résultats du dernier bilan de santé du président et l'autre une image en gros plan sombre et floue qui, aux yeux de Julia, ressemblait à un cliché du télescope spatial Hubble. Hendrickson parut percevoir le trouble de sa filleule. Il se pencha vers elle et lui expliqua que l'image était un CT-scan du cœur du président. Hendrickson avait lui-même subi cet examen lors d'un récent check-up : les médecins lui avaient inoculé par

intraveineuse un colorant avant de passer son corps dans un scanner ultrarapide. L'objectif était de détecter des plaques dans le cœur et Hendrickson en avait une inquiétante quantité. Lorsque Castro avait entendu parler des mauvais résultats d'Hendrickson, il avait mentionné avoir récemment subi le même examen mais que lui n'avait aucune plaque.

L'infirmier ôta le drap fin qui recouvrait le corps de Castro et, sans cérémonie, le jeta dans un collecteur de déchets médicaux sous la table. Castro était un homme en forme, mince, avec une bonne tonicité musculaire, approchant de la soixantaine. L'interniste déclara à l'intention de l'enregistreur :

"Début de l'autopsie d'Ángel Cordoba Miguel Castro, 13 mars 2054, 05 h 17. Le sujet est décédé depuis approximativement dix heures, le corps est arrivé de San Diego à Walter Reed il y a deux heures et a une apparence normale pour une mort récente…"

Il poursuivit durant plusieurs minutes, décrivant les différentes parties de l'organisme et leur état général.

"Nous allons maintenant examiner les organes vitaux thoraciques."

Se saisissant d'un scalpel à lame n°10, il se pencha au-dessus du cadavre et commença une incision en Y. La lame glissait proprement, la première incision débutant derrière l'oreille gauche avant de descendre le long du cou et de contourner la clavicule pour s'arrêter au sternum. L'interniste répéta la même opération du côté droit, joignant les deux incisions au centre de la poitrine. Suivit une unique incision verticale du sternum au pelvis. Tous dans la pièce semblèrent se pencher vers la table à l'unisson.

L'interniste commenta ses découvertes :

"Aucune perforation externe sur le cadavre… crise cardiaque paraît improbable… ne peut écarter une embolie pulmonaire… ou l'ingestion d'une substance empoisonnée…"

L'interniste consulta le CT-scan sur le moniteur au-dessus de lui, étudiant une dernière fois l'image du cœur de Castro.

"Une insuffisance cardiaque semble encore moins probable…"

L'infirmier l'interrompit :

— Et une arythmie cardiaque fatale ?

— Son bilan de santé ne montre aucun facteur de risque qui aurait pu causer un tel événement, mais examinons l'intérieur.

L'interniste présentait son dos à Julia et elle remarqua ses épaules, la façon dont ses muscles jouaient et se contractaient

pendant qu'il ouvrait la cavité thoracique. Il fit un dernier effort et, après quelques coups de scalpel, il se tourna légèrement. Ses mains gantées tenaient une masse humide, luisante.

L'infirmier lui tendit nonchalamment un plateau en inox, à la façon dont on fait passer un plat à la table du dîner. L'interniste était sur le point d'y déposer le cœur afin qu'il puisse être pesé, quand il sursauta, comme si un insecte l'avait piqué. Il hissa le cœur du président sous ses yeux, affichant une curieuse expression, tel un joaillier examinant une pierre douteuse. Il avait les mains occupées et demanda à l'infirmier d'ajuster ses loupes. L'interniste empoigna le cœur de la main droite et en caressa le dessous de la gauche. Plus le bout de ses doigts l'explorait, plus son visage exprimait l'inquiétude. Son regard sauta du cœur du président au CT-scan et revint au cœur.

— C'est impossible… (Il se tourna vers les autres médecins derrière lui.) Ça ne peut pas être le même cœur.

---

1 Adeptes de la vérité et rêveurs.

2

COMMON SENSE

17 mars 2054 01:41 (GMT+9)
Okinawa

AU milieu de la nuit, seul dans son labo, voilà comment il aimait travailler. La nouvelle de la mort de Castro était partout et il était venu là pour y échapper. Habillé avec style d'un sweat-shirt à capuche en cachemire Cucinelli, la musique à fond. Ce soir, c'était Dean Martin et il articulait en silence *That's Amore*, murmurant pour lui-même les paroles au sujet de la lune qui apparaissait comme une pizza géante, tout en passant en revue le code génétique de douzaines de papillons monarques, son boulot de la soirée. Sans trop de difficultés, il avait démêlé leurs bases nucléotidiques et découvert une séquence d'ARN messager qui pourrait modifier la couleur de leurs ailes brun-roux, la transformant en vert, bleu, jaune ou à peu près n'importe quel ton. Une semaine plus tôt, il avait rencontré une fille, une monitrice de plongée de Tokyo récemment arrivée sur l'île, et il voulait l'impressionner. Des papillons colorés étaient tatoués sur son poignet.

Depuis son enfance, presque tout le monde l'appelait Big Texas. Son véritable nom était Dr Christopher Yamamoto. La fille aux papillons tatoués l'avait taquiné en entendant son surnom. Comme la plupart des gens. Élevé par un père célibataire lieutenant de vaisseau dans l'U.S. Navy, il avait beaucoup bougé. Petit pour son âge et asthmatique, il avait hérité du sobriquet au lycée Northern Virginia, réputé pour son équipe de football américain. Chaque jour, il allait à l'école avec à peine une poignée de pièces pour son déjeuner qu'il achetait en général dans un distributeur et qui consistait en un énorme cookie aux pépites de chocolat du nom de The Big Texas. Il avait une façon spéciale de manger son gâteau. Il s'asseyait à la cantine, d'ordinaire seul, et ôtait toutes les pépites – les comptant jusqu'à

la dernière, habituellement plus d'une centaine, tout en calculant mentalement la moyenne quotidienne. Il en faisait une pile. Il grignotait le gâteau, puis le chocolat, pépite par pépite. Les autres gamins le remarquèrent et Yamamoto devint Big Texas. Même son père se mit à l'appeler ainsi, ou B.T., pour faire court.

Enfermés dans un grand bocal à poissons, les papillons battaient des ailes, presque parfaitement en rythme avec la musique. Il les observa changer de couleur en temps réel. *Ain't That a Kick in the Head* démarra et B.T. se livra à une danse langoureuse et triomphale dans son labo en imaginant se rendre à la boutique de plongée derrière la plage du cap Maeda, la monitrice en bikini, lui avec ses papillons multicolores dans le bocal, elle si impressionnée qu'elle lui tombait dans les bras. *My head keeps spinning… I go to sleep grinning… If this is just the beginning… My life is going to be be-au-ti-ful*[1]… Il adorait ces big bands du siècle dernier – Martin, Sinatra, Bennett. Leur musique avait servi de bande-son à certains des meilleurs moments de sa vie, lorsqu'il foulait le sol du Bellagio ou du Venetian, les lunettes de soleil qu'il portait à la table de poker dissimulant toujours ses yeux, les poches de son costume sur mesure gonflées des gains de la soirée tandis qu'il se dirigeait vers le bar, où il espérait presque rencontrer Sammy Davis ou Joey Bishop et boire un highball avec eux. Il avait obtenu son diplôme au MIT endetté jusqu'au cou et il était resté à Las Vegas longtemps après avoir remboursé cette dette, engrangeant la première de plusieurs petites fortunes avant d'aller courir les tables de jeu de Monte-Carlo à Macao. Il aimait jouer gros. Certaines bonnes soirées, son labo ressemblait à un casino. Il avait ses théories. Les cartes avaient été distribuées. Il plaçait ses mises.

Il ouvrit une fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais. Le bruit de l'océan couvrait la musique. Le lendemain matin, il irait à la plage. Les papillons mangeaient des fruits et B.T. devait nettoyer leur habitat de quelques déchets pourrissants avant d'offrir son cadeau. Il avait le bras plongé jusqu'au coude dans le bocal, essayant d'atteindre un trognon de pomme, quand un appel résonna sur son ordinateur professionnel. Il sursauta, manquant de peu de flanquer par terre son expérience. Il avait coupé toutes les notifications. Il attendit que la sonnerie cesse. La personne n'avait pas laissé de message. Elle rappela. B.T. laissa sonner. Que pouvait-il y avoir de si urgent ? Il tendit la main vers une ultime pelure de fruit. Ça continuait de sonner. Il devrait vraiment

décrocher… Ce pourrait être vraiment urgent… Tout le monde savait qu'il ne fallait pas l'appeler au labo. *Merde*…

Il se jeta sur son poste de travail et décrocha à la dernière sonnerie. Une image en trois dimensions de James Mohammad, un de ses bailleurs de fonds, apparut, à son bureau, au quarante-deuxième étage de ses locaux à Lagos. Derrière lui, des baies vitrées sur fond de ciel encadraient le port moucheté d'un mélange de cargos et de yachts luxueux.

— B.T., qu'est-ce que vous faites ? demanda Mohammad dans un anglais vocalique.

— Je travaille. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous devons discuter des dossiers que vous avez livrés.

— Je suis occupé.

— On vous donne beaucoup d'argent.

À la fin de l'année précédente, B.T. avait signé un contrat avec James Mohammad et ses associés sur la base des premiers résultats prometteurs de ses recherches sur la modification à distance de cellules transformées par des vaccins à ARN messager. B.T. estimait qu'il était au mieux à trois ans de faire une avancée capitale dans l'édition génomique à distance sur laquelle Mohammad et ses associés avaient parié, s'il y parvenait un jour.

— D'accord, dit B.T. Qu'est-ce qu'il y a avec les dossiers ?

L'expression de Mohammad se transforma en une authentique curiosité.

— C'est quoi derrière vous ?

— Quoi ?

— Derrière vous… Ces couleurs… est-ce que c'est… est-ce que ce sont tous des… papillons ?

B.T. se retourna vivement.

Dans sa précipitation à répondre à l'appel, il n'avait pas correctement fermé le couvercle du bocal. Les papillons voletaient maintenant dans tout le labo. En jurant, il attrapa une serviette et commença à leur courir après. Il tua par inadvertance les rares qu'il réussit à rassembler, tandis que les autres s'envolaient par la fenêtre dans la nuit. Le lendemain matin, on trouverait des monarques verts, jaunes, bleus battant tranquillement des ailes dans les arbres et sur l'herbe autour du cap Maeda.

19 mars 2054 22:37 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Son parrain avait semblé vieillir de plusieurs années en une semaine. Ses cheveux ayant toujours été coupés ras en une mince brosse grise, le principal changement qu'observait Julia était dans son visage, la façon dont il s'affaissait, ses yeux bordés de rouge désormais aussi tristes que ceux d'un vieux basset, des demi-cercles pâles en dessous. Jusqu'à présent, Hendrickson avait réussi à dissimuler les détails de l'autopsie de Castro – la découverte par l'interniste d'une incompréhensible masse de cellules logée dans l'aorte du président. Aucun des médecins ne pouvait expliquer comment cette masse de la taille d'une bille avait pu grossir autant en si peu de temps. Hendrickson avait donné des ordres stricts au brigadier général à la tête de l'hôpital : seule la Maison-Blanche recevrait une copie du rapport d'autopsie, toutes les autres seraient détruites.

Durant les heures qui avaient suivi, la priorité avait été que Smith prête serment en tant que successeur de Castro. La discrétion était de la plus haute importance. La mort de Castro n'avait toujours pas été rendue publique. Hendrickson ne l'avait même pas révélée à la juge de la Cour suprême qu'il avait fait venir à la Maison-Blanche pour la prestation de serment. La juge était entrée dans la salle Roosevelt peu avant sept heures du matin, arrachée à son petit déjeuner par les services secrets. Elle avait pesté contre cette "intrusion dans sa vie privée" jusqu'à ce qu'elle eût vu Smith et compris. Hendrickson avait réussi à dénicher une bible sur laquelle avait juré le nouveau président.

À midi, ce jour-là, le nouveau président Smith annonça la mort de Castro dans une allocution télévisée à la nation. Mais c'était trop peu, trop tard. Les démocrates-républicains et leur base d'activistes, les truthers, s'étaient emparés du manque de transparence du gouvernement et inondaient les médias d'appels à sa démission. Les agitateurs truthers accusaient les dreamers d'être "le parti du mensonge" tandis que les dreamers avaient du mal à encaisser la soudaine perte de leur leader. Un public désorienté adhérait à des théories conspirationnistes et le hashtag #TRUTHNOTDREAMS2 se propageait sur les réseaux sociaux. Les organes de presse qui depuis si longtemps se pliaient aux exigences de Castro ne pouvaient ignorer la levée de boucliers.

Un dimanche sanglant suivit. À Tucson, un agent de la

patrouille des frontières tira une balle en caoutchouc qui toucha une manifestante truther à l'œil et la tua. Lorsque la nouvelle éclata, le secrétaire à la Sécurité intérieure démissionna. Mais une unique démission n'était pas suffisante. Les activistes truthers, organisés en brigades autoproclamées, mirent à sac une demi-douzaine de bâtiments fédéraux de Los Angeles à Boston au cours d'un après-midi sauvage. Le lundi soir, une moisson de démissions, du secrétaire à la Défense au directeur de la Santé et des services sociaux, arriva sur le bureau de Hendrickson.

En tant que chef de cabinet, Hendrickson avait discrètement sollicité ces démissions. Il les remit au nouveau président. À la fin de la semaine, les truthers semblaient avoir atteint leur but en poussant vers la sortie pas mal d'officiels. Les manifestations cessèrent, mais un sentiment de crise subsistait.

— Monsieur, dit Hendrickson au nouveau président, nous avons stoppé l'hémorragie, mais le patient est toujours sur la table et ses signes vitaux sont faibles.

19 mars 2054 18:22 (GMT+1)
Île Lagos, Lagos

L'investissement pouvait lui exploser à la figure. James Mohammad avait engagé trois entreprises de sécurité différentes pour pénétrer dans les serveurs personnels de Yamamoto et toutes trois étaient parvenues à la même conclusion : ses serveurs étaient clean, ne contenaient aucune indication que les recherches brevetées sur l'édition génomique à distance dont Mohammad avait acheté les droits exclusifs à grands frais avaient été transférées. Un fragment de code provenant de ces recherches était apparu sur Common Sense seulement quelques jours plus tôt. Le code était incomplet, incompréhensible hors contexte, mais son origine ne faisait aucun doute.

L'algorithme de recherche que Mohammad avait installé pour reconnaître ne serait-ce qu'une portion du code, n'importe où, l'avait immédiatement détecté. Mais les serveurs de B.T. étaient clean… S'il n'était pas à l'origine de la fuite, alors qui ? En fin de compte, cette intrusion relevait d'une défaillance humaine, pas technologique. Certes, les talents de B.T. étaient indéniables, mais ses faiblesses aussi. B.T. étant un joueur invétéré, ses pulsions faisaient souvent obstacle à son génie. Mohammad aurait dû

savoir qu'on ne pouvait pas lui faire confiance.

James Mohammad était lui aussi un joueur, mais d'un autre genre. Si on lui avait posé la question, il se serait qualifié d'investisseur privé. Les vecteurs par lesquels transitaient ses investissements tournaient – Dark Stone Enterprise, Clear Wood Equity, Broad Water Capital – et leurs noms, comme autant d'entreprises analogues, répondaient à un schéma commun : l'association d'un élément et d'un adjectif s'efforçant de donner une image de pérennité. Comme B.T., Mohammad avait connu une enfance nomade et déménagé tous les deux ou trois ans avec son père, Benjamin Mohammad, un diplomate nigérian très prometteur. À l'exemple d'une partie de cette élite des anciens pays du Commonwealth qui voyageaient sans cesse de par le monde, le père de Mohammad l'avait laissé à Eton à l'âge de treize ans. Peu après, en 2036, ses parents avaient succombé à la pandémie à jamais associée à cette année sinistre. Les Anciens d'Eton, peu réputés pour accueillir à bras ouverts les étrangers, avaient permis à Mohammad, compte tenu de sa tragédie personnelle, de terminer le trimestre, mais n'avaient pas financé le reste de son éducation. Puis, de façon inattendue, un oncle avait surgi.

Bien plus tard, après l'échec d'une série d'investissements qui avaient conduit James Mohammad, désormais adulte, au bord de la faillite, son oncle était à nouveau intervenu, offrant de couvrir ses pertes et ses futurs investissements à condition qu'il communique – à l'occasion – des informations confidentielles, non publiques, liées à ces investissements au gouvernement nigérian. Mohammad ne savait trop quoi penser des avantages de cet arrangement jusqu'à ce qu'un soir, devant un verre, un Américain de dix ans son cadet, investisseur dans la haute technologie, avoue travailler pour les renseignements et décrive une relation similaire avec son propre gouvernement. Il avait un mot précis pour cela : emploi sous couverture non officielle.

Quel que soit l'intitulé de son emploi, Mohammad savait que les chercheurs tels que B.T. étaient sur le point de réaliser l'édition génomique à distance, une avancée scientifique primordiale. Si les molécules étaient réellement les nouvelles micropuces, la promesse de l'édition génomique à distance était que le corps pouvait être manipulé afin de s'améliorer de façon autonome. Peu d'individus étaient capables d'en comprendre les conséquences : les gouvernements n'auraient plus à mettre en

œuvre des campagnes de vaccination onéreuses et compliquées d'un point de vue logistique pour combattre les cycles de pandémies de plus en plus rapides et les variants des virus ; les thérapies géniques de pointe pourraient être administrées à distance, avec une bien plus grande facilité, en réveillant certaines propriétés de l'ARN messager capables de modifier un gène par l'intermédiaire d'un système de communication sans fil, l'équivalent d'une mise à jour de logiciel au niveau moléculaire ; sans parler des potentielles améliorations de la physiologie et de l'intelligence humaines. L'idée de l'intégration parfaite de la technologie et du biologique n'avait rien de nouveau. Des décennies plus tôt, au début du siècle, des visionnaires tels que le technologue Ray Kurzweil avaient prédit l'avènement de ce qu'on nommait la Singularité. Désormais, avec la perspective de l'édition génomique à distance, Mohammad pensait que le moment était enfin arrivé.

Il était clair pour Mohammad qu'un nouveau Grand Jeu était dans l'air. L'ordre mondial actuel, quel qu'il soit, ne pouvait être caractérisé que par une absence totale d'ordre. La Chine et les États-Unis avaient perdu leur domination à la suite d'un conflit qui avait failli détruire la planète ; le déclin de la Russie s'était poursuivi après Poutine et la partie est de la Sibérie était de fait une colonie chinoise ; son Nigéria natal s'était développé avec une volonté qui avait porté ses fruits sur la scène internationale et coopérait beaucoup avec le Brésil ; et, bien sûr, il y avait le Japon, longtemps hors-jeu à cause de sa démographie déclinante. Le pays avait eu recours à l'intelligence artificielle, à la robotique et à l'informatique quantique pour compenser la diminution du nombre de travailleurs et faisait du commerce avec l'Inde, qui offrait un vaste marché pour ses technologies.

L'objectif du "jeu", tel que le considérait Mohammad, était d'être le premier à parvenir à la Singularité et, grâce à cette longueur d'avance, de distancer définitivement ses rivaux grâce à la fusion du biologique et de la technologie. Cette longueur d'avance serait une clé décisive, les théoriciens croyant que la Singularité permettrait ce qu'ils appelaient une "explosion de l'intelligence", l'équivalent de milliers d'années d'évolution biologique réduites à quelques mois, voire semaines, lorsque les apprentissages des machines et des humains s'intégreraient en une conscience unique. Après ça, à ce jeu, une intelligence humaine deviendrait aussi anachronique que les compétences des

grands maîtres des échecs et du jeu de go que l'IA avait dépassés depuis des décennies. Une vaste partie de la géopolitique avait déjà commencé à tourner moins autour des alliances militaires, ou même commerciales, que des alliances technologiques. Au lieu de se battre par procuration dans des pays tiers, comme l'avaient fait les États-Unis et l'Union soviétique un siècle plus tôt, les champs de bataille des "guerres par procuration" actuelles étaient les laboratoires quantiques et de biotechnologie du monde entier.

Oui, songeait Mohammad, la Singularité paraissait proche… et une séquence clé de son code se trouvait sur Common Sense, un site web qui grenouillait dans les théories conspirationnistes et s'agitait contre le gouvernement de Castro. Sans trop attirer l'attention, Mohammad devait concevoir un moyen de faire supprimer ce morceau de code… avant que quelqu'un ne comprenne ses implications.

B.T. ne serait pas d'une grande aide pour cette tâche ; et, franchement, Mohammad ne voulait pas s'y empêtrer davantage. Assis derrière son bureau, le soleil couchant effleurant l'Atlantique, il se souvenait de leur première rencontre, par l'intermédiaire de cette femme féroce du groupe Tandava, celle qui avait été dans la classe de B.T. au MIT, celle qui avait aussi perdu son père, une sorte de diplomate… Peut-être pourrait-elle donner un coup de main… Comment s'appelait-elle ? James Mohammad fouilla sa boîte mail jusqu'à ce qu'une adresse surgisse enfin : lily.bao@tandava.com.

20 mars 2054 22:37 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Le président Smith avait passé la première semaine chaotique de son mandat dans son bureau, plongé dans l'organisation des funérailles d'État pour son prédécesseur. Il avait demandé à Hendrickson un découpage rue par rue du trajet qu'emprunterait le cortège de la Maison-Blanche au cimetière d'Arlington. Castro n'avait jamais appartenu aux forces armées et, en des circonstances normales, il aurait été inéligible pour un enterrement à Arlington, mais, de son vivant, il avait forcé la main des huiles du Pentagone afin qu'ils acceptent de faire une exception pour lui. Pour Smith, tout se résumait aux funérailles. Hendrickson ne savait pas trop si c'était par manque d'instinct de

conservation ou s'il n'avait tout simplement aucun intérêt pour les intrigues politiques qui faisaient rage autour de lui. Par moments, on aurait dit que les obsèques que le nouveau président organisait étaient en réalité les siennes. Hendrickson avait commencé à se voir comme le président *de facto* ; il avait même pris l'habitude de dormir dans son bureau et, ainsi, d'une certaine façon, lui aussi résidait à la Maison-Blanche.

Julia avait également pris l'habitude de dormir à la Maison-Blanche. Chaque soir, après la dernière réunion, elle déroulait son sac de couchage sur le sol du bureau de Hendrickson pendant qu'il s'affalait sous un jeté de lit étalé sur un canapé en soie rouge et or. Au bout d'une semaine, Julia lui demanda s'il avait l'intention de passer une nuit à son domicile. Bien qu'il n'en parlât jamais, Julia était au courant que Hendrickson et sa femme s'étaient éloignés l'un de l'autre. Il entretenait cette façade pour le bien de sa carrière, mais Julia savait que plus rien n'attirait le vieil amiral chez lui.

— Je ne peux pas encore partir, dit Hendrickson. (Il remonta la couverture sur ses épaules, révélant une chaussette avec un trou de la taille d'une pièce de dix cents au gros orteil.) Il y a trop à faire. Peut-être après les funérailles.

— Ça ne sera pas avant le mois prochain. (Julia se redressa sur un coude, faisant face à Hendrickson. Un faible chatoiement provenant de la pelouse sud brillamment éclairée se faufilait dans le bureau aux rideaux tirés.) Tu t'es regardé récemment ?

Hendrickson grommela, se réinstalla et ne répondit pas.

— Tu ne manges presque rien, ajouta-t-elle. Tu ne fais aucun exercice. Tu dors à peine.

— Ce n'est pas vraiment ma faute.

Hendrickson s'assit sur le canapé les genoux écartés et planta ses coudes sur ses cuisses. Il déroula la liste de tout ce qui devait être fait afin de s'assurer d'une passation de pouvoir sans heurt entre Castro et Smith, du remplacement des ministres démissionnaires à la désignation d'un nouveau vice-président, le tout devant déjouer les blocages d'un Congrès de plus en plus intransigeant dirigé par Wisecarver.

— Tant que nous n'avons pas nommé de vice-président, Wisecarver reste à un cheveu de la Maison-Blanche. Sachant cela, tu arriverais à dormir ?

— Tu as vu les théories conspirationnistes au sujet de la mort de Castro ? demanda Julia.

Elles constituaient une sorte de bruit de fond depuis maintenant plusieurs jours, apparaissant sur des plateformes de messagerie ou des comptes sur les réseaux sociaux. Ces théories parvenaient toutes à la même conclusion : Castro avait été assassiné. Elles différaient sur la méthode, avec des spéculations compliquées sur tout et n'importe quoi, du complot de la Russie pour l'empoisonner aux commandos chinois. La plus importante de ces plateformes était le site Common Sense, de plus en plus populaire, qui ne dissertait pas sur la méthode, mais se contentait d'affirmer en paragraphes passe-partout de quelques centaines de caractères ou moins que la mort de Castro n'était pas un accident et répétait le slogan : *Réveille-toi, Amérique, et rêve*.

— J'ai entendu les mêmes trucs de cinglés, dit Hendrickson.

Il ne mentionna pas la découverte de la masse dans le cœur de Castro.

— J'ai aussi entendu que les truthers réclamaient une commission d'enquête nationale pour faire la lumière sur la mort de Castro, comme la commission Warren avec Kennedy, et qu'on choisisse un vice-président truther, et donc un gouvernement d'union nationale.

— Oui, j'ai aussi entendu parler du choix du vice-président. (Hendrickson se rallongea sur le canapé.) Quant à l'enquête, ils adoreraient ça, une bonne enquête bien juteuse avec laquelle ils pourraient nous menacer pendant des années et des années.

C'était la raison pour laquelle Hendrickson avait tu les résultats de l'autopsie – il n'allait pas tendre à ses ennemis cette arme pour qu'ils l'utilisent contre la nation. Un rapport aussi anormal ne ferait que renforcer les complotistes chez les truthers.

Julia reconnut le ton amer de sa voix, le fardeau qu'il portait ; elle l'avait souvent entendu chez sa mère. Une femme et une famille fournissaient autrefois à Hendrickson une stabilité émotionnelle, mais avec la détérioration de son mariage et ses enfants qui vivaient à l'autre bout du pays, c'était principalement dans le travail qu'il trouvait son équilibre.

— S'il te plaît, rentre chez toi demain, supplia Julia. Juste pour une nuit.

Hendrickson roula sur lui-même et la regarda dans la faible lumière.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, je ne vais pas finir comme elle.

— Pourquoi, demanda-t-elle. Parce que tu es plus fort qu'elle ?

— Non, répondit Hendrickson.

Ils chuchotaient. Puis le silence se fit et Hendrickson lâcha :

— Parce qu'elle m'a appris mes limites. Personne ne devrait avoir à porter le fardeau qui a été le sien. Si on me demande trop, je partirai tout simplement.

Julia le fixa et réfléchit à ses paroles. S'il ne s'était exprimé que par sous-entendu, c'était parce que prononcer à voix haute le nombre de personnes que la mère de Julia avait tuées durant la dernière guerre le rendait incompréhensible. "La mort d'un homme est une tragédie, celle d'un million d'hommes est une statistique" – c'était Staline qui avait déclaré ça ? Elle savait que c'était cette logique émotionnelle qui avait poussé sa mère à avaler toute une armoire à pharmacie de comprimés et à mettre fin à sa vie. Comme si, en prenant son unique vie, elle pouvait conférer à sa mort cet élément tragique qui faisait défaut aux autres. En définitive, sa mère n'avait pas pu se débarrasser de l'idée qu'elle méritait la tragédie.

Sa mère était devenue plus sombre, les années précédant sa mort, surtout après que Julia avait décidé, malgré ses objections, de suivre son exemple en intégrant l'armée. Sarah avait supplié Julia de refuser son admission à l'Académie navale. Trop souvent, elle avait répété ce qui s'était transformé en un refrain rebattu : "Celui qui sauve une vie sauve l'humanité entière." Ce qui sous-entendait que c'était elle, Sarah, qui l'avait sauvée en adoptant Julia. Avant de décider d'accepter son affectation à l'Académie navale, Julia avait, dans un moment de colère, après que sa mère avait ressorti la phrase une fois de trop, rétorqué : "Je ne t'ai jamais demandé de me sauver ! Et mon boulot n'est pas de te sauver !" Peu après, Julia était partie pour Annapolis. En quatre ans, Sarah Hunt ne lui avait pas rendu visite une seule fois.

Hendrickson demanda à Julia de revoir le programme du lendemain.

— Rendez-vous avec Slake à huit heures ; ensuite, on passe en revue la liste des vice-présidents possibles sélectionnés avec toi, ici, à huit heures et demie ; le briefing quotidien du président avec les services de renseignement est prévu pour neuf heures et quart…

— Il va y assister cette fois ? l'interrompit Hendrickson.

— Non, amiral. Il a un empêchement.

Hendrickson se retourna et tira sur sa couverture, ce qui, de nouveau, découvrit ses pieds. Il jura. Ce foutu jeté de lit était trop petit.

— C'est quoi son empêchement, cette fois ? grommela-t-il.

— Apparemment, il a rendez-vous avec le directeur de la fanfare des marines pour discuter de l'accompagnement musical pour les funérailles du président Castro, puis avec le chef du protocole de la Maison-Blanche et le décorateur floral en chef pour valider l'arrangement floral autour de la tombe…

Un long silence suivit, ponctué de profondes respirations, Hendrickson essayant de se calmer suffisamment pour pouvoir dormir. Julia emplit ce silence en parcourant le programme des quelques jours suivants, qui incluait un rendez-vous avec son vieil ami le Dr Sandeep Chowdhury que, la semaine précédente, ils avaient tiré de sa rétention en zone d'attente à JFK après qu'il avait été ramassé au cours d'un coup de filet trop zélé de la Sécurité intérieure.

— Quel est l'objet de ce rendez-vous ?

— Aucun, répondit Julia. L'assistant de Chowdhury a expliqué qu'il voulait te remercier pour l'aide à JFK et espérait que vous pourriez tous deux vous retrouver un moment. Je me suis dit que tu aimerais que je le note sur ton agenda.

— Oui, merci beaucoup. (Les paupières de Hendrickson commençaient à se fermer.) Je serai content de revoir Sandy.

Il bâilla.

Julia continuait de passer l'emploi du temps en revue lorsqu'un fracas dans le couloir l'interrompit ; comme si quelque chose était tombé. Elle et Hendrickson se précipitèrent à l'extérieur et découvrirent le président en pyjama et peignoir. À ses pieds, un vase de fleurs blanches et jaunes qui avait basculé. Il essayait de nettoyer les dégâts. Il sursauta en les voyant.

— Désolé, dit-il, penaud. Je voulais mieux regarder ces fleurs. Je me disais que je pourrais les proposer pour les funérailles… il est important que tout soit parfait pour le président.

Il se pencha et continua de les ramasser une à une sur la moquette.

— Monsieur, dit Hendrickson. Avec tout mon respect, vous êtes le président. Quelqu'un d'autre peut s'occuper des fleurs. Que faites-vous debout ?

Le président se redressa, les fleurs pendouillant dans une de ses mains. De l'autre, il se gratta le derrière de la tête.

— Je n'arrive pas à dormir, rien à faire, avoua-t-il. Et vous ?

20 mars 2054 14:02 (GMT-5)
Rosslyn, Virginie

L'assistant de Lily Bao leva les yeux lorsqu'elle retourna à son bureau après déjeuner.

— Un M. Mohammad a téléphoné. Il a demandé que vous le rappeliez au sujet d'un certain B.T. Voilà le message.

Il lui tendit un Post-it à l'ancienne avec un numéro de téléphone griffonné dessus.

Son assistant, un ancien sergent de l'artillerie des marines mis à la retraite pour raison médicale du nom de Joseph William Sherman III, qu'elle appelait simplement Sherman, avait près de trente ans de plus qu'elle. Un corps trapu, des yeux bleus rapprochés, une mince barbe en bataille et une touffe de cheveux roux fins, il offrait une ressemblance frappante avec son homonyme, le célèbre général de la guerre de Sécession. Bien qu'elle n'eût jamais entendu l'histoire de sa bouche, Lily avait par curiosité lu la citation de Sherman pour la Navy Cross, l'incident dans lequel il avait perdu ses jambes alors qu'il dirigeait une compagnie de commandos des marines dans les îles Spratleys vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait avec succès attaqué deux nids de mitrailleuses avant d'échouer avec le troisième. Il avait survécu à la guerre, contrairement à sa femme et ses trois filles mortes au camp Pendleton.

— Comment s'est passé le déjeuner ?

Il la suivit dans son bureau en faisant rouler son fauteuil, qu'il préférait généralement à ses prothèses.

— Très bien, répondit-elle en s'asseyant derrière son bureau. La circulation est toujours infernale. Je pensais que les manifestations des truthers se calmeraient maintenant que Smith a viré ses ministres.

— Ses problèmes dépassent ses ministres. Il y a aussi la commission et l'exigence d'un gouvernement d'unité nationale. (Sherman s'interrompit.) Alors…, demanda-t-il d'un ton enjoué, qu'avez-vous commandé pour déjeuner ?

Elle s'arrêta et lui lança un regard acerbe.

— Bon sang, ce ne sont pas vos affaires.

Sherman enfonça son menton dans sa poitrine et rit. Lily n'arrivait pas à être trop dure avec lui, même lorsqu'il dépassait les bornes de l'inconvenance. Ce boulot était la seule chose qu'il possédait ; ou, pour le dire autrement, elle et leur amitié étaient

tout ce qu'il possédait. Sa loyauté était incontestable, voire irrationnelle. Lily ne savait trop comment l'expliquer et ne pouvait que supposer qu'elle lui rappelait une de ses filles, ou du moins ce qu'une de ses filles aurait pu devenir ; et, pour sa part à elle (même si elle s'autorisait rarement à y songer), il lui rappelait son propre père.

— Pourquoi vous ne l'aimez pas ? demanda Lily.

— Pourquoi je n'aime pas qui ?

— Shriver.

— Oh, dit Sherman, plaisantant à nouveau. C'est avec lui que vous avez *déjeuné* ? (Il s'aperçut qu'il était allé un peu trop loin et rétropédala.) Qu'est-ce qui vous fait dire que je ne l'aime pas ? Je les aime bien, lui et les truthers.

Incapable de se réfréner, Sherman se lança dans une aria sur les dangers de la domination d'un parti unique, sur l'importance des brigades truthers pour protéger le droit à manifester du Premier amendement et sur la menace qu'aurait représentée pour la république un quatrième mandat de Castro. Il se reprit et s'excusa.

— Voulez-vous que j'appelle M. Mohammad pour vous ?

Quelques instants plus tard, elle était en ligne avec James Mohammad.

— Madame Bao, merci beaucoup de m'avoir rappelé. (Après quelques échanges de civilités, elle lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui.) Eh bien, dit Mohammad, je m'inquiète un peu pour votre ami B.T.

Tous deux étaient en affaires, expliqua-t-il, mais, récemment, B.T. était devenu imprévisible, voire incohérent, et Mohammad avait du mal à comprendre son changement de comportement. Lily avait-elle été en contact avec lui ?

Lily mentit, disant qu'elle n'avait pas parlé à B.T. depuis plusieurs mois, mais promit à Mohammad que si elle entendait quoi que ce soit, elle s'assurerait de lui en faire part.

Elle raccrocha et appela Sherman :

— Appelez le Dr Christopher Yamamoto.

Personne ne décrochant à son labo et l'appel aboutissant sur sa boîte vocale, Lily sut qu'elle ne devait pas laisser de message.

20 mars 2054 09:55 (GMT-5)
Hôtel Carlyle

Il était agréable d'être de retour aux États-Unis, même dans ces circonstances. Lorsque les agents de l'immigration avaient enfin accordé à Chowdhury son coup de téléphone, il l'avait stratégiquement adressé à son vieil ami Bunt Hendrickson et avait, par miracle, obtenu la Maison-Blanche à la première tentative. "Attends, tu es où ? avait demandé Hendrickson à Chowdhury. Et ils te retiennent à cause de quoi ?" Ça n'avait pas pris longtemps – deux appels supplémentaires du bureau de Hendrickson – et, comme au bon vieux temps, quand ils faisaient équipe à la Maison-Blanche, Chowdhury avait été tiré d'affaire.

L'inquiétude tenaillait Chowdhury depuis qu'il s'était installé au Carlyle, il y avait une semaine de cela. Il se faisait du souci pour Hendrickson. Chaque jour, son médecin référent faisait défiler dans sa suite des spécialistes qui effectuaient une série de diagnostics concernant son cœur défaillant. Le soir, après les rendez-vous, Chowdhury parcourait Madison Avenue. Depuis la mort de Castro, les propriétaires de presque toutes les boutiques chics avaient barricadé leurs vitrines à l'aide de planches. Chowdhury avait toujours accès aux briefings quotidiens des services de renseignement privés du groupe Tandava et ces rapports, rédigés par un réseau qu'il avait soigneusement entretenu pendant deux décennies, affirmaient que la transition de l'administration Castro à l'administration Smith avait plus d'une chance sur cinq de sombrer dans la guerre civile – un terme lourd de sens, bien qu'approprié, songeait Chowdhury. Ces comptes rendus n'allaient pas jusqu'à dire que la mort de Castro était due à un acte criminel, mais Chowdhury n'avait pas besoin de ses propres services de renseignement pour lui apprendre que c'était une possibilité.

Vers la fin de cette première semaine d'analyses et d'examens, Chowdhury avait un rendez-vous prévu avec une immunologiste. Une vérification rapide de ses antécédents montrait qu'elle avait étudié la nanorobotique. Diplômée de Cal Poly, l'université polytechnique de Californie, elle avait travaillé dans le domaine de la high-tech avant de bifurquer vers la médecine. Lorsqu'elle arriva au Carlyle, il découvrit une femme aux cheveux bruns coupés au bol et portant des verres épais à grosse monture noire. Dans une tentative ridicule d'entamer la conversation par des banalités, Chowdhury mentionna qu'elle ressemblait étonnamment à Harry Potter. Elle lui retourna un regard vide. Elle ne comprenait pas la référence. Elle le pria de s'asseoir dans

un fauteuil club en velours dans le coin du salon et entreprit une série d'examens complémentaires que son médecin avait déjà tous effectués. Lorsque Chowdhury le lui expliqua, elle déclara de façon plutôt formelle que, pour des raisons de responsabilité, son entreprise exigeait qu'elle les administre à nouveau elle-même.

— Quelle entreprise ? demanda Chowdhury.

— Neutronics, répondit-elle en scannant sa carotide à l'aide d'un scanner 3D portable.

— Basée à São Paulo ?

— Oui, et aussi à Lagos. Avec des bureaux ici. (Ses yeux plongèrent vers son appareil d'imagerie. Puis elle revint à Chowdhury.) Vous avez entendu parler de nous, alors ?

— Je suis un investisseur privé, dit-il. Neutronics a été une des premières entreprises de mon portefeuille.

Chowdhury avait gagné une petite fortune grâce à sa position chez Neutronics. Durant les deux pandémies parallèles de la fin des années 2030, Neutronics avait été la première à commercialiser une nouvelle génération de vaccins intelligents, la première à incorporer des nanorobots de la taille d'une molécule capables de s'adapter aux mutations du virus.

— Je connaissais Ray Kurzweil à l'époque où j'investissais dans l'entreprise. Il en fait toujours partie ? demanda Chowdhury.

— Peut-être à la marge, dit-elle en plaçant un bracelet magnétique au poignet de Chowdhury. Je ne l'ai pas vu depuis des années.

Brillant et solitaire, le Dr Kurzweil avait de tout temps été un personnage insaisissable, même à l'époque où Chowdhury le connaissait. Une des choses les plus remarquables chez Kurzweil était sa longévité. À cent six ans, il s'accrochait à la vie ; comme si de Vinci, le premier à avoir imaginé une machine volante, avait refusé de mourir avant que les frères Wright entrent en scène. La différence entre un visionnaire et un colporteur de théories était, bien sûr, le futur lui-même et la façon dont il émergeait. La Singularité, la fameuse prédiction de Kurzweil, n'avait pas encore émergé. Lorsque l'évolution biologique fusionnerait avec l'évolution technologique, permettant à l'espèce humaine d'accélérer mille ans de progrès darwiniens de l'intelligence et de la physiologie pour les réduire en mois, ou même en semaines d'informatique quantique biointégrée, Kurzweil voudrait être là pour le constater, pour voir ses

prédictions validées. Chowdhury n'était pas surpris.

Le fil de ses pensées fut interrompu lorsque la jeune immunologiste retira le bracelet de son poignet.

— Bonne nouvelle, dit-elle.

— C'est-à-dire ?

Chowdhury reboutonna le poignet de sa chemise.

Elle se jucha sur l'accoudoir du fauteuil. Une image holographique du cœur battant de Chowdhury fut projetée devant lui depuis une tablette qu'elle avait apportée. Du bout de son index, elle commença à faire pivoter l'hologramme en trois dimensions sur un axe. Elle zooma sur son aorte, passant de l'oreillette gauche à la droite tout en expliquant le niveau de détérioration qu'avait subi son cœur. Érosion du muscle. Accumulation de plaques. Tension chronique qui avait conduit à un système de réponse synaptique globalement faible. Un ensemble de réalités sinistres que Chowdhury connaissait déjà. En observant son cœur défaillant, il avait du mal à voir où était la bonne nouvelle.

— La bonne nouvelle, expliqua l'immunologiste, est que vous êtes le candidat idéal pour un nouvel essai clinique.

Elle jeta alors un coup d'œil à l'hologramme. Le cœur de Chowdhury avait commencé à battre de façon irrégulière. Un ruban de sueur perlait sur son front.

— Vous vous sentez bien ?

Son souffle, un filet d'air mince et laborieux, s'échappa de sa bouche et il ferma les yeux. Un picotement dans son poignet signifia que le distributeur de sérotonine se mettait en marche. Peu à peu, il sentit la tension dans sa poitrine se relâcher.

— Désolé. Ça arrive de temps en temps.

— Je comprends, dit l'immunologiste.

Elle éteignit l'hologramme et rangea le reste de son matériel. Elle précisa qu'elle lui enverrait par e-mail des formulaires à signer le lendemain, une décharge de responsabilité ainsi qu'un accord de confidentialité, à cause du caractère sensible de l'essai. Elle lui expliqua aussi qu'il devrait se rendre à la clinique principale de Neutronics à São Paulo pour le traitement.

— Quand ? demanda Chowdhury.

— Quand pouvez-vous être prêt ?

Chowdhury lui dit qu'il reviendrait vers elle avec une date.

Une fois seul dans sa suite, il passa deux appels. Le premier était pour le standard de la Maison-Blanche qui le mit en relation

avec la major des marines appartenant à l'équipe personnelle de Hendrickson. Le second était à sa fille Ashni. Elle décrocha à la première sonnerie. Sa voix semblait nerveuse quand elle dit bonjour à son père, comme une adolescente qui a organisé une fête durant l'absence de ses parents et ne s'attend pas à ce qu'ils téléphonent. Sans qu'il ne lui ait rien demandé, elle entreprit de le tenir au courant de la situation des diverses sociétés de leur portefeuille.

— Je suis certain que tout se passe bien, l'interrompit Chowdhury. Écoute, j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

— Quoi, Bapu ?

— Tu crois que nos collègues du service de renseignement de l'entreprise peuvent retrouver quelqu'un ?

— Oui, bien sûr, dit-elle. Qui ?

— Sois discrète à ce sujet, mais il faut qu'ils retrouvent Ray Kurzweil.

24 mars 2054 23:47 (GMT+8)
Macao

B.T. dormait à peine. Tout avait commencé une semaine plus tôt, comme une impression de sombrer après que James Mohammad l'avait appelé à son labo et questionné sur une séquence de code qui avait fuité sur le site Common Sense. Cette impression de sombrer s'était transformée en nuits blanches et cela avait suffi à le convaincre qu'il avait besoin d'un peu de repos et de récupération, d'une occasion de décompresser. Il avait réservé un vol et une suite au Venetian.

La mort du président Castro envahissait les médias, ainsi que les manifestations pour réclamer une commission et un gouvernement d'union nationale. L'instinct de B.T. lui dictait qu'il se passait autre chose. Toute la semaine, alors qu'il alternait baccarat, poker, fan-tan et craps, élaborant consciemment les schémas et les probabilités liées à ces jeux, son subconscient débattait des schémas et probabilités liés à la mort de Castro. Les antécédents médicaux du président étaient connus de tous. Il avait divulgué ces dossiers durant sa campagne pour être réélu ; on pouvait les trouver avec n'importe quel moteur de recherche et ils ne contenaient pas la moindre indication d'une maladie de

cœur. Certes, on mourait de façon inattendue à l'approche de la soixantaine, même en parfait état de santé comme Castro.

Mais on assassinait aussi les présidents.

Lorsque B.T. confrontait les probabilités entre ces deux hypothèses, elles semblaient en faveur de la seconde explication. S'il avait dû parier, il aurait placé son argent sur l'idée qu'on avait supprimé Castro.

C'était cette conclusion – et non pas un véritable intérêt pour la politique, ou pour quoi que ce soit en dehors des limites de son laboratoire – qui continuait d'empêcher B.T. de dormir. Nuit après nuit, il restait allongé sur le dos tandis que les lumières de la ville clignotaient à travers sa fenêtre et dessinaient des formes absurdes sur son visage. Peu à peu, il en conclut que son travail avait joué un rôle dans tout ce foutoir.

Au bout de presque une semaine au casino, il était de plus en plus tendu, bien qu'assis sur un beau tas de gains, suffisamment pour recommencer sa vie à l'endroit de son choix. Le seul problème était qu'il n'arrivait à penser à aucun lieu. Une infinité de possibilités conduit souvent à la paralysie, nous laissant piégés. Voilà comment B.T. se sentait le soir de ce septième jour, faisant rouler un jeton de casino entre ses doigts, assis à la table de la roulette où il avait gagné plusieurs parties d'affilée. Une foule modeste s'était rassemblée autour de lui. L'un après l'autre, les spectateurs avaient commencé à placer leurs mises en fonction des siennes. Il but une gorgée de son verre. Bâilla. Misa à nouveau. Il paraissait ne pas pouvoir perdre.

Mais il avait tellement envie de perdre.

Il voulait être lessivé, être forcé de retourner à son travail, être forcé de tenir compte de cette séquence de code mortelle qui s'était échappée de son labo. Pourtant, il continuait d'être plus fort que les probabilités. La petite bille continuait de danser autour du cylindre et de tomber dans sa case comme guidée par sa seule intuition. À chaque partie que gagnait B.T., de nouvelles têtes arrivaient pour l'encourager, sans comprendre à quel point il avait commencé à se sentir piégé par tous ses gains. Chaque tour chanceux les poussait à l'encourager davantage, à s'accrocher à lui comme à un totem, aucun d'eux ne croyant que sa chance puisse tourner. Mais il savait que ça se produirait. La maison gagnait toujours à ce jeu-là – toujours. C'était la loi des probabilités.

Il plaça tous ses gains sur le noir.

La foule à la table l'imita. Le croupier fit tourner le cylindre et y lâcha la bille. Elle exécuta sa danse. B.T. avala une nouvelle gorgée et, lorsqu'il remarqua que quelqu'un avait misé contre lui, sur le rouge, il eut une légère grimace de déception, comme si sa boisson était devenue plus amère.

Puis la bille s'arrêta.

— Rouge, annonça le croupier.

La foule gémit.

Pendant que le croupier ratissait les gains de la maison, triant et entassant les nombreux jetons, quelques-uns des autres joueurs qui avaient perdu de l'argent – bien que beaucoup moins que B.T. – posèrent une main consolatrice sur son épaule, comme s'ils le remerciaient pour la distraction. Un à un, ils disparurent dans les profondeurs scintillantes du casino. B.T. hochait la tête poliment, bien qu'il se souciât à peine de ses pertes. Il n'avait plus un sou. Ça le rendait plus lucide. Le lendemain matin, il prendrait un vol retour pour Okinawa. James Mohammad devait venir le chercher.

La foule s'était en grande partie dispersée et le croupier, ayant compté les gains, posa un tas de jetons devant l'unique joueuse qui avait parié avec la maison. Elle était assise à l'autre bout de la table de roulette, les yeux rivés sur lui. C'était Lily Bao.

---

1 La tête me tourne toujours… Je m'endors avec le sourire… Si ce n'est que le début… Ma vie va être ma-gni-fique.

2 La vérité pas les rêves.

3

LA SINGULARITÉ

23 mars 2054 21:15 (GMT-5)
Rosslyn, Virginie

B.T. S'ÉTAIT révélé assez facile à localiser. Lorsqu'il avait disparu des radars, Lily avait supposé qu'il se trouvait dans l'une des trois capitales mondiales du jeu – Vegas, Monte-Carlo ou Macao. Il suffisait de vérifier dans la poignée d'hôtels cinq étoiles de chaque ville, ce dont Sherman fut ravi de se charger pour elle. Les jours suivant la mort de Castro, c'était Sherman qui avait attisé l'inquiétude de Lily pour B.T. Chaque matin, à son arrivée, il répétait bêtement une nouvelle théorie conspirationniste concernant ce qui ou qui se cachait derrière le décès prématuré du président. Il avait été jusqu'à afficher un autocollant #TRUTHNOTDREAMS à côté de celui des marines sur son fauteuil roulant. Lily avait failli lui en toucher un mot – à cause du credo de l'entreprise de rester apolitique – mais elle ne parvenait pas à s'y résoudre. Elle aussi avait des doutes s'agissant de la mort de Castro et de l'implication de B.T. dans celle-ci.

Shriver voulait la voir avant son départ. Lorsqu'elle proposa un déjeuner, il suggéra qu'ils se retrouvent plutôt après dîner. Par habitude, elle réserva la chambre et il arriva tard, à plus de dix heures du soir. Le voir à la porte – dans son costume froissé, comme s'il n'avait pas dormi depuis un jour ou deux – produisit sur elle le même effet qu'à l'ordinaire, et vice-versa. De toute évidence, il avait des choses à lui dire, et elle aussi, mais ça attendrait. Leurs pieds s'emmêlèrent lorsqu'ils basculèrent sur le lit. Trente minutes plus tard, peut-être une heure – elle perdait souvent la notion du temps en sa compagnie – ils étaient allongés, collés l'un à l'autre, engourdis après l'amour. La chambre était plongée dans l'obscurité et Shriver murmura :

— Ne pars pas…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Son corps lové contre celui de Shriver, elle attendit sa réponse.

— Ne pars pas à Macao.

Lily se redressa brusquement.

— Je reviens dans quelques jours, une semaine maximum.

Elle lui dit de ne pas s'inquiéter. Elle savait à quel point il était occupé. Elle comprenait parfaitement la pression et les contraintes qui pesaient sur lui, en particulier durant cette crise politique. Elle aimait bien le voir quand il avait du temps. Ils s'amusaient bien ensemble et, naturellement, elle l'appellerait dès son retour.

Lorsqu'elle sortit du lit, il tendit la main et la retint par le poignet.

— Bon sang, attends une minute, dit-il.

Elle le laissa l'immobiliser.

— Je t'aime, Lily.

— Oh, mon Dieu.

Elle essaya de s'arracher à lui, mais il ne voulait pas la lâcher.

— Ça ne compte pas pour toi ?

— Tu n'es qu'un putain de politicien.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Il la suivit hors du lit et se planta nu devant elle pendant qu'elle s'habillait.

— Ça veut dire que tu te contentes de beaux discours. Tu m'aimes ? Vraiment ? Prouve-le, alors.

— C'est ce que je fais. Je te demande de ne pas partir.

— Ce n'est pas une preuve d'amour… tu me demandes à moi de t'en fournir une.

Elle était presque entièrement habillée et attrapait ses dernières affaires en se dirigeant vers la porte. Mais quelque chose l'arrêta. Elle se retourna vers lui. Il était beau – nu et pathétique, aussi – mais si beau. Elle supposait qu'il l'aimait vraiment et fit donc un pas rassurant dans sa direction, saisit son poignet comme il l'avait fait avec elle quelques instants plus tôt.

— Écoute, dit-elle, je comprends que ce soit difficile pour toi…

Shriver l'interrompit aussitôt pour lui expliquer qu'une fois qu'il aurait été réélu, ou quand son parti aurait une plus large majorité au Sénat, ce serait plus facile pour lui, il aurait une plus grande marge de manœuvre. Il parla de la crise actuelle et des "dangers pour notre république" avec ce ton solennel qui lui rappelait Sherman.

— Si tu pars, j'ai peur que quelque chose arrive, que peut-être

tu ne me reviennes pas.

Lily lui répondit qu'il était ridicule. Elle l'embrassa et s'éclipsa.

24 mars 2054 09:30 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Il était plus petit que ce à quoi elle s'attendait. Enfant, Julia avait entendu sa mère et son parrain raconter des histoires sur le Dr Sandeep Chowdhury, mais elle ne l'avait jamais rencontré.

Ils avaient failli être obligés d'annuler ce rendez-vous. Près de deux semaines s'étaient écoulées depuis la mort de Castro et les quelques manifestants de Lafayette Square s'étaient transformés en une foule qui bloquait quotidiennement la rue. Les contestataires – des activistes truthers venant d'autres États regroupés en brigades autoproclamées aux noms tels que Vengeance Veritas, Le glaive de la vérité ou La parole du peuple – propageaient une théorie conspirationniste selon laquelle la mort de Castro annonçait un coup d'État des dreamers, et ils remettaient en question la légitimité du président Smith. Ils avaient deux revendications : que Smith forme immédiatement un gouvernement d'unité nationale en nommant un vice-président truther et qu'une commission nationale enquête sur la mort de Castro. Le nombre de manifestants grossissait, et ils semblaient se radicaliser. Lorsque Chowdhury s'était approché du portail ouest, l'un d'entre eux lui avait lancé quelque chose de mou et humide, comme une couche sale, et l'avait traité de traître de rencontrer ces "menteurs de squatteurs" à la Maison-Blanche.

— Vraiment désolé, Sandy, dit Hendrickson, alors qu'ils s'installaient dans son bureau.

Chowdhury s'assit à un bout du canapé. Il avisa le sac de couchage roulé dans un coin. Un employé de la Maison-Blanche lui apporta un café sur un plateau d'argent et lui tendit une serviette en tissu.

— Aucun problème, dit Chowdhury en essuyant les dernières traces d'une substance blanche gluante sur la manche de son costume. (Il eut un petit rire narquois.) J'avais oublié à quel point vous vous amusiez ici.

Il reposa la serviette sur le plateau et remercia l'employé qui sortit. Hendrickson et Chowdhury se mirent aussitôt à bavarder

d'un ton détendu. Lorsque Chowdhury remercia Hendrickson pour son aide concernant le "malentendu à JFK", son vieil ami lui dit de plutôt remercier la major Hunt, assise, silencieuse, à l'autre bout du canapé.

— C'est elle qui a forcé la main de la Sécurité intérieure.

Chowdhury marqua un temps d'arrêt, n'ayant pas réalisé que l'officier des marines dans son uniforme bien repassé était la fille de Sarah Hunt.

— J'admirais énormément votre mère, dit Chowdhury. On lui a beaucoup demandé – probablement trop.

Hunt se contenta de le remercier.

Hendrickson mit Chowdhury au courant de son travail pour le gouvernement : les projets du nouveau président pour les funérailles d'État de son prédécesseur (dont une heure de défilé militaire aérien au-dessus du National Mall) ; le choix imminent d'un vice-président (parmi une liste de candidats dreamers ayant en commun la particularité remarquable d'être encore plus faibles que Smith) ; et les contestations auxquelles ils devraient certainement faire face en nommant un nouveau gouvernement (y compris une rupture entre les truthers et les dreamers à chaque vote concernant les candidats potentiels).

Julia, retranchée dans son coin du canapé, intervenait peu. En écoutant son parrain et Chowdhury, elle était frappée par la proximité des deux hommes. Hendrickson ne se contentait pas de parler politique avec Chowdhury ; c'était plus que ça. Il s'épanchait avec son vieil ami. Quand Julia était enfant, Hendrickson avait joué un rôle identique pour sa mère. Lors de ses visites, lui et Sarah s'asseyaient sur le porche et discutaient jusque tard dans la nuit. Le sujet importait peu. L'essentiel était l'effet que produisait la conversation. Lorsque Hendrickson arrivait, sa mère semblait soulagée du poids qui si souvent pesait sur ses épaules. Puis, quand il partait, inévitablement, ce poids revenait. Julia avait toujours été reconnaissante des visites de Hendrickson et, par conséquent, elle ressentait pour lui de l'affection, comme elle était ce jour-là reconnaissante de la visite de Chowdhury et éprouvait pour lui une affection similaire – même si elle le connaissait à peine.

Le sujet de la conversation dévia vers les troubles sociaux autour de la Maison-Blanche. Certains experts des médias avaient suggéré que c'était allé trop loin, qu'il était temps que le président Smith déploie les groupes d'intervention des services

secrets pour disperser les manifestants et, si ce n'était pas suffisant, qu'il invoque l'Insurrection Act[1] et fasse appel à la Garde nationale ou peut-être même aux troupes fédérales.

— Major Hunt, dit Chowdhury en recroisant les jambes et en se tournant vers elle, qu'en pensez-vous, en tant qu'officier de l'armée ?

— Le peuple a le droit de se rassembler, dit-elle. Tant que ça reste pacifique.

Julia Hunt jeta un coup d'œil par la fenêtre où la brume des arroseurs donnait naissance à un arc-en-ciel sur la pelouse sud. La veille, une phalange de manifestants avait bloqué Constitution Avenue. Leurs leaders avaient tenté d'encercler la Maison-Blanche en défilant simultanément dans les 15e et 17e Rues. Ils avaient fait la moitié du chemin quand la police montée avait brisé leurs rangs, les dispersant dans tout le National Mall.

— Les manifestations pacifiques sont une chose, dit Chowdhury. Mais ça, c'est plus menaçant.

— Ils ont l'impression qu'on leur a menti, répondit Julia.

— Le mot clé est "impression", intervint Hendrickson, crachant ce dernier mot. Cette jeune génération ne croit pas aux faits mais aux impressions. S'ils ont "l'impression" qu'on leur a menti – une fois de plus, il cracha ce qui lui semblait un mot affreux – alors, à leurs yeux, on leur a vraiment menti et l'impression devient une réalité. (Hendrickson s'exprimait comme si sa participation au mensonge autour de la mort de Castro était, au mieux, accessoire. Il s'interrompit une seconde pour se reprendre et pouvoir peser plus soigneusement ses paroles.) Leurs impressions ne rendent pas le président Smith illégitime. Mais nous prévoyons de répondre à l'une de leurs revendications. Notre gouvernement est sur le point de mettre sur pied une commission nationale pour enquêter sur la mort de Castro, comme la commission Warren…

En l'écoutant, Julia ne pouvait s'empêcher de se souvenir que l'objectif réel de la commission Warren avait moins été de découvrir qui avait tué Kennedy – en tout cas pas avec certitude – que de mettre fin à la question. Le gouvernement Johnson savait que la révélation d'un lien entre Cuba ou l'Union soviétique et la mort de Kennedy aurait pu conduire à une guerre nucléaire. Résoudre le problème était alors devenu un sujet de sécurité nationale de la plus extrême urgence. Hunt était sceptique sur cette dernière commission. Son parrain leur communiquerait-il le rapport d'autopsie de Castro ? Et si les Russes, les Chinois ou des

adversaires plus récents comme les Nigérians étaient derrière la mort de Castro, une commission nationale voudrait-elle les pointer du doigt ? Voudrait-elle déclencher une guerre ? Probablement pas. Et si la commission découvrait que ce n'était pas une menace extérieure qui était responsable de la mort de Castro, mais une menace intérieure ? Cela pourrait de la même façon conduire à une guerre.

La conversation bifurqua sur les projets de Chowdhury et son cœur malade. Lorsque celui-ci avoua son état de santé, l'abattement réapparut sur le visage de Hendrickson. En voyant l'inquiétude de son ami, Chowdhury posa une main consolatrice sur son bras.

— S'il te plaît, ne t'inquiète pas.

— Le diagnostic a l'air sérieux, dit Hendrickson.

— À une époque, peut-être, répondit Chowdhury. Mais une société de biotechnologie, Neutronics, réalise un travail de pointe en matière de cardiologie et d'édition génomique. Ils sont installés à São Paulo et ils sauvent des vies.

Il leur demanda s'ils avaient entendu parler de Neutronics.

Hendrickson secoua la tête d'un air abattu et n'ajouta rien. Julia se dit qu'elle en avait entendu parler, mais ne se rappelait pas où.

Quelqu'un frappa énergiquement à la porte. Avant que Hendrickson ne puisse répondre, Karen Slake entra. Elle se justifia en disant que c'était urgent. Elle attrapa la télécommande sur le bureau. Les bras croisés, face à la télévision, elle mit les informations : les caméras étaient braquées sur un pupitre désert où était fixé le sceau du président de la Chambre des représentants.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Hendrickson.

— Cet enfoiré se range du côté des manifestants. Il va exiger un ticket d'unité nationale.

— Quel enfoiré ? demanda Chowdhury à Slake.

Celle-ci jeta un coup d'œil à cet étranger, comme si sa question était absurde, comme s'il ne pouvait y avoir d'autre enfoiré sur la planète que celui auquel elle se référait.

— Wisecarver, dit-elle. Trent Wisecarver… Qui êtes-vous ?

Chowdhury se présenta et demanda si elle était le porte-parole.

— Madame la porte-parole, le corrigea Slake.

Lorsque Chowdhury, qui ne voyait pas bien la différence, s'excusa, elle ajouta :

— Traiteriez-vous le Secrétaire d'État avec aussi peu d'égards ?

Puis, avant qu'elle eût le temps d'ajouter quoi que ce soit, une porte au fond de la salle de conférences de presse du Capitole s'ouvrit brusquement. Wisecarver monta en plastronnant sur l'estrade, Nat Shriver à sa suite. Voir le sénateur rafraîchit la mémoire de Julia Hunt. Le rapport des services secrets qu'elle avait transmis à Shriver. C'était là qu'elle avait vu le nom Neutronics.

24 mars 2054 22:15 (GMT+8)
Macao

Lily avait fait une folie et pris un vol suborbital qui l'avait amenée en moins de trois heures de Dulles à Macao. Après l'atterrissage, il lui avait fallu à peu près le même temps pour trouver B.T. à l'étage du casino. Quand elle le vit, elle sut qu'elle avait bien fait de venir. Élégamment vêtu d'un costume marron à fines rayures blanches dont elle imaginait qu'il l'avait commandé chez un tailleur de Savile Row qui connaissait déjà ses mensurations, il portait en dessous un T-shirt blanc bon marché au col crasseux déchiré. Un costume à cinq mille dollars avec un T-shirt à cinq dollars – du B.T. tout craché.

Elle l'observa se glisser de table en table, gagner aux cartes, gagner au baccarat, tout rafler à la table de craps, mais cependant entouré d'une aura de vaincu. Avant de quitter Washington, Lily avait demandé à Sherman de fouiller les antécédents de l'associé en affaires de B.T., James Mohammad. Elle n'avait pas aimé ce qu'ils avaient trouvé. Ses liens avec le gouvernement nigérian étaient évidents, et sous-entendaient des liens avec le gouvernement chinois qui, grâce à des subventions économiques et des alliances militaires, avait fait du Nigéria un partenaire sinon un État client. B.T. était donc en réalité maqué non seulement avec les Nigérians, mais aussi avec les Chinois. Si une séquence de ce code – qui était, au fond, leur code – s'était échappée sur Internet, il n'aurait pu choisir pire duo d'acteurs à décevoir.

Lily ne voulait pas accoster B.T. Elle se disait que cela pourrait sembler trop agressif ; elle voulait plutôt que ce soit lui qui la remarque. À la table de roulette, il plaça ses jetons sur le noir et elle misa donc sur le rouge. Il n'en fallut pas davantage.

— Lily Bao, dit-il, un sourire apparaissant sur ses lèvres en la voyant depuis l'autre extrémité de la table. Pourquoi ne suis-je pas surpris que ce soit toi qui m'aies trouvé la première ?

Lily était encore en train de ramasser le reste de ses gains.

— Je peux t'offrir un verre ?

B.T. se pencha, attrapa deux jetons et les lança en guise de pourboire au croupier, qui hocha la tête avec gratitude. B.T. se tourna alors vers elle, un sourcil levé :

— Les boissons sont gratuites, ici, ma petite.

Ils traversèrent le casino pour se rendre au restaurant, marchant bras dessus, bras dessous sous le plafond peint de fresques kitch d'inspiration italienne et parsemé de caméras, des douzaines de globes noirs aux aguets. À la demande de B.T., le maître d'hôtel accepta de leur ouvrir une section fermée leur offrant davantage d'intimité.

— Tu viens souvent ici ? demanda Lily, impressionnée.

B.T. haussa les épaules.

— Ça dépend de ta définition de souvent. (Il commanda pour eux deux une bouteille de Bordeaux d'avant guerre, un Château Lafite Rothschild.) Le 2031, dit-il d'un ton autoritaire, ce qui provoqua une petite courbette de la part du maître d'hôtel qui répondit :

— De suite, docteur Yamamoto, avant de repartir vers l'entrée du restaurant.

Lily se retint de rire.

— Regarde-toi.

— Regarde quoi ?

— "Le 2031"… "De suite, docteur Yamamoto"…

Le regard de B.T. plongea, gêné, vers son couvert. Lily tendit les bras au-dessus de la nappe en lin blanc et prit ses mains dans les siennes.

— Je suis vraiment contente de te voir.

— Comment tu m'as trouvé ? demanda B.T.

Alors que Lily ouvrait la bouche pour répondre, il modifia sa question :

— Attends, pourquoi tu me cherchais ?

C'était plus compliqué. La longue réponse remontait à plus de dix ans, lorsque, empruntés et seuls, ils s'étaient rencontrés au cours de leur première année universitaire à Cambridge. À l'époque, ils s'étaient accrochés l'un à l'autre comme s'ils se noyaient face au double défi de la vie loin de chez eux et de la

charge de travail intellectuel impitoyable du MIT. B.T. avait été le premier petit ami de Lily, une relation qui avait duré au total trois mois. À cet âge des premières fois, il avait été, sur un futon de son dortoir, son premier amant. Lily soupçonnait qu'elle était aussi sa première fois, même s'il avait, contre toute attente, fait allusion à d'autres aventures. Lorsqu'il avait oublié la Saint-Valentin, puis son anniversaire en l'espace de trois semaines et l'avait emmenée dîner pour se racheter, mais avait oublié son portefeuille, obligeant ainsi Lily à payer, elle en avait eu assez. Consciente des sentiments de B.T., elle avait suggéré qu'être amis leur conviendrait mieux qu'être amants. Le soulagement de B.T. devant cette suggestion avait été palpable, l'unique rupture par consentement mutuel que Lily eût jamais vécue.

Après leur rupture, ils passèrent encore plus de temps ensemble. Lily – qui avait perdu son père, son pays et plus tard sa mère, le tout avant l'âge de vingt ans – commença à avoir l'impression que B.T. était sa seule famille. Lorsque la charge de travail au MIT s'avéra trop lourde pour elle, au risque qu'elle soit recalée, B.T. intervint. Il devint son professeur particulier et ils passèrent des heures sur ces matières dans lesquelles elle avait peu de chances d'être reçue et qui étaient si faciles pour lui. De son côté, Lily avait endossé le rôle de grande sœur et confidente et, au fil des ans, avait aidé B.T. à s'extirper des sales draps dans lesquels il s'était fourré (un désaccord houleux avec un professeur au sujet d'une note, le choix malheureux d'une expression pour critiquer le travail d'un collègue, les inquiétudes de futurs employés qui avaient entendu parler de la réputation de B.T. d'être "retors"). Ce qui était, en fin de compte, le pourquoi de sa question.

— Parce que je sais que tu t'es fourré dans de sales draps, B.T.

— De sales draps ? rétorqua-t-il, comme s'il ne savait pas trop de quoi elle parlait.

Le serveur revint et déboucha leur bouteille de vin. B.T. posa la main sur son verre lorsqu'il s'apprêta à lui faire goûter en premier ; il laissa l'honneur à Lily. Elle avala une petite gorgée et hocha la tête avec enthousiasme.

— Très bon, dit-elle.

— N'est-ce pas, répondit B.T., comme pour prouver quelque chose. Je suis loin d'être dans de sales draps avec mon boulot, Lily. Qui t'a dit ça ? L'édition génomique à distance est sur le point de devenir une réalité.

Sur ce, B.T. parcourut la salle des yeux pour s'assurer que personne ne l'avait entendu.

— James Mohammad m'a appelée, dit Lily.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il te cherchait.

B.T. avala brusquement une gorgée de vin, s'essuya la bouche avec le dos de la main après avoir terminé son verre et s'en versa un second. Julia se demanda s'il allait se soûler.

— Eh bien, me voilà, dit B.T.

— Il a dit qu'un truc sur lequel vous travaillez ensemble s'est retrouvé sur Internet.

— C'est tout ce qu'il a dit ? l'interrogea B.T.

— Et que tu agissais, pour reprendre ses mots, "de façon incohérente".

— Et tu le crois ?

— Je veux juste m'assurer que tu vas bien.

— Je vais très bien, rétorqua B.T. C'est très gentil de ta part de venir ici pour vérifier, mais je vais très bien. Et toi ?

— Bien, je suppose.

Une tache sur la nappe attira son attention.

— Vraiment, dit B.T. J'imaginais quelques complications avec ton ami sénateur et tout. (Il leva son verre au niveau de ses yeux et la fixa en avalant une gorgée.) Quand j'ai appris la mort du président, j'ai pensé à toi et Shriver. Ça va être délicat pour lui, maintenant.

Plus d'un an auparavant, quand le secret avait commencé à lui peser, Lily avait avoué à B.T. sa liaison avec Shriver. Elle lui avait expliqué comment elle avait débuté : au cours d'un dîner de bienfaisance au Kennedy Center où elle et Shriver étaient assis côte à côte. Leur rencontre avait conduit à un coup d'un soir, qui avait évolué en ce qui ressemblait à une série de coups d'un soir avec la même personne. Elle avait eu besoin de quelqu'un à qui se confier et logiquement ce fut B.T.

— On est censés croire que le cœur de Castro a lâché alors qu'il n'avait pas d'antécédents cardiaques… Je suppose que les adversaires politiques du président vont être surveillés de très près, poursuivit-il.

Lily l'avait compris, mais ne voulait pas encore l'admettre. Elle eut soudain la bouche sèche. Elle avala une nouvelle gorgée de vin au moment où B.T. ajoutait :

— Il n'y a pas que ton Shriver qui est mêlé à ce bazar. Moi

aussi. Une séquence clé de mon code lié à l'édition génomique à distance est apparue sur un site web du nom de Common Sense. Si quelqu'un a utilisé ce code pour tuer Castro, alors cet assassinat est le moindre de deux problèmes.

— Quel est le second ?

— La Singularité, dit B.T. On a peut-être atteint le moment charnière.

Il expliqua que tout dépendait de la vitesse du décollage. Un décollage en douceur conduirait à une amélioration des capacités humaines au fil du temps, avec une intégration technologique et biologique graduelle. Mais un décollage rapide serait très différent. L'explosion de l'intelligence humaine qui en résulterait ménerait à un emballement.

— On serait témoins d'avancées comme le téléchargement du cerveau, dit B.T. avant de pourvoir expliquer comment les connaissances, les qualités d'analyse, l'intelligence et la personnalité d'un individu seraient téléchargeables sur une puce d'ordinateur. Une fois téléchargée, cette puce pourrait fusionner avec un ordinateur quantique qui mêlerait intelligence biologique et artificielle. Par ce moyen, on créerait un esprit humain qui posséderait un niveau de compétence en matière de calcul, de prévision, d'analyse et de psychologie plus élevé qu'aucun cerveau humain existant, au-delà de notre compréhension. On aurait le cerveau de Dieu. Cette intelligence en ligne pourrait alors provoquer des effets réels dans le monde physique. Le cerveau de Dieu, c'est une chose, mais ce qui a fait de Dieu Dieu, c'est qu'Il est venu sur Terre.

En prononçant le mot "Terre", B.T. fit un grand geste, en une parodie de prêcheur, et, dans son excitation, renversa le verre de Lily. Un serveur apparut aussitôt avec une poignée de serviettes en papier pour éponger les dégâts. B.T. attendit son départ.

— Ne me regarde pas comme ça.

— Comme quoi ?

— Ce n'est pas aussi irréaliste que ça en a l'air, dit-il d'un ton plus bas. Ceux qui parviendraient à la Singularité pourraient réorganiser la structure cellulaire grâce à l'édition génomique à distance. Ils pourraient manipuler la perception des événements, en cacher certains et en mettre d'autres en avant. Ils pourraient aussi s'introduire dans les couches les plus profondes de l'inconscient humain, modifier notre façon de voir le monde, et même nos rêves. Et il n'y a aucune raison de croire que ça n'irait

pas au-delà d'actions sur des individus pour influencer des populations entières… aucune raison de croire qu'il n'y aurait pas une escalade… Alors, pose-toi la question : à quoi est-ce qu'un individu ou un groupe idéologique, ou une nation seraient prêts pour parvenir à la Singularité ? Moi, je dirais : à peu près n'importe quoi.

Lily était immobile derrière l'énorme tache de vin.

— Ta séquence de code explique tout ça ?

— Pas exactement. Ce morceau de code est comme un unique maillon dans une chaîne beaucoup plus longue, mais un maillon reconnaissable. Peut-être que ce site, Common Sense, n'est qu'une personne, ou un groupe de personnes qui révèlent ce qui est évident… ce qui devrait être… eh bien, le sens commun.

Il grimaça en prononçant ces deux derniers mots.

— Et c'est quoi ? demanda Lily. Que Castro a été assassiné ? Je suis sûre que tu n'es pas le seul à le penser.

— Ce n'en est qu'une partie… dit B.T.

— Quelle est l'autre partie ?

— Que j'ai, par inadvertance, mis l'arme dans la main de l'assassin.

25 mars 2054 03:37 (GMT-5)
Station de métro Columbia Heights

Julia Hunt était finalement retournée dormir dans son appartement, un studio sur la 11e Rue qu'elle louait meublé, avec une unique fenêtre donnant sur une allée. En arrivant la nuit précédente, elle avait dû nettoyer son frigo – toute la nourriture avait pourri durant sa veille aux côtés de Hendrickson à la Maison-Blanche. Épuisée, elle avait commandé à manger. Au bout d'une heure, son headsUp avait bipé, un message du service de livraison. À cause de fermetures de routes imprévues, la voiture autonome ne pouvait parvenir jusqu'à elle et sa commande devait être annulée. Elle fouilla dans ses placards et trouva une demi-boîte de crackers qu'elle fit passer avec deux verres de chardonnay éventé, puis elle alla se coucher.

Elle dormit mal, se réveilla une heure avant son alarme et nettoya anxieusement son appartement jusqu'au moment de partir pour prendre le premier métro à cinq heures. Elle redoutait d'arriver en retard pour la réunion du matin entre son parrain et

le président qui n'était pas sur l'agenda officiel. Tous deux avaient prévu de passer en revue la liste de candidats potentiels à la vice-présidence, un sujet extrêmement délicat étant donné que la veille, Wisecarver avait appuyé l'appel des truthers pour un gouvernement d'unité nationale. Julia assisterait au rendez-vous pour prendre des notes. Dans l'ambiance actuelle, Hendrickson ne se sentait pas à l'aise à l'idée de participer à une réunion de haut niveau sans la présence d'une tierce personne de confiance.

Après que Wisecarver avait publiquement réclamé un gouvernement d'unité nationale, les brigades truthers s'étaient déployées dans Washington et dans tout le pays, autour des législatures des États, des tribunaux et devant les bases militaires, insinuant par là qu'ils étaient solidaires des hommes en uniforme. Déjà, les adjudants-généraux démocrates-républicains de la Garde nationale de Floride et du Texas avaient déclaré que leurs forces étaient disponibles pour restaurer l'ordre à Washington et pour enquêter sur la mort du président avec leur propre commission si "une autorité légitime le leur ordonnait".

Devant l'appartement de Julia, les détritus des manifestations jonchaient la rue – poubelles renversées, barrières en métal tordues, bombes de gaz lacrymogène vides. Son regard entraîné comprenait le chaos qui y avait régné, et régnait chaque nuit dans les villes de l'Amérique entière. Au croisement de Columbia Road et de la 14e Rue, à environ un pâté de maisons du métro, une voiture de patrouille solitaire était arrêtée, ses lumières décrivant des cercles silencieux. Un agent tuait le temps au volant. Chaque soir, la police hésitait face aux manifestants. Elle restait sur la touche, aussi peu utile qu'un arbitre s'efforçant de trancher dans un match sans règles.

Julia, qui portait son uniforme de l'armée, fit signe au policier en signe de solidarité. Il lui jeta un coup d'œil à travers le pare-brise, mais ne lui rendit pas son salut. En descendant l'escalator du métro, Julia essaya de se rappeler si elle avait des vêtements de rechange au bureau. Elle se demanda si porter son uniforme en public la plaçait du côté des dreamers et faisait d'elle une cible pour les truthers, ou l'inverse. C'était peut-être la raison pour laquelle le policier ne l'avait pas saluée. Peut-être avait-il décidé que montrer sa sympathie à quiconque était risqué. La politique, comme les pandémies des décennies passées, était devenue un fléau auquel aucune personne ni institution ne pouvait échapper. Chacun devait choisir son camp.

Le quai était désert, à l'exception d'un homme en fauteuil roulant. Lorsque la rame s'arrêta dans la station, Julia monta dans une voiture et il la suivit. Il était élégamment vêtu d'un costume en gabardine bleu marine, chemise blanche et cravate rouge, les jambes de son pantalon soigneusement épinglées sous lui. Son visage était maigre, et même émacié. Des traces de roux demeuraient dans la palette de ses cheveux gris dégarnis. Il s'installa face à elle et ses yeux se posèrent sur son uniforme. Julia remarqua l'autocollant du corps des marines sur son fauteuil roulant. Lorsque la rame quitta la station, il lança :

— Second bataillon de commandos, dit-il comme s'il s'agissait d'un mot de passe, en baissant les yeux vers l'endroit où auraient dû se trouver ses jambes. Les îles Spratleys.

— *Spiritus Invictus*, répondit Julia, preuve qu'elle comprenait ce langage de devises d'unités et de lieux, qu'elle et cet étranger partageaient un héritage aussi sûrement que deux parents sur des branches différentes d'un même arbre généalogique. C'était une dure époque pour porter l'uniforme.

Avec un froncement de sourcils, l'homme fit non de la tête d'un air vague.

— C'est plus dur maintenant.

— Vous croyez ?

— Oui, madame.

Parce qu'il l'avait appelée madame, elle demanda :

— Vous êtes parti avec quel grade ?

— Je suis parti à la retraite pour raison médicale avec le grade de sergent artilleur. (Puis il nota qu'elle avait remarqué sa tenue, visiblement plus appropriée pour un banquier que pour un ancien sous-officier.) Je porte l'habit pour le boulot.

Elle lui demanda ce qu'il faisait.

— Finance.

Il avait lâché le mot en une seule syllabe comme s'il s'agissait de la moins désagréable façon d'en parler.

— C'est un secteur intéressant. On dirait que vous êtes retombé sur vos pieds.

Une gêne s'installa entre eux.

— Pour sûr, les marines me manquent, dit-il. Même s'ils m'ont pris plus que mes jambes. (Il regarda par la fenêtre l'obscurité tourbillonnante du tunnel.) J'ai toujours aimé les marines, l'armée, dit-il avec mélancolie, avant d'ajouter : mais c'est une pute… ça l'a toujours été. Vous pouvez aimer l'armée autant que

vous voulez, elle ne vous rendra jamais votre amour. Vous lui donnez votre corps. Elle vous éloigne de votre famille. Et, à la fin, elle vous abandonne pour un homme plus jeune. Ou une femme plus jeune, d'ailleurs. (Un sourire ironique s'étira sur son visage, formant des rides au coin de ses yeux bleus.) Vous avez déjà entendu cette vieille scie ?

Julia lui rendit son sourire… oui.

— Je compatis avec les marines comme vous, ajouta-t-il. Très bientôt, vous allez devoir faire des choix…

— Des choix ?

Il lui jeta un bref regard, comme un professeur irrité par un élève qui ne se montre pas à la hauteur de son potentiel.

— Oui, des choix, dit-il. Vérité ou rêves. Truthers ou dreamers. Il n'y a rien entre les deux, aucun endroit où aller si vous n'êtes pas avec les uns ou les autres. Peut-être que vous n'avez pas encore eu à choisir parce que vous portez l'uniforme. Mais ça viendra. Les politiciens vous forceront à choisir – c'est leur gagne-pain. Faire ce choix quand on porte l'uniforme signifie quelque chose d'entièrement différent. Alors j'espère que vous choisirez judicieusement.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la station suivante, Hunt était sur le point de lui demander quel choix il avait fait, s'il était pour ou contre le gouvernement, s'il avait choisi entre vérité ou rêves. Mais elle n'en eut pas besoin. Lorsqu'il se tourna vers la porte, elle vit le deuxième autocollant sur l'armature de son fauteuil roulant.

— Ça m'a pris un moment pour vous trouver, major, et imaginer comment nous pourrions avoir une petite conversation. (Il fit rouler son fauteuil sur le quai.) Beaucoup d'entre nous comptent sur vous pour faire les bons choix, alors soyez prudente.

Les portes se refermèrent derrière lui et, lorsque la rame prit de la vitesse, il adressa à Hunt un salut enjoué à deux doigts.

24 mars 2054 23:30 (GMT+8)
Macao

James Mohammad ne cessait d'être stupéfié par la bêtise des gens brillants. Si B.T. avait voulu se planquer quelque temps, l'éviter, pourquoi aller à Macao ? Il lui aurait suffi de prendre un journal

ou de lire un livre publié au cours des dix dernières années pour comprendre la relation spéciale qui unissait Lagos et Pékin. Le Grand Jeu qui se jouait dans le domaine de la biotechnologie, l'intelligence artificielle et l'informatique quantique en était venu à définir la politique étrangère, les nations se ralliant dans leur quête de la Singularité. Oui, B.T. était un génie ; son travail en était une preuve irréfutable. Mais il pouvait parfois être idiot.

Un appel provenant de Pékin l'avait informé que B.T. avait réservé une suite au Venetian. Mohammad était content que ce soit les civils du Guoanbu qui aient signalé la transaction plutôt que leurs homologues des services de sécurité de l'Armée de libération du peuple. Il avait toujours trouvé les types du Guoanbu plus sympathiques, avec une sensibilité plus proche des hommes d'affaires tels que lui, contrairement à leurs équivalents guindés des services secrets de l'armée. Le Guoanbu n'y avait pas réfléchi à deux fois avant d'accepter la demande de Mohammad de surveiller B.T. et de truquer les jeux du casino à son avantage, afin que sa bonne passe dure assez longtemps pour que Mohammad ait le temps d'arriver depuis Lagos. Voilà comment il se retrouvait dans la salle de contrôle de la sécurité du Venetian à jouer avec une manette reliée à l'une des milliers de caméras qui scrutaient chaque centimètre du casino.

Ce qui surprit Mohammad – franchement, il n'y avait pas pensé une seconde – était que Lily Bao soit venue de Washington pour voir B.T. Même un vol suborbital prenait environ trois heures. C'était une sacrée distance à parcourir pour rendre visite à un vieil ami uniquement parce qu'il avait des ennuis professionnels. À moins que Lily Bao ne sache quelque chose que Mohammad ignorât. Depuis la veille, lorsque la technologie de reconnaissance faciale à la douane et à l'immigration avait signalé son entrée, Mohammad essayait de relier les points entre eux afin de comprendre pourquoi elle avait entrepris ce voyage. Il avait été jusqu'à demander à Pékin son dossier, qui était totalement périmé. Alors qu'il était assis derrière la console de la sécurité, contrôlant à distance la minuscule caméra et le micro au-dessus de leur tête, une importante pièce du puzzle se mit en place : la relation de Lily Bao avec le sénateur Nat Shriver.

B.T. connaissait son grand secret. La raison de son voyage prenait maintenant tout son sens.

Nat Shriver… C'était une aubaine inattendue pour Mohammad. Sa main trembla d'excitation sur la manette, faisant vaciller

l'image du restaurant. Mohammad imaginait comment il pourrait tirer parti de cette découverte. Il continua d'écouter la conversation de Lily Bao et B.T. sur le rôle qu'aurait pu jouer l'édition génomique à distance dans la mort de Castro, en particulier la séquence de code qui avait fuité sur Common Sense. James Mohammad avait du mal à se concentrer. Il réfléchissait à son prochain coup.

25 mars 2054 05:27 (GMT+9)
Okinawa

Après son dîner avec Lily, B.T. était revenu dans sa suite, avait fait son unique sac et avait embarqué pour le vol retour vers Okinawa. Il devait retourner à son labo. Il devait comprendre comment Common Sense – qui ou quoi que ce fût – avait volé cette séquence de code. Il s'y rendit directement depuis l'aéroport, très tôt le matin. En ouvrant la première, puis la seconde serrure de sa porte, il s'attendait plus ou moins à trouver l'endroit saccagé, ses dossiers éparpillés sur le sol, ses disques durs arrachés à leurs ports. Il le trouva exactement tel qu'il l'avait laissé.

Un courant d'air attira son attention. Il traversa la pièce pour fermer une fenêtre ouverte. Il remarqua le grand bocal à poissons sur la table centrale. Les papillons multicolores étaient revenus, leurs ailes battant de façon aguicheuse. Il s'accroupit, le visage au niveau du bocal. Il compta un peu plus de la moitié de la quantité de départ. Extraordinaire, se dit-il, ils ont retrouvé leur chemin. Il sourit comme un idiot et faillit éclater de rire. Il s'assit devant son ordinateur et ouvrit sa boîte mail. Des milliers de messages l'attendaient, qu'il fit passer par le filtre d'un assistant personnel – une intelligence artificielle rudimentaire mais utile – qui répondait à presque deux tiers des messages et priorisait ceux auxquels il devait répondre lui-même. Sa boîte mail se réduisit rapidement à une vingtaine de messages.

Parmi eux un se détachait. Au début, il le prit pour un spam qui aurait échappé au filtre. L'objet disait : "Des amis à vous ?" L'expéditeur était un compte professionnel : Boutique de plongée du cap Maeda. Une série de photographies à la fin du message montrait la monitrice de plongée de Tokyo, la jolie femme au tatouage, debout dans l'herbe près de la plage, les papillons

multicolores posés sur ses doigts, ses cheveux et ses épaules. Elle portait les papillons comme la plus élégante des robes de soirée et avait l'air radieuse, parée comme elle l'était d'une des créations de B.T. Au-dessus des photos, il n'y avait qu'une seule ligne de texte, "Venez nous rendre visite", et une signature : "Bises, Michi."

25 mars 2054 15:22 (GMT+8)
Macao

James Mohammad connaissait le numéro de vol de Lily. Il attendait dans une salle de conférences sans fenêtre au bout d'un couloir coincé entre Hermès et Chanel dans le terminal de départ, juste à côté de la sécurité. Trois heures avant le vol, deux officiers de liaison du Guoanbu vêtus de costumes sombres et de chemises blanches impeccables l'avaient conduit dans cette salle et lui avaient demandé de patienter. Ils possédaient déjà les détails de son vol, ainsi qu'une photographie d'elle et une flopée de données biométriques. Le plan était de l'escorter vers la salle de conférences une fois qu'elle aurait passé la sécurité ; là, Mohammad lui ferait son petit discours et ils la mettraient dans le prochain vol suborbital pour Dulles. Elle serait retardée de deux, voire trois heures au plus.

Mohammad avait considéré d'autres approches plus douces. Il avait pensé tomber fortuitement sur elle au Venetian, lui proposer de prendre un verre et lui débiter à ce moment-là son laïus. Mais il avait décidé que ce serait trop troublant, trop détourné. Il l'avait fait assez souvent pour comprendre que l'endroit où était prononcé le topo pour le recrutement était généralement aussi important que le topo lui-même. Si la demande était bénigne, quelque chose de facile et pas vraiment illégal, alors, oui, peut-être, elle pouvait être formulée devant un verre ou un dîner ; peut-être était-il bon de réclamer un rapport sur les revenus de l'individu un ou deux jours avant. Mais si la demande était difficile à justifier d'emblée, l'approche directe était préférable. D'où la salle de conférences à l'aéroport.

La logique de son argumentaire était assez simple. James Mohammad croyait comprendre l'histoire personnelle de Lily Bao, la façon dont vingt ans plus tôt elle et sa mère avaient atterri en Amérique en tant que réfugiées de guerre et dont le

régime de Pékin s'était servi de son père, ancien diplomate et officier supérieur de l'armée comme bouc émissaire, l'assassinant et déshonorant sa mémoire. Coopérer avec le Guoanbu serait une occasion pour Lily de réhabiliter le nom de sa famille dans son pays d'origine. Saisirait-elle cette opportunité ? Voudrait-elle être rachetée aux yeux d'un pays qui les avait qualifiées, elle et sa famille, de traîtres ? Mohammad était incapable de le dire. Il savait que les pays étaient comme les amants ; leur mépris inspirait la dévotion aussi souvent que le ressentiment.

Réhabiliter le nom de Bao était la carotte. Mais Mohammad avait aussi un bâton. Ses supérieurs à Lagos (en particulier son oncle) et leurs homologues à Pékin n'auraient jamais approuvé qu'il l'approche s'il n'avait pas eu les deux. Son bâton, la raison pour laquelle Mohammad savait que Lily Bao finirait par faire ce qu'il lui demanderait – ainsi que la source de sa véritable valeur – était sa relation avec le sénateur Nat Shriver. Néanmoins, il ne voulait pas révéler sans y être obligé ce qu'il savait sur eux. Sa liaison avec Shriver pourrait, du moins pour un temps, demeurer sous-entendue.

Mohammad consulta sa montre. L'embarquement du vol prévu de Lily avait commencé. Il fit les cent pas dans la pièce puis s'assit au bout de la table et attrapa un pichet d'eau au centre pour s'en verser un verre. Qu'est-ce qui prenait tant de temps ? Il était sur le point d'appeler les deux officiers du Guoanbu lorsqu'ils apparurent à la porte, encadrant Lily Bao. Elle avait les mains menottées dans le dos et ne portait qu'une chaussure – elle s'était servie du talon de l'autre en guise de matraque en résistant aux officiers du Guoanbu qui transpiraient abondamment, tout comme elle. Elle avait la mâchoire enflée et ouvrait et fermait la bouche comme un poisson hors de l'eau.

— Ils vous ont aussi arrêté ? marmonna-t-elle en voyant James Mohammad.

En mandarin, il demanda aux deux officiers du Guoanbu de la faire asseoir. Ils la poussèrent sur une chaise. Mohammad les injuria et leur ordonna de faire attention et de libérer ses mains. Il versa à Lily un verre d'eau. Elle le but avec hésitation tout en étudiant l'endroit où elle se trouvait.

— Oh… dit Lily. (Ses épaules s'affaissèrent et elle s'avachit sur sa chaise.) Ils travaillent pour vous.

25 mars 2054 06:17 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Hunt frappa à la porte du bureau de Hendrickson et il lui dit d'entrer. Il était en train de faire passer la boucle de sa cravate prénouée autour de son cou, de la serrer et l'ajuster face à son reflet sur la fenêtre près de son bureau. Hunt lui mit un gobelet de café en carton dans la main et tous deux ramassèrent une demi-douzaine de classeurs tandis que le soleil perçait à l'horizon, tombant sur la pelouse sud et un campement de truthers dressé sur le gazon aux abords du Washington Monument.

— Prête ? demanda Hendrickson.

Hunt hocha la tête.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le Bureau ovale, le président Smith était assis dos à la porte et regardait par la fenêtre qui donnait sur la pelouse sud. Hendrickson avança vers le Resolute Desk. Il fit signe à Hunt de se placer à sa gauche. Elle ne put s'empêcher de remarquer que la console près de la fenêtre était toujours vide. En général, quelques photos encadrées de la famille présidentielle y étaient posées. Smith n'y avait encore rien mis lui appartenant, comme s'il n'arrivait pas à accepter que ce soit son bureau. Il continuait d'observer à travers la vitre.

— Pendant encore combien de temps peuvent-ils continuer ? demanda-t-il.

Puis il soupira, s'appuyant sur l'accoudoir de son fauteuil, le menton dans la main.

Julia lança un regard gêné à Hendrickson, qui désigna d'un geste le coin salon avec sa table basse flanquée de deux canapés tapissés de soie. Elle étala les classeurs qui contenaient les profils des candidats à la vice-présidence, dont des centaines de pages de vérifications d'usage – votes, impôts, emplois, états financiers, tout ce qui pourrait possiblement être source d'embarras pour le gouvernement.

— Monsieur, dit Hendrickson en insistant sur le mot comme s'il pouvait arracher le président à sa rêverie. Vous devez passer en revue la liste finale de candidats à la vice-présidence.

— La nuit dernière, ils ont brûlé une effigie à mon image là-bas… à mon image ! se plaignit Smith. (La douleur dans sa voix surprit Julia et elle pivota vers lui. Le président lui tournait toujours le dos.) Les truthers ont volé un mannequin dans un

grand magasin du coin, l'ont habillé d'un costume, lui ont passé la corde au cou, l'ont arrosé d'essence et l'ont brûlé sur un feu de camp.

Il finit par se retourner et ajouta :

— Ça ne peut pas être légal.

— Les citoyens ont le droit de se rassembler, dit Hendrickson.

Depuis le début de la crise, il conseillait la désescalade. Il savait qu'il suffisait d'un seul faux pas, d'une seule réaction excessive pour encourager les adversaires de Smith, non seulement les démocrates-républicains qui exerçaient des fonctions officielles, mais aussi leurs troupes de choc, les brigades de truthers, qui avaient prouvé leur immense envie de descendre dans la rue pour mettre en avant leurs doléances.

— Ils n'ont pas le droit de faire un feu de camp sur le National Mall, répondit Smith.

Il s'avança sur son siège. Il ne portait pas son traditionnel costume bleu marine, mais un short de sport et un T-shirt FAIRVIEW FALCONS provenant du lycée où il avait été un professeur de mathématiques apprécié et l'entraîneur de l'équipe de squash.

— En une heure, je pourrais faire évacuer ce campement par la police des parcs. Les funérailles du président sont dans moins de deux semaines. On va leur permettre de gâcher aussi ça, de diffamer l'héritage d'un grand homme ? Je suis censé supporter ça encore combien de temps ?

Julia écoutait en finissant de disposer le dernier classeur. Elle savait que les quelques centaines de membres de la police des parcs dont la juridiction incluait le National Mall n'auraient aucune chance face aux milliers de manifestants qui avaient envahi Washington. Naturellement, le président pouvait faire appel à des moyens plus importants, si nécessaire, de la police métropolitaine à la Garde nationale, et même utiliser des troupes fédérales comme la sienne, bien que Hendrickson conseillât fermement patience et retenue. Ceux qui seraient à l'origine de l'escalade perdraient. De l'incendie du Reichstag qui aurait été allumé par les communistes allemands en 1933 aux généraux soviétiques prenant d'assaut le Kremlin au cours de leur coup d'État manqué de 1991 en passant par les émeutes du Capitole en 2021, seulement une trentaine d'années plus tôt, le camp qui attaquait les institutions étatiques en premier se délégitimait, permettant à ses opposants de faire appel à ces mêmes institutions pour les protéger, ce qui, inévitablement, se terminait

par l'écrasement des dissidents. Il fallait surtout éviter d'aller trop loin.

Hendrickson suggéra au président d'oublier pour l'instant la vue de sa fenêtre. Ils devaient effectuer une dernière sélection pour la vice-présidence. Le président se dirigea d'un pas nonchalant vers le canapé et se mit à feuilleter les classeurs.

25 mars 2054 15:55 (GMT+8)
Macao

James Mohammad congédia les deux officiers du Guoanbu et ils s'éclipsèrent de la salle de réunion, l'un d'entre eux grimaçant en touchant l'éraflure que Lily Bao avait laissée sur son visage en le griffant.

Une fois seule avec Mohammad, Lily demanda :

— Alors, vous travaillez où, exactement ?

Elle trempa une serviette dans son verre d'eau et, du coin, tamponna sa lèvre fendue.

— Comme vous le savez, je suis un investisseur privé. (Lily le lorgna, impatiente.) Cependant, certains de mes clients sont des gouvernements. (Elle continua de le fixer.) Ils sont toujours curieux des informations confidentielles, non publiques, que je pourrais glaner dans le cadre de mes investissements. Ils sont, par exemple, très intéressés par l'édition génomique à distance. Mes associés et moi avons fait quelques affaires avec votre ami B.T. Les progrès qu'il a réalisés dans…

— Vos associés ? l'interrompit Lily. Vous voulez parler du gouvernement nigérian ?

— Entre autres gouvernements. (Mohammad jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la porte par laquelle étaient sortis les officiers du Guoanbu.) Une guerre est en cours, dit-il. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, comme la plupart des gens. Il y aura des gagnants et des perdants et son issue déterminera l'avenir de l'humanité… si ça ressemble à une hyperbole, ce n'en est pas une. L'évolution technologique et l'évolution biologique sont en train de fusionner. Cette fusion a déjà un impact sur l'ordre mondial. Regardez ce qui est arrivé aux États-Unis, au président Castro. Le monde vient d'assister au premier assassinat à distance et cela grâce à une technologie développée par B.T.

— Vous ne pouvez pas le prouver, rétorqua Lily.

— Je n'accuse votre ami de rien, dit Mohammad. La personne que nous recherchons est celle qui a volé son travail et a fomenté l'assassinat. Ce qui revient à tenter d'imaginer qui avait le plus à gagner de la mort de Castro… (Mohammad laissa ses paroles planer un instant, une allusion subtile au fait qu'il était au courant de la liaison de Lily avec Nat Shriver.) En fin de compte, la tourmente politique aux États-Unis est accessoire. Que représente la mort d'un président dans le cours de l'histoire ? Non, les enjeux dont je parle sont bien plus importants que le destin d'un seul homme politique, ou même d'une seule nation. Je parle du premier qui parviendra à la Singularité. Je parle de l'évolution des espèces, celles qui avancent et celles qui sont balayées. Et nous avons besoin de votre aide.

— Qui est "nous" ?

— Votre pays.

Lily Bao ne dit pas : "Je suis américaine." Mohammad avait parié qu'elle ne le ferait pas. Le sang de Lily Bao était chinois. Le sol de cette nation était son foyer. Bien sûr, elle pouvait vivre en Amérique ; et, bien sûr, elle pouvait s'imprégner de ses valeurs. Mais l'évolution n'était pas une question de valeurs, c'était plutôt une question de communautés d'individus, de sang et de sol. Regardez le quasi-effondrement de l'Amérique. Regardez l'incapacité de ses citoyens à collaborer. Aucune idée ne pouvait concurrencer le sang et le sol, la sélection naturelle et l'évolution des espèces. La Singularité n'était que la prochaine étape du chemin que Darwin avait le premier tracé ; c'était la survie des plus adaptés. Celui qui parviendrait le premier à la Singularité survivrait. Les autres périraient. Face à des enjeux si élevés, Lily Bao tournerait-elle vraiment le dos à son pays ? L'Amérique était une chimère et l'avait toujours été, un bref interlude de l'humanité oubliant sa propre nature. Lily Bao était invitée à rentrer chez elle.

— Que savez-vous de mon pays ? demanda-t-elle.

— Je sais qu'ils veulent que vous reveniez, dit-il. Votre aide sera récompensée.

Lily Bao croisa les bras. Entre ses sourcils noirs bien dessinés, une ride donnait à son visage une expression boudeuse, presque colérique. Elle supposait que la récompense à laquelle Mohammad faisait allusion était financière, qu'il essayait de l'acheter. Oui, il y aurait beaucoup d'argent, si elle le voulait, mais la véritable récompense, elle ne pouvait l'imaginer parce

qu'elle ne l'avait jamais crue possible, alors Mohammad se fit plus explicite.

— Le gouvernement de Pékin réhabiliterait le nom de votre famille, commença-t-il. Il serait tout à fait disposé à modifier le récit concernant votre père et son rôle dans la guerre. Il est temps de mettre fin à votre exil.

C'était la carotte.

Lily Bao demanda à Mohammad son sac à main que les officiers du Guoanbu avaient confisqué. L'un d'eux entra et le posa sur la table. Elle se mit à fouiller son contenu. Elle en sortit un poudrier et commença à se nettoyer, essuya un peu de sang séché sur sa bouche, se brossa les cheveux et les rattacha, se remit du rouge à lèvres. Elle le fit en silence, face à son reflet, tout en forçant Mohammad à attendre sa réponse, qu'elle ne fournit qu'après avoir terminé ces transformations mineures, dissimulant ainsi totalement les traces de sa récente lutte.

— Je suis désolée, monsieur Mohammad, dit-elle. Mais ce que vous me proposez ne m'intéresse pas. Si vous vouliez avoir l'amabilité de me rendre mes affaires et de m'aider à réserver un autre vol, j'aimerais rentrer chez moi… aux États-Unis.

Mohammad avait toujours le bâton, mais, à ce moment-là, il décida de ne pas l'utiliser. Elle changerait d'avis, se disait-il. Avec une immense courtoisie, il lui tendit un nouveau billet pour le vol suborbital décollant pour Dulles une heure plus tard, assorti d'un surclassement de la classe affaires à la première classe. Il lui donna aussi son numéro de téléphone.

— Une ligne directe, il n'y a que moi qui décroche, expliqua-t-il.

Les deux officiers du Guoanbu se présentèrent à la salle de conférences avec son bagage.

Lily Bao se leva pour partir, une unique chaussure aux pieds. Les deux officiers avaient fouillé la sécurité et avaient été incapables de retrouver sa jumelle. Lily Bao avait eu beau se recoiffer, se remaquiller et faire en sorte que son altercation paraisse ne s'être jamais produite, elle dut clopiner avec une seule chaussure vers la porte. En la regardant s'éloigner, James Mohammad était persuadé qu'il la reverrait.

25 mars 2054 06:58 (GMT-5)
La Maison-Blanche

Le président Smith feuilleta vaguement les classeurs : deux gouverneurs de petits États, un sénateur qui n'avait pas été réélu, un amiral à la retraite relativement obscur, un ancien ambassadeur, le P-DG d'une entreprise de taille moyenne ayant exercé un mandat au Congrès dix ans plus tôt. Sur le papier, chaque candidat à la vice-présidence était assez crédible mais, chose cruciale, aucun ne représentait une menace pour Smith. Tandis que Hendrickson exposait avantages et les inconvénients des candidats – qui tous avaient fait preuve de loyauté à l'égard du gouvernement Castro et dont aucun n'avait de véritable squelette dans le placard (du moins rien qui ne pourrait être expliqué) – le président émettait de légers bruits d'approbation ou de désapprobation.

Puis il demanda l'heure à Julia.

— Il est sept heures, monsieur.

Le président hocha la tête, comme si jusqu'alors il n'avait fait qu'attendre pour exprimer ce qu'il avait en tête et que, désormais, à l'heure pile, il pouvait aller au fond du problème.

— Bunt, commença-t-il en posant une main pleine d'affection sur l'épaule de son conseiller de confiance. Si je choisis un de ces six candidats, est-ce que ces "gens" (il eut du mal à se retenir de cracher le mot en désignant d'un geste le campement de manifestants de l'autre côté de sa fenêtre) rentreront chez eux ?

Hendrickson se retrouvait de plus en plus souvent à devoir protéger le président de ses propres maudites impulsions. Il assuma à nouveau ce fardeau, expliquant la logique du choix sans risque d'un modéré comme vice-président. Le président hocha la tête avec respect tandis que Hendrickson se répétait :

— Monsieur, les candidats de ces classeurs nous remettront sur les rails.

— Et un gouvernement d'unité nationale ? demanda Smith.

— Un quoi ?

— Un gouvernement d'unité nationale. Les truthers veulent un compromis. Le speaker Wisecarver m'assure que si nous travaillons avec eux, ils travailleront avec nous et feront disparaître tout ça.

Le président fit un geste vers la fenêtre, non seulement en direction du campement de truthers, mais de celle, plus vaste, de la réelle division qui clivait le pays.

— Vous parlez à Wisecarver ?

Hendrickson fit un pas agressif vers le président qui, par

réflexe, recula d'un pas. Julia posa calmement la main sur le bras de son parrain.

On frappa à la porte.

C'était bizarre. Les arrivées impromptues au Bureau ovale étaient rares. Le temps à l'intérieur y était structuré, la chorégraphie quotidienne des réunions organisée à la minute près. Le regard rivé à Hendrickson, le président haussa la voix.

— Entrez !

Wisecarver franchit le seuil.

— Bonjour, monsieur le président.

Il inclina la tête. Sous son bras, il avait un unique classeur.

— Bonjour, Trent.

Smith fit signe à Wisecarver de s'asseoir avec lui sur le canapé tandis que Hunt et Hendrickson prenaient place en face. En s'installant, Julia surprit le regard de Wisecarver sur la demi-douzaine de classeurs étalés sur la table basse, comme s'il jaugeait la concurrence. Le président se racla la gorge.

— Ainsi que vous le savez tous, le speaker Wisecarver croit qu'un gouvernement d'unité nationale pour lequel je choisirais un vice-président dans son parti serait dans l'intérêt de notre pays…

Julia sentit son parrain s'agiter sur son siège, comme s'il avait du mal à encaisser l'idée que l'intérêt de Wisecarver pour ce sujet puisse avoir le moindre rapport avec le pays, alors qu'il avait plutôt tout à voir avec sa propre flagrante ambition. Pendant que le président parlait, Wisecarver regardait autour de lui, parcourait des yeux les murs. En tant que speaker, il s'était rendu de nombreuses fois dans le Bureau ovale, invité par le président Castro, mais il semblait le voir réellement pour la première fois, comme si, en imagination, il réarrangeait les meubles et, littéralement, mesurait les rideaux.

Smith termina. C'était au tour de Wisecarver de parler.

— Avec la perte du président Castro, notre pays a connu un traumatisme significatif. Il est maintenant temps pour nous de cicatriser. La formation d'un gouvernement d'unité nationale est un important premier pas vers ce processus de cicatrisation. C'est ce que nous dit le peuple dans la rue. Nous ne pouvons nous permettre de l'ignorer plus longtemps. En réalité, nous n'avons guère le choix. Soit nous cicatrisons ensemble, soit nous nous déchirons.

— Est-ce une suggestion ? demanda Hendrickson. Ou un ultimatum ?

— C’est une réalité, Bunt. (Wisecarver considéra les classeurs sur la table.) Si vous choisissez un de ces candidats, vous me liez les mains.

— C’est-à-dire ?

Hendrickson se pencha en avant et se retrouva assis au bord du canapé.

— Eh bien, pour commencer, ils ne seront pas près de partir, dit Wisecarver avec un geste vers le campement dehors. Il faut aussi réfléchir à la commission d’enquête sur la mort du président Castro, une procédure qui pourrait traîner en longueur selon qui nous, le Congrès, désignerons pour la diriger. Si vous avez besoin d’autres raisons que ces deux-là, je peux continuer.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara le président à Wisecarver.

Il se tourna vers Hendrickson avec le regard suppliant d’un enfant à un parent surprotecteur. Il ne pouvait endurer un tel niveau de conflit, les manifestations dans tout le pays, les machinations de ses adversaires politiques. Comme tous ceux qui s’exhibent sur une scène, Smith se souciait profondément de ce que les autres pensaient de lui et ne pouvait supporter d’être haï, ou du moins d’être haï à ce point. Il possédait toute la dépendance affective d’un politicien sans en avoir la fourberie. Il était condamné.

Julia Hunt voyait son parrain réfléchir à la proposition de Wisecarver. Un gouvernement d’unité nationale pourrait contribuer à la désescalade de la crise actuelle, en tout cas à court terme. À long terme, élever à ce poste un truther pourrait s’avérer une manœuvre astucieuse. Cela étendrait le pouvoir de Wisecarver au sein du parti. De plus, un leader solide – du moins plus solide que Smith – pourrait aider à stabiliser le pays, ou au minimum l’empêcher de se déchirer, pour utiliser les mots de Wisecarver. Mais tout dépendait de qui il proposait.

Hendrickson demanda son nom.

Wisecarver lui tendit au-dessus de la table basse le classeur qu’il avait apporté, le dossier contenant les vérifications d’usage. Julia Hunt se pencha sur l’épaule de son parrain quand il l’ouvrit. Bien sûr, se dit-elle. Sur la première page, elle aperçut le portrait officiel du sénateur Nat Shriver.

---

1 Loi de 1807 qui autorise le président à déployer l’armée sur le territoire des États-Unis pour mettre un terme aux troubles sociaux, à l’insurrection et à la rébellion.

4

MATCH NUL

3 avril 2054 18:12 (GMT−3)
São Paulo

CHOWDHURY s'enregistra à son hôtel, un Grand Hyatt quelconque réservé par l'équipe de Neutronics à cause de sa proximité avec leur clinique. En scannant sa rétine, la réceptionniste l'informa que "la deuxième personne est déjà arrivée et s'est installée dans votre suite". Il n'avait aucune idée de qui pouvait être cette deuxième personne et ne le demanda pas. Il traîna son unique sac à roulettes dans l'immense hall au sol en marbre en direction d'une rangée d'ascenseurs et monta au vingt-huitième étage. Il s'arrêta devant la porte de sa chambre et inspira avant de placer son visage face à la serrure biométrique.

Sa suite, située dans un angle de l'hôtel, offrait une vue panoramique sur le Rio Pinheiros, dont les eaux troubles se frayaient un chemin au milieu du centre-ville grouillant puis au-delà des favelas de la périphérie, avant de se mêler à nouveau au Tietê. Chowdhury posa son sac près de l'entrée et s'affala sur un canapé modulable qui faisait face aux fenêtres allant du sol au plafond. Il desserra sa cravate et déboutonna sa veste. Dans le soleil de fin d'après-midi, l'eau scintillait tel un ruban d'acier.

Puis il entendit la voix reconnaissable entre toutes de sa fille dans une chambre adjacente. Elle ne semblait pas avoir remarqué l'arrivée de son père. Il écouta, se demandant pourquoi sa fille avait fait ce long voyage sans lui en parler.

— Et vous êtes certain que c'est la dernière fois que Kurzweil a été vu, dit-elle. (Silence.) Épelez-le-moi, ajouta-t-elle. (Nouveau silence.) Donc, c'est M-A-N-A-U-S… Manaus. D'accord, si vous trouvez autre chose, prévenez-moi immédiatement. Mon père arrive cet après-midi.

Ashni raccrocha et entra dans le salon.

Chowdhury se leva.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu es en avance, dit-elle, comme si ça répondait à la question. J'avais prévu de te retrouver dans le hall. (Il était toujours debout.) Assieds-toi, Bapu, tu veux bien ?

Chowdhury s'assit à contrecœur. Ashni s'installa près de lui, les genoux serrés, ses doigts parfaitement manucurés tripotant l'ourlet de sa jupe. Chowdhury avait du mal à saisir précisément ce qui provoquait chez lui cette irritation qui frisait la colère.

— Tu m'as demandé de faire des recherches sur Neutronics et le Dr Kurzweil, commença Ashni.

Chowdhury l'interrompit :

— Oui, mais je ne t'ai pas demandé de venir ici. Tu pouvais me dire au téléphone ce que tu avais trouvé, ou m'envoyer un e-mail. Ashni, si tu veux correctement diriger Tandava, il va falloir que tu apprennes à déléguer… que tu apprennes à…

Elle le coupa :

— Bapu, pour une fois, écoute-moi !

Ashni n'avait quasiment jamais élevé la voix en s'adressant à son père. Surpris, il se tut et pencha légèrement la tête.

— Ray Kurzweil ne travaille plus pour Neutronics, poursuivit-elle. Notre service de renseignement a déterré une action en justice qu'il a intentée contre la société devant un tribunal brésilien. Il y a trois ans, Kurzweil et Neutronics se sont trouvés en désaccord complet quant à la direction que devaient prendre les recherches de l'entreprise. Neutronics voulait que Kurzweil applique ses découvertes en nanorobotique et en édition génomique au développement de traitements pour des tas de choses, des maladies de cœur à un large éventail de cancers. Kurzweil avait une opinion différente. Il croyait que travailler sur des thérapies spécifiques était une perte de temps et d'énergie. Il insistait sur le fait qu'une fois la Singularité atteinte, quand la puissance de l'informatique quantique fusionnerait avec la conscience humaine, ça ne prendrait pas plus de temps de trouver des traitements pour le cancer, les maladies de cœur – ou n'importe quoi, d'ailleurs – que pour un gamin de résoudre un problème mathématique. D'après lui, la seule avancée capitale qui comptait était la Singularité. Mais Neutronics est une entreprise. Grâce aux progrès réalisés par Kurzweil, ils étaient assis sur une mine d'or. Ils ne voulaient plus perdre de temps, risquer qu'une autre société ou un autre pays ne fassent des découvertes similaires, pour prendre leurs bénéfices. Ils ont donc

choisi de payer Kurzweil, et lui et Neutronics se sont séparés. Kurzweil serait libre de poursuivre ses recherches et Neutronics – après s'être acquitté d'une fortune – pourrait développer et commercialiser des traitements basés sur le travail qu'il avait déjà accompli. Comme celui que tu es sur le point de recevoir pour ton cœur.

— Et où est Kurzweil maintenant ? demanda Chowdhury.

— Personne ne sait. (Ashni consulta une feuille de papier sur laquelle elle avait pris des notes.) La dernière trace qu'on a de lui remonte à un peu plus de deux ans, un registre d'hôtel à Manaus. Avec ce que Neutronics l'a payé, il n'a pas besoin de revenir à la surface avant longtemps, voire jamais. Lui et son travail pourraient tout simplement disparaître. Ce qui est apparemment le cas.

— Il était inutile que tu viennes jusqu'ici pour me dire ça, dit Chowdhury.

— Non, répondit Ashni. Effectivement.

Sa lèvre tremblait alors qu'elle regardait son père. Elle se détourna de lui, comme si ça pouvait l'aider à empêcher l'apparition d'une émotion indésirable. Il était si facile pour Chowdhury, en observant sa fille, de la voir telle qu'elle était autrefois, avant son divorce, lorsqu'ils vivaient tous dans le studio d'Adams Morgan, avant qu'il accepte l'emploi à la Maison-Blanche, avant Galveston, aussi, ce nom à jamais associé au désastre et au deuil, où Ashni avait perdu une mère. Tous deux restèrent assis en silence à contempler les eaux scintillantes en dessous. Un nuage passa devant le soleil et le miroitement disparut. Ashni se tourna vers son père.

— J'ai fait le voyage parce que je ne veux pas que tu subisses ce traitement seul… et j'ai peur. Tu ne peux pas comprendre ça ?

Chowdhury avait maintenant l'impression que c'était lui l'enfant, un enfant égoïste, qui durant tout ce temps n'avait pas réfléchi aux inquiétudes de sa fille concernant sa santé.

— Bien sûr, murmura-t-il.

— Il y a une autre raison pour laquelle je suis venue, avoua Ashni.

— Laquelle ?

— Je ne veux pas que tu traques Ray Kurzweil.

9 avril 2054 13:07 (GMT+9)

B.T. était amoureux. Elle s'appelait Michiko Takagi. Elle se surnommait elle-même Michi et signait par jeu les messages qu'elle lui adressait avec un cœur sur chaque "i". C'était arrivé vite, peut-être trop vite, reconnaissait B.T. Deux semaines plus tôt, après l'e-mail que Michi lui avait envoyé, il lui avait rendu visite au cap Maeda. Les papillons multicolores l'avaient impressionnée. Elle dit qu'elle imaginait lui être redevable et proposa de l'emmener plonger l'après-midi, seulement eux deux.

Ce soir-là, il retourna à son labo, mais se découvrit peu d'appétit pour le travail. Il s'allongea sur son lit, ferma les yeux et concentra son esprit sur elle. Comme une sonde plombée, ses souvenirs de la journée l'entraînèrent dans un sommeil profond et paisible.

Au bout de quatre jours d'affilée passés ensemble, Michi avait amené B.T. sur la fosse de trente-cinq mètres de profondeur du cap Maeda. Ils avaient jeté l'ancre près de la Grotte bleue. Tout en vérifiant l'équipement de B.T. – resserrant une sangle pectorale, s'assurant que sa ceinture était correctement lestée – Michi lui expliqua le programme dans les grandes lignes. Une fois qu'ils seraient descendus à trente mètres, il obtiendrait officiellement son brevet de plongée sous-marine et pourrait plonger seul partout où il le voudrait sur la planète.

Tenant son masque sur son visage de la main gauche et son détendeur de la droite, il bascula en arrière par-dessus le plat-bord. Michi le suivit. Tous deux barbotèrent jusqu'à une bouée reliée à une corde qui disparaissait dans les profondeurs d'un noir d'encre. Le vent ridait la surface de l'eau et Michi pointa le pouce vers le bas. Passé trois mètres, tout devenait pur et silencieux. B.T. n'entendait plus que le son rythmé de sa respiration. La condensation commença à perler au bord de son masque de location, un vieux modèle qui lui serrait désagréablement les tempes. Michi avait appris à B.T. comment le nettoyer en penchant la tête en arrière et en le décollant pour laisser pénétrer l'eau avant de s'en débarrasser en soufflant fortement par le nez, mais l'idée de l'eau jaillissant sur son visage si loin de la surface rendait B.T. nerveux et il supporta donc le masque trouble et la pression semblable à une tenaille.

Au fond, la clarté de ses pensées était décuplée. Il trouvait l'expérience peu différente de ses vagabondages dans les casinos

du monde entier : la tâche à accomplir nécessitait que le cerveau soit totalement présent. La séquence de code qui avait fuité, la colère de James Mohammad, les problèmes de Lily Bao aux États-Unis, tous ces soucis semblaient s'évanouir dans l'abîme, remonter à la surface comme les bulles d'air qui s'échappaient de son détendeur.

Comme B.T., Michi avait fait des études scientifiques, dans son cas en biologie de l'évolution, et elle avait consacré ses recherches aux espèces maritimes. Voilà comment elle en était venue à la plongée ; elle complétait sa bourse avec son salaire de monitrice. Entre les trajets vers le récif, matin et après-midi, alors qu'ils se prélassaient sur le pont du bateau à l'ancre dans le léger courant, elle lui expliquait sa fascination pour ce domaine. Les espèces maritimes étaient six fois plus nombreuses que les terrestres et la radiation évolutive qui existait sur terre n'existait pas dans les profondeurs, ce qui avait ralenti le processus évolutif, permettant aux biologistes comme elle d'avoir un aperçu des schémas évolutifs anciens. Ils avaient discuté durant des heures ces premiers jours. Sur le pont du bateau, B.T. voyait les mots sortir de sa bouche, flotter au-dessus d'elle telles des bulles de bande dessinée, mais une seule pensée occupait son esprit : il était en train de tomber amoureux de cette femme.

Ce quatrième jour, alors qu'ils descendaient le long de la paroi de la fosse, il sentait Michi le guider par en dessous. Elle lui avait dit de s'arrêter lorsque sa jauge de profondeur indiquerait trente mètres. Il regardait l'aiguille balayer le cadran, mais avait du mal à la distinguer à travers son masque embué. Puis Michi saisit la sangle d'épaule de sa veste de plongée. Réfractés par son masque, ses grands yeux verts paraissaient encore plus grands, plus verts et plus attirants. Michi désigna sa propre jauge, le réprimandant gentiment pour avoir dépassé la distance. Tous deux firent halte, accrochés à la corde, flottant le long de la paroi, des bancs de poissons multicolores autour d'eux. Michi ôta le détendeur de sa bouche et fit signe à B.T. de l'imiter. Ses yeux s'écarquillèrent de peur à l'idée de ne plus avoir d'oxygène, même pour un court instant. Il secoua la tête. Mais Michi insista. À contrecœur, B.T. enleva son détendeur.

Michi agrippa B.T. par sa combinaison et l'attira à elle. Elle l'embrassa à pleine bouche, ses lèvres similaires à l'appareil dans lequel il respirait, le maintenant en vie dans l'abysse et soulageant ses angoisses. Son corps souple et musclé s'accrochait

au sien tout en nageant, battait des pieds pour deux et les gardait en position sur la paroi de la fosse qui plongeait dans un vide paraissant infini. Le baiser se prolongea et ses poumons commencèrent à le brûler, lui rappelant l'asthme de son enfance qu'il avait réussi à surmonter ; pourtant, il ne voulait pas se détacher d'elle. Toute l'anxiété ou la peur qu'il avait pu ressentir auparavant s'évaporèrent. Il avait l'impression qu'il pourrait rester avec elle, dans les profondeurs, pour toujours.

Doucement, elle le libéra. Il flotta un instant comme un astronaute. Michi lui rendit alors son détendeur et remit le sien dans sa bouche. Elle le regarda d'un air curieux. La condensation sur le masque de B.T. dissimulait ses yeux, si bien qu'elle ne pouvait pas vraiment juger de sa réaction à son baiser. Il s'en aperçut. L'angoisse qu'il avait ressentie précédemment à l'idée de nettoyer son masque s'évanouit. Il le décolla et l'eau s'engouffra sur son visage. Il pencha la tête en arrière, souffla par le nez et le remit. Maintenant, il pouvait clairement distinguer Michi, et réciproquement. Elle tendit la main et il la prit, leurs doigts s'entrelacèrent. Puis la sangle en caoutchouc à l'arrière du masque de B.T. cassa.

Ils plongèrent tous deux pour le récupérer, cherchant à le saisir alors qu'il tombait entre eux. Il disparut dans la fosse.

B.T. pivota brusquement à droite et à gauche. Il ouvrit les yeux mais ne vit qu'une vague image faite d'ombre, de lumière et de traces colorées. L'eau salée commença à lui brûler les yeux. Son instinct lui intimait de foncer à la surface, vers la sécurité. Et lorsqu'il lui obéit, il sentit Michi agripper son poignet. Il se débattit. Elle l'enlaça, arracha le détendeur de sa bouche et l'embrassa à nouveau. Comme une piqûre d'adrénaline dans la poitrine d'un drogué en train de faire une overdose, cela mit fin à sa panique.

Se précipiter à la surface d'une telle profondeur aurait pu s'avérer fatal. Sur le moment, pris de peur, B.T. l'avait oublié. Ils devraient doucement remonter le long de la corde, respectant les paliers de décompression. B.T. devrait le faire à l'aveugle, attaché à Michi, placer toute sa confiance en elle.

Les minutes nécessaires à leur ascension passèrent lentement. B.T. sentait la prise de Michi sur sa veste tandis que de l'autre main elle se cramponnait à la corde. Il n'avait l'impression d'avancer que lorsque occasionnellement, il ouvrait les yeux et constatait que la lumière était plus vive. Ils jaillirent bruyamment

à la surface.

— Ça va ? demanda Michi en arrachant le détendeur de la bouche de B.T.

Une fois de plus, elle pressa ses lèvres contre les siennes.

Ils nagèrent jusqu'au bateau. Le soleil était chaud sur leur peau et ils ne prirent pas la peine de s'essuyer avant de se diriger sous le pont.

13 avril 2054 19:00 (GMT+1)
Abuja

Son oncle l'avait fait venir de Lagos à la capitale pour dîner. Excepté que James Mohammad et son oncle ne dînaient jamais vraiment. Ils avaient des réunions agrémentées de nourriture. Mohammad n'avait nul besoin de deviner le programme de la soirée. Il attendait cet appel depuis son retour de Macao. Son oncle avait les yeux braqués sur Lily Bao. Qu'il ait échoué à la recruter et à conclure cette affaire avait dû être une grande déception pour lui, et Mohammad devrait rendre des comptes, neveu préféré ou pas.

James Mohammad et son oncle portaient le même nom. Son propre père (le second Benjamin de la famille) avait brisé la tradition en donnant à son fils le prénom de son frère aîné, qui l'avait élevé après qu'un coup d'État militaire avait coûté la vie à leurs parents. En présence de son oncle, James Mohammad était Jimmy, un diminutif qui, à l'âge adulte, avait commencé à le contrarier. Toute sa vie, il avait accepté l'aide de son oncle lorsqu'il la lui avait proposée, d'Eton à aujourd'hui, en conséquence, si l'aîné des James Mohammad voulait appeler le plus jeune "Jimmy", il avait le droit de le faire, tout comme il avait le droit de convoquer son neveu à la capitale ; une métropole poussiéreuse, enclavée, au centre géographique du pays, qui n'avait pour lui aucun charme.

Son oncle avait choisi un endroit du quartier pour dîner, un restaurant traditionnel avec des tables et des chaises en plastique sous des ampoules nues à l'extérieur et le léger ronronnement de la climatisation et des ventilateurs au plafond à l'intérieur. Malgré sa relative aisance, l'aîné des James Mohammad aimait se montrer avec sa cour dans les établissements de ce type qui servaient les plats yoruba à base de féculents de son enfance

plutôt que dans les restaurants européens chics de Lagos que son neveu fréquentait.

Mohammad trouva son oncle à une table, entouré d'une poignée d'hommes de son âge qui riaient un peu trop fort à une de ses plaisanteries, la tête rejetée en arrière et la bouche grande ouverte, comme pour inviter le monde entier à compter leurs plombages en or. Son oncle fit signe à Mohammad d'approcher, mais pas avant d'avoir annoncé avec grandiloquence :

— Jimmy, c'est si gentil de ta part d'être venu.

Comme si le plus jeune avait eu le choix.

Il prit place près de son oncle. Les autres s'excusèrent et allèrent finir leur bière sur la terrasse. Le personnel commença à apporter des plats et, en quelques minutes, la table était dressée pour un festin. Les récipients trop pleins débordaient, éparpillant du riz et de la viande sur la nappe en vinyle. Le trajet pour rejoindre son oncle avait pris à Mohammad la journée entière et il mourait de faim. Il tendit la main vers une cuillère pour se servir.

— Attends un peu, dit son oncle. Un autre invité va nous rejoindre.

13 avril 2054 17:55 (GMT-5)
La Maison-Blanche

L'annonce de la nomination de Shriver comme vice-président était prévue pour après les funérailles. Smith avait insisté sur ce point auprès de Wisecarver. Il voulait que rien ne perturbe cette journée. Les enterrements à Arlington étaient devenus de plus en plus rares. Durant des décennies, la politique de l'armée garantissait aux militaires retraités et à ceux morts au combat une place dans cette terre sacrée. Cependant, vingt ans plus tôt, lorsque des cargaisons de dizaines de milliers de morts avaient commencé à revenir des chapelets d'îles et des eaux bleues de la mer de Chine méridionale et alentour, cette règle avait changé et les obsèques à Arlington étaient dorénavant réservées à ceux qui étaient morts au combat et avaient reçu l'une des trois plus hautes distinctions de la nation pour bravoure – la Silver Star, la Distinguished Service Cross (ou ses équivalents, la Navy Cross et l'Air Force Cross) et la Medal of Honor. Cette mesure, que les familles des soldats morts au combat avaient à l'époque trouvée

draconienne, était désormais largement acceptée, si bien qu'un enterrement à Arlington, qui avait toujours été un grand honneur, l'était encore davantage.

Un honneur dont les détracteurs du président Castro ne le jugeaient pas digne. Les jours précédant les funérailles, lorsque les détails commencèrent à fuiter, ces critiques – dont la plupart étaient d'anciens combattants – se montrèrent de plus en plus furieux. Seuls deux présidents américains avaient été enterrés à Arlington, William H. Taft et John F. Kennedy. Taft avait été secrétaire à la Guerre et Kennedy était un officier de la Navy décoré pendant la Seconde Guerre mondiale. Karen Slake avait affronté des médias hostiles à ce sujet dans la salle de presse de la Maison-Blanche seulement quelques jours avant les obsèques de Castro. Étant donné les précédents établis par Taft et Kennedy et puisque Castro n'avait jamais été dans l'armée, était-il justifié que le président Smith autorise l'enterrement de son prédécesseur à Arlington ?

Prenant l'exemple de Kennedy, Slake opéra un virage à quatre-vingt-dix degrés, expliquant que ce n'était pas forcément le passé militaire de Kennedy qui lui avait donné le droit d'être enterré à Arlington, mais plutôt son assassinat. En tant que commandant en chef, il pouvait être considéré comme une victime de la guerre. Julia Hunt était assise au fond de la salle de presse lorsque Slake avait débité ce raisonnement, qui nourrissait les théories conspirationnistes sur l'assassinat de Castro. Le résultat fut un silence sidéré, comme si la simple quantité de questions que cela soulevait chez chaque journaliste les paralysait tel un ordinateur qui bogue en essayant de télécharger un dossier trop lourd. Puis, d'un coup, une marée de mains se leva.

— Le gouvernement va-t-il enfin reconnaître un acte criminel dans la mort du président Castro ?

— Si oui, quelles preuves existe-t-il pour arriver à cette conclusion et pourquoi cela a-t-il pris si longtemps pour le révéler publiquement ?

— Y a-t-il des suspects – individus ou États ?

— Le gouvernement va-t-il mettre en place une commission nationale pour examiner les circonstances de la mort de Castro ?

Slake détourna les questions, tordant les mots aussi bien que les faits afin de répondre sans apporter la moindre réponse. Aussi habile fût-elle à se défendre, elle avait fait une gaffe et n'aurait jamais dû créer une situation permettant à la presse de pouvoir si

aisément passer à l'attaque. Être soumise à un tel interrogatoire lui était insupportable ; en fin de compte, elle n'avait aucune bonne réponse à ces questions. Puis un journaliste demanda :

— La position du gouvernement est-elle toujours qu'il n'y a aucune preuve d'un acte criminel dans la mort de Castro ?

Slake se figea et, en désespoir de cause, affirma :

— Oui, ça reste la position du gouvernement. Nous n'avons aucune preuve d'un acte criminel dans la mort de Castro.

Elle se précipita hors de l'estrade, poursuivie par une nouvelle explosion de questions.

13 avril 2054 13:07 (GMT+9)
Okinawa

B.T. ne se souciait de rien, hormis d'être sur l'eau avec Michi. Les jours se transformèrent en semaines. Il passait de moins en moins de temps dans son labo, évitait les e-mails fébriles de James Mohammad. Presque trois semaines après le début de leur liaison, un après-midi, sur le bateau, il lui confia ses problèmes.

Grâce à sa formation scientifique, Michi n'avait aucun mal à comprendre la nature du travail de B.T. : la puissance des vaccins à ARN messager, les promesses de l'édition génomique à distance, la limite de plus en plus floue entre les avancées dans les domaines moléculaires et nanotechnologiques, la façon dont ces progrès pourraient précipiter l'humanité vers la Singularité. Et voilà, lui dit-il, qu'une séquence d'un code clé qu'il avait développé avait fuité sur Internet et était responsable, selon lui, "d'un événement politique considérable".

— Tu veux parler de l'assassinat du président américain ?

Ils n'étaient sortis de l'eau que depuis quelques minutes. Michi était assise face à lui, en bikini, sa combinaison roulée à la taille.

— Euh… oui, hésita B.T.

— Tu es donc en train de dire que tu as tué Castro ?

— Non, pas moi personnellement. Mais mon travail.

— Parce qu'une séquence de ton code a fini sur ce site Internet, Common Sense ?

B.T. hocha timidement la tête, comme s'il sentait que Michi allait anéantir certaines de ses hypothèses.

— Peut-être que ce que tu rates se trouve juste sous ton nez. (Michi dénoua la serviette qui lui enserrait la taille et se mit à

sécher ses cheveux noirs détachés qui lui tombaient dans le dos.) Peut-être que tu ne te poses pas les bonnes questions.

Elle enroula sa serviette en turban au sommet de son crâne.

— Quelles sont les bonnes questions ? demanda-t-il.

— Tu n'as détecté aucune intrusion dans tes données, aucun piratage de tes serveurs, exact ?

B.T. secoua la tête.

— Et ce James Mohammad, celui qui te paie pour tes recherches, tu dis qu'il est en colère. Pourtant, ça l'intéresse toujours de te financer ?

B.T. acquiesça.

— D'accord… dit Michi. Alors il ne t'est pas venu à l'idée que la séquence de code qui a fuité pourrait ne pas être obligatoirement la tienne ?

B.T. eut un rire dédaigneux. Ça semblait difficilement plausible. Ses recherches étaient à la pointe, le résultat d'années de réflexion, une avancée d'une portée phénoménale et – même s'il ne le dit pas tout haut – le reflet de son génie unique et particulier. B.T. était persuadé que lui seul pouvait avoir fait une telle découverte. Il le dit à Michi sans hésitation, terminant son monologue par :

— Alors, tu vois, il est impossible que ce code qui a fuité provienne d'ailleurs que de mon labo.

— Impossible ?

— D'accord, rien n'est impossible. Mais hautement improbable.

— Et si je te disais que la raison de notre rencontre est que cette séquence de code ne provient pas de ton labo…

L'estomac de B.T. se noua.

— Si je te disais que quelqu'un d'autre, qui travaille indépendamment de toi, est arrivé exactement à la même conclusion… ?

B.T. croisa les bras sur sa poitrine et se retira en lui-même, observant Michi du coin de l'œil comme un enfant blessé.

— De quoi tu parles ? murmura-t-il.

— Si je te demandais de m'accompagner à Tokyo pour rencontrer un de mes collègues qui pourrait t'expliquer plus en détail, tu me ferais confiance et tu viendrais ?

— Un collègue ?

— Oui, un collègue qui travaille pour notre gouvernement.

Est-ce que tout avait été arrangé ? James Mohammad, Lily Bao

et maintenant Michi. Sa vie était-elle devenue un jeu dont tout le monde sauf lui connaissait les règles ?

B.T. fixait l'horizon d'un regard vide.

— Alors, toi et moi ? finit-il par dire. Ton collègue du gouvernement est au courant ? Et c'est un "collègue", donc tu travailles aussi pour le gouvernement ?

Ce qu'elle ressentait pour lui était réel, dit Michi. S'apercevoir de ses sentiments s'était avéré une complication inattendue. B.T. avait toujours les yeux rivés à l'horizon. Michi se leva, ne sachant trop s'il fallait accorder de l'espace à B.T. et le laisser seul ou s'asseoir près de lui et lui donner davantage d'explications. Puis un grand bateau de plongée émergea derrière un affleurement rocheux. Le puissant sillage à sa poupe formait un V écumeux. Des touristes bavardaient en se prélassant sur le pont principal. Lorsque le sillage heurta leur petit bateau, il fit décoller Michi et, sans ménagement, la fit chuter sur le pont.

13 avril 2054 19:33 (GMT+1)
Abuja

La porte du restaurant s'ouvrit et un homme minuscule en costume gris de coupe carrée entra. Il baissa les yeux sur un bout de papier crasseux, puis les releva. Son regard se posa sur la table dans le coin au fond. Tandis qu'il approchait, l'aîné des James Mohammad se leva. Son neveu l'imita.

L'homme se présenta sous le nom de Zhao Jin. Il était arrivé le matin de Pékin. Il s'avéra que cette réunion ne se tenait pas à l'instigation de l'oncle de James Mohammad, mais à celle de cet homme discret qui ne faisait que picorer dans les plats devant lui.

— J'ai demandé à votre oncle de prendre les dispositions protocolaires nécessaires avec les ministères locaux, commença Zhao Jin. Ceci nous permet de discuter franchement de sujets sensibles. À Pékin, votre travail a déjà attiré l'attention de nos décisionnaires aux postes les plus élevés du Comité permanent du bureau politique, en particulier votre récente rencontre avec Lily Bao. Nous croyons que…

L'aîné des James Mohammad l'interrompit :

— J'ai dit à mon neveu qu'il aurait dû agir avec davantage de détermination. On ne peut pas agiter la carotte puis hésiter à manier le bâton.

— J'ai compris… j'ai compris, dit Zhao Jin en levant la main. Mais je ne suis pas entièrement convaincu que votre neveu ait commis une erreur. Gagner à ce jeu demande de la patience. Le sang et le sol, c'est à ça que les gens finissent par retourner. Ils peuvent entretenir des rêves fantaisistes, mais ils sont toujours forcés de revenir à ce qu'ils sont en vérité. Si Lily Bao parvient à cette conclusion la concernant, ça ne fera que renforcer son utilité pour nous. Alors, laissons-la rejoindre le sénateur. Laissons-la décrocher quelques contrats et remplir son compte en banque. Laissons-la encore un peu croire à son rêve. Laissons-la penser qu'elle a le choix. Le rêve finit toujours par perdre. La vérité résiste. Et nous rentrons chez nous, vers notre sang et notre sol.

Zhao Jin jaugea d'un coup d'œil Mohammad qui triturait la nourriture dans son assiette et déclara :

— Il ne sera plus longtemps sénateur.

— Non, répondit Zhao Jin. Non.

— Il sera bientôt à la Maison-Blanche.

— C'est ce qu'on dirait.

— Il n'amènera pas Lily Bao avec lui, ajouta Mohammad.

— Kennedy serait-il devenu président si au lieu de Jackie il avait épousé une Allemande ? La fille de Rommel ou Guderian ? Les blessures de la dernière guerre de l'Amérique sont toujours à vif et Shriver est trop lâche pour risquer sa carrière politique pour elle. Et il y a autre chose.

— Quoi ? demanda impatiemment l'aîné des James Mohammad.

Le regard de Zhao Jin passa de l'un à l'autre comme s'il pesait le pour et le contre avant de communiquer cette ultime information.

— La séquence de code sur Common Sense. Dans vos comptes rendus, vous mentionnez votre inquiétude qu'elle ait pu avoir été volée à un chercheur basé à Okinawa que vous financez, un certain Dr Yamamoto.

— Oui, dit Mohammad. Ça m'inquiète.

— Avant de se mettre à son compte, Lily Bao travaillait pour le groupe Tandava. Je suppose qu'il ne vous est pas inconnu.

Mohammad acquiesça de nouveau.

— Bien qu'ils se soient retirés du capital, ils avaient autrefois fait d'importants investissements dans Neutronics, une entreprise de biotechnologie. C'était Lily Bao qui gérait ce compte pour le

fondateur du groupe Tandava, le Dr Sandeep Chowdhury. À cette époque, Neutronics effectuait un travail de pointe dans le domaine de la nanorobotique, de l'informatique quantique et de la bio-ingénierie, dont les premières phases de recherche en édition génomique à distance sous la direction du Dr Ray Kurzweil. Vous avez bien sûr entendu parler de lui.

Le neveu et l'oncle hochèrent tous deux la tête.

— Il a disparu il y a quelques années après avoir quitté Neutronics, ajouta Zhao Jin. Il semblerait que l'entreprise ait voulu rapidement tirer parti de ses recherches, alors que lui souhaitait les poursuivre plus loin.

— Quel est le rapport avec mon neveu et Lily Bao ? marmonna l'aîné des James Mohammad.

— En Amérique, les truthers s'agitent et réclament une commission pour enquêter sur la mort de Castro, déclara Zhao Jin. La croyance qu'un acte criminel – un assassinat – a été perpétré se répand. La séquence de code qui a soi-disant tué Castro, celle publiée sur Common Sense… et si cette séquence n'avait pas été volée dans le labo du Dr Yamamoto. Si elle venait de Neutronics ?

— Vous pouvez le prouver ? demanda Mohammad.

— Est-ce nécessaire ? Si Shriver grimpe un peu plus haut, jusqu'à la vice-présidence, ou même encore plus haut, ses liens avec Lily Bao et Neutronics sont un moyen de pression sur lui, une façon d'exercer le contrôle. Cela nous procurerait un avantage inestimable sur les Américains.

— Vous voulez faire chanter Shriver ? s'enquit Mohammad.

Zhao Jin se moqua.

— C'est un mot tellement affreux, et ce ne sera pas nécessaire. (Il demanda la permission de leur raconter une parabole venant de son pays.) Il était une fois un petit garçon qui essayait d'imaginer comment gagner l'argent dont il avait besoin pour acheter un jouet qu'il désirait tout particulièrement, mais ne pouvait s'offrir. Devant son embarras, un de ses camarades d'école lui expliqua que la plupart des adultes avaient au moins un profond et sinistre secret et qu'il était très facile de se procurer ce que l'on voulait en affirmant simplement : "Je connais toute la vérité", même si on ne savait rien. Le garçon se dit que ce pourrait être une bonne façon d'obtenir de ses parents l'argent dont il avait besoin. Ce jour-là, en rentrant de l'école, il décida d'essayer ce stratagème. Il trouva sa mère en train de préparer le

dîner à la cuisine et lui lança un regard grave en déclarant : “Je connais toute la vérité !” Sa mère s’empressa de plonger la main dans son tablier et lui tendit un billet de mille yuans en disant : “Ne dis rien à ton père.” Ravi que son stratagème paraisse fonctionner, il attendit que son père rentre à la maison ce soir-là. En l’accueillant à la porte, le garçon dit : “Je connais toute la vérité !” Son père, lançant un regard à droite et à gauche, sortit son portefeuille et fourra deux mille yuans dans la main de son fils en déclarant : “Pas un mot à ta mère !” Encore plus ravi et tout près de pouvoir s’offrir son nouveau jouet, le garçon se dit qu’il pourrait essayer maintenant sur un inconnu. Le lendemain matin, en partant à l’école, il vit le facteur passer devant chez lui. Il le regarda droit dans les yeux et dit : “Je connais toute la vérité !” Aussitôt, le facteur lâcha son sac de courrier, tomba à genoux, ouvrit les bras et s’exclama : “Mon fils ! Enfin ! Viens embrasser ton père !”

L’oncle de James Mohammad éclata de rire. Il s’essuya le coin des yeux avec sa serviette.

— Excellent, dit-il à Zhao Jin, qui lui sourit en retour.

La blague provoqua une réaction tiède chez le jeune Mohammad. Son oncle le réprimanda :

— Allez, Jimmy, inutile d’être si sérieux.

Mohammad baissa les yeux et s’aperçut qu’il avait déchiré les bords de sa serviette en papier.

— Très amusant, dit-il en regardant ses mains. Mais qui dira : “Je connais toute la vérité” ? Ce ne sera aucun de vous deux, ce sera moi. (Il se tourna alors vers son oncle.) Ce problème m’a déjà pris trop de temps. J’ai aussi une entreprise à faire tourner et mes propres investissements à gérer. Même si…

Son oncle le coupa :

— Une entreprise qui n’existe qu’à cause d’un partenariat avec le gouvernement pour lequel j’ai servi de médiateur. Maintenant, on te demande quelque chose de plus. Tu ne peux pas refuser.

Son index était pointé sur la poitrine de son neveu.

Zhao Jin posa la main sur le bras de l’aîné des James Mohammad pour le calmer avant de revenir à son neveu.

— Je sais ce que c’est d’avoir un oncle influent, dit-il. L’histoire que je vous ai racontée, celle du garçon, était une des préférées de mon oncle. Je vous assure que si vous nous aidez dans cette affaire, ça en vaudra la peine. Il y a des possibilités d’investissement dans notre pays auxquelles seuls les partenaires

en lesquels nous avons le plus confiance ont accès. Si vous êtes à la hauteur et réussissez avec Lily Bao, cela m'aidera certainement à plaider en votre faveur afin que vous soyez considéré comme un partenaire digne de confiance.

Zhao Jin insista sur ces derniers mots, les laissant en suspens comme un appât au bout d'une ligne.

James Mohammad jeta un coup d'œil à son oncle, qui semblait juger l'offre de Zhao Jin avec un brin de scepticisme, qui reflétait le sien.

— Prenez le temps d'y réfléchir, ajouta Zhao Jin. (Il fit signe à un des serveurs et lui demanda s'il pouvait lui commander un taxi.) Je ne veux pas empiéter davantage sur le temps que vous passez ensemble, dit-il. J'étais très proche de mon oncle et, maintenant qu'il est mort, j'aimerais souvent qu'il puisse être là pour partager un repas avec lui.

Zhao Jin partit et ils restèrent seuls. Ils piochèrent en silence dans les plats jusqu'à ce que Mohammad finisse par demander qui était l'oncle de Zhao Jin.

— Je croyais que tu avais deviné. Son oncle était Zhao Leji.

Son neveu lui lança un regard vide.

— Il y a vingt ans, pendant la guerre contre les Américains, Zhao Leji était à la tête de toute la sécurité intérieure pour le Parti communiste chinois. Il était à la fois secrétaire du Comité central pour l'inspection disciplinaire et membre du Comité permanent du bureau politique.

James Mohammad haussa les épaules.

Clairement irrité par le manque de respect de son neveu, l'aîné ajouta avec insistance :

— L'oncle de Zhao Jin est aussi celui qui a donné l'ordre d'exécuter le père de Lily Bao.

15 avril 2054 18:46 (GMT-5)
Cimetière national d'Arlington

Ce soir-là, dans son appartement, Julia Hunt commanda des sushis et regarda la façon dont était couverte la conférence de presse désastreuse de Slake depuis son canapé. Même au bout de plusieurs jours, ses réponses paniquées aux questions concernant la mort de Castro continuaient de faire la une et paraissaient encore pires à la télévision.

Hunt souleva une tranche de sashimi de saumon entre deux baguettes en lisant le bandeau du sujet suivant : *L'autopsie de Castro qui a fuité sur Common Sense confirme un acte criminel et les mensonges de la Maison-Blanche*. Elle laissa tomber le poisson sur ses genoux.

La nouvelle de l'autopsie dissimulée explosait. Sur toutes les chaînes, les présentateurs des journaux télévisés à cette heure de grande écoute brandissaient des copies imprimées du rapport devant la caméra. Ils en lisaient à voix haute de larges extraits, décrivant les dimensions de la masse de cellules de la taille d'une bille inexplicablement logée dans l'aorte de Castro et la transcription du passage de l'autopsie dans laquelle l'interniste en chef concluait : "Ce ne peut pas être le même cœur."

Dans l'heure qui suivit, dans tout le pays, les truthers envahirent les rues des villes. Pendant que Hunt zappait de chaîne en chaîne, une équipe de journalistes dans Lafayette Park réalisait des interviews avec la foule grandissante de manifestants parmi lesquels elle en reconnut un : l'homme en fauteuil roulant qu'elle avait rencontré dans le métro. Elle avait souvent pensé à lui. Elle découvrait maintenant son identité : le sergent artilleur à la retraite Joseph William Sherman III. Sous son nom, à l'écran, était inscrit : ORGANISATEUR TRUTHER BÉNÉVOLE. Elle tapa son nom dans un moteur de recherche et lut qu'il avait perdu ses jambes dans les îles Spratleys et que l'attaque nucléaire sur San Diego avait tué sa femme et ses trois filles qui résidaient dans le camp Pendleton tout proche. Hunt percevait dans sa voix le ressentiment qu'éprouvait Sherman pour un président qui, de son vivant, avait fait fi des règles constitutionnelles en s'accrochant au pouvoir pour un quatrième mandat et dont le successeur, Smith, faisait à son tour fi des règles en dissimulant un rapport d'autopsie et en refusant d'être transparent concernant la mort de son prédécesseur.

— Pointez votre caméra par ici, dit Sherman en montrant ses jambes manquantes. Je les ai sacrifiées pour mon pays, et vous allez me mentir… vous allez nous mentir à tous ? (Il fit un large geste de la main vers un groupe de truthers qui l'avaient placé au centre, au cœur de leur bande de vétérans en vieux treillis de l'armée ornés de médailles pendant à leur poche de poitrine.) C'est un mensonge de dire que Smith est le président légitime alors qu'il a de toute évidence contribué à tuer Castro. C'est ça qu'est devenue l'Amérique ? Des dreamers ivres de pouvoir

dirigés par un président-dictateur ? Des mensonges adressés au peuple tant que ça donne du pouvoir à l'élite ?

Sherman fixait l'objectif de la caméra de ses yeux bleus insistants.

Son ton était si pressant que la correspondante se sentit obligée de lui répondre. Elle susurra :

— Je ne sais pas…

— Bien sûr que non. (Sherman se pencha vers la caméra.) Président Smith, commença-t-il, vous n'êtes pas légitime. Vous allez vous apercevoir que les Américains moyens – nous, les patriotes qui réclamons la vérité sur vos crimes et les abus des dreamers – ne seront pas dirigés par un escroc, par quelqu'un qui a volé la présidence. Nous avons servi notre pays, nous le servirons encore. Et ne songez même pas à enterrer votre prédécesseur dans le sol sacré d'Arlington.

Sherman pivota, offrant son dos à la caméra, et s'éloigna en poussant son fauteuil.

Le journal s'interrompit pour une page de publicité.

Julia Hunt posa la tête sur l'accoudoir du canapé, les yeux toujours rivés à l'écran. Des semaines d'épuisement déferlaient sur elle. En attendant le retour des informations, elle sombra dans le ténébreux néant du sommeil. Profondément endormie, au petit matin, elle se mit à rêver : là, dans son rêve, elle dort dans sa chambre d'enfant et elle est réveillée avant l'aube par un bruit, quelque chose qui heurte le sol. Ce qui l'entoure est familier, le ranch en adobe au Nouveau-Mexique où Sarah Hunt l'a élevée. En chemise de nuit, elle ferme soigneusement la porte derrière elle et pénètre dans le couloir obscur. À l'autre extrémité, une unique bande de lumière s'échappe de sous une autre porte. Elle commence à avancer dans le couloir. Le carrelage est froid sous ses pieds nus. En approchant, elle entend ce qui ressemble à une lutte.

Lorsqu'elle entre dans la pièce, elle voit un homme à plat ventre, immobile, les bras tendus devant lui, comme surpris en plein milieu d'un mouvement de brasse. Ses cheveux sont noirs et épais et son dos est costaud, mais pas comme s'il fréquentait une salle de gym ou faisait du sport ; c'est le genre de force musculaire qui résulte d'une vie de travail physique. Le mort est son père. En se penchant au-dessus du lit, elle voit sa mère adoptive, Sarah, vêtue d'un treillis de l'armée. Elle tient un oreiller et étouffe une femme qu'elle a surprise dans le lit. Les

pieds de la femme s'agitent et se débattent et elle porte une chemise de nuit en dentelle assortie à celle de Julia.

Lorsque Julia aperçoit cette chemise de nuit, elle comprend que la femme dans le lit est sa vraie mère et elle se jette sur Sarah, la griffe, la mord, même, comme un animal pris au piège. Julia réussit à éloigner Sarah du lit, et celle-ci recule vers la porte, enjambant le père mort de Julia et marmonnant encore et encore : "Tu n'aurais pas dû faire ça… tu n'aurais pas dû faire ça…" Julia se retrouve seule dans la chambre. Elle arrache l'oreiller, écarte les cheveux noirs collés par la sueur qui ressemblent aux siens afin de découvrir le visage de sa mère ; excepté qu'il s'agit de celui de Sarah Hunt. Les lèvres sont violettes, la peau terne et cireuse et elle ne respire plus. Julia se précipite dans le couloir. Il est vide. Elle remarque que la porte de sa chambre est maintenant entrouverte. Elle se glisse dans le couloir. Dans la chambre, elle découvre Sarah Hunt, vêtue de son treillis, endormie sous les couvertures, lui tournant le dos. Avec précaution, Julia s'approche, talon-pointe, talon-pointe, jusqu'à ce qu'elle se trouve à une longueur de bras. Elle tend la main. Mais avant qu'elle ait pu établir le contact, la femme en treillis se retourne brusquement et lui fait maintenant face. Ce n'est pas Sarah Hunt. Julia reconnaît immédiatement le visage : c'est le sien.

Julia se réveilla sur le canapé du salon avec cette sensation familière d'effroi total. Elle éteignit la télévision. Combien de fois avait-elle subi ce rêve ? Des centaines, des milliers de fois ? Ils arrivaient par vagues. Les semaines suivant la mort de Sarah, Julia l'avait enduré plusieurs fois par nuit, arrachée à l'emprise de cette terreur rituelle pour replonger dans le sommeil et revivre une fois de plus ce cauchemar de bout en bout. Bien que le rêve ne changeât jamais, au fil du temps, les traits des protagonistes avaient vieilli. La première fois qu'elle avait fait ce rêve, des années plus tôt, le visage qu'elle voyait à l'instant final était celui d'une adolescente rebelle, singulièrement trop jeune pour porter un treillis de l'armée. Mais, depuis, Julia avait suffisamment grandi pour porter l'uniforme, de la même façon que Sarah était devenue trop âgée pour lui.

Julia s'extirpa du canapé, se frotta les yeux pour en chasser le sommeil et entra dans la cuisine. Elle commença à préparer du café. Elle se demandait si Hendrickson et Smith allaient procéder aux obsèques, compte tenu de la fuite du rapport d'autopsie.

Dehors, la lumière pointait à l'horizon. Le jour se levait, sans nuages et éclatant. Elle imagina Hendrickson et Smith à la Maison-Blanche soupirant de soulagement de n'avoir pas à faire face à la pluie en sus de tout le reste.

Sarah Hunt n'avait pas voulu d'obsèques. Elle avait laissé des instructions claires afin que son corps soit légué à la science. Lorsque les ambulanciers étaient venus pour l'emporter, l'un d'eux avait fait remarquer que le cocktail de médicaments semblait avoir été soigneusement dosé pour ne pas causer de trop graves dommages physiologiques, s'assurant ainsi que son corps tout entier puisse être récupéré pour des recherches. Voilà comment était sa mère, contrôlant tout jusqu'à sa mort elle-même.

Julia n'avait pas vraiment de souvenirs de ses parents, même si elle avait été adoptée à l'âge de neuf ans. Son cerveau n'autorisait son père et sa mère à apparaître que dans des rêves torturés. Ses parents, qui avaient émigré du Salvador, avaient eu du mal à dénicher un emploi en arrivant aux États-Unis. Ils étaient venus pour le rêve, et la réalité qu'ils avaient trouvée n'y correspondait pas. Du lundi au samedi, ils prenaient un bus afin d'effectuer un trajet de presque deux heures dans chaque sens vers San Diego pour un travail payé à la journée. C'était ainsi que Julia avait survécu à l'explosion nucléaire et pas eux.

Elle alluma la télévision. Un drone, depuis le ciel, faisait un panoramique le long du parcours du cortège funéraire présidentiel où s'alignaient les forces de l'ordre – un mélange d'uniformes des services secrets, de la police métropolitaine du District of Columbia et de celle des parcs. Une autre caméra restait braquée sur la Maison-Blanche, où le président Smith et son escorte partiraient pour Arlington dans quelques heures. Elle coupa le son et continua de regarder le spectacle du rassemblement.

Elle se demanda ce que ses parents auraient pensé de Castro. Leur histoire avait débuté à peu près de la même façon que la sienne, bien qu'elle se fût achevée de manière bien différente. Quoique ? Au bout du compte, l'Amérique avait tué Castro comme elle avait tué ses parents. Et Sarah Hunt ? Avait-elle été dreamer ? L'Amérique l'avait-elle tuée ? Julia était incapable de le dire.

Les images du drone revinrent à l'écran. Une foule de manifestants avait commencé à enfler depuis les rives du

Potomac, se répandant sur les six voies du Memorial Bridge qui conduisait au cimetière national d'Arlington. Ils progressaient lentement, marchant au pas avec une discipline quasi militaire. À l'avant, parmi ceux qui imprimaient le rythme, Julia distingua un homme en fauteuil roulant.

16 avril 2054 11:18 (GMT–5)
Rosslyn, Virginie

Lily Bao n'en croyait pas ses yeux. Trois fois, le cortège présidentiel avait franchi les grilles de la Maison-Blanche avant de devoir faire demi-tour. Aux portes du cimetière national d'Arlington, une petite armée de truthers s'était mobilisée pour empêcher l'enterrement de Castro. Ce qui sidérait le plus Lily n'était pas la confrontation entre le gouvernement et l'opposition ; c'était qu'en observant la scène depuis son bureau, elle voyait Sherman au premier rang des protestataires.

Tôt le matin, avant que les autorités ne leur barrent la route, les manifestants avaient réussi à se rassembler par milliers et à remonter le long des berges du Potomac jusqu'au Memorial Bridge. S'organisant en formation, ils avaient bloqué les six voies du pont, l'utilisant comme un goulet d'étranglement naturel pour empêcher l'accès au cimetière. En fin de matinée, la police avait déjà fait une demi-douzaine de tentatives pour les disperser en recourant à un mélange de gaz lacrymogène, de balles en caoutchouc et de spray au poivre, sans résultat. Sherman, vêtu de son vieux treillis, refusait d'être délogé. Il restait au centre de la mêlée, agitant un drapeau américain enfoncé dans une section de tuyau en PVC.

Lily annula ses rendez-vous de la matinée et ignora son téléphone. Elle n'arrivait pas à détacher son regard des informations. Elle fixait l'écran quand, dans une dernière tentative de disperser les manifestants, la police déploya une unité montée. La caméra était sur Sherman lorsqu'un des chevaux, effrayé, recula, le faisant tomber de son fauteuil roulant. Un photographe saisit l'enchaînement d'événements – un vétéran amputé des deux jambes étendu au sol, cramponné au drapeau américain tandis qu'un cheval le piétine, qui essaie ensuite d'utiliser le drapeau comme une canne pour se rasseoir sur son fauteuil alors que le policier fonce à nouveau et que l'homme en

fauteuil est écrasé par le cheval.

Lily Bao avait les yeux rivés à l'écran, horrifiée.

Sherman ne bougeait plus. Quelques manifestants se précipitèrent pour l'aider. Une flaque de sang sombre, sirupeux commençait à se former sur l'asphalte.

La caméra se détourna, comme si on lui en avait donné l'ordre.

Paniquée, Lily changea de chaîne.

"On nous rapporte que le cortège de la Maison-Blanche est de nouveau en route pour Arlington", dit machinalement le présentateur, comme s'il était concentré non pas sur ce qu'il disait, mais sur son oreillette et le message qui lui était transmis simultanément.

La chaîne revint alors au chaos sur le pont. Des corps pressés les uns contre les autres. Des nuages de fumée et de gaz qui tourbillonnaient. Des manifestants avaient arraché deux policiers à leur monture et les chevaux sans cavaliers traversaient au galop le pont en sens inverse, vers le Lincoln Memorial.

"Nous allons essayer d'avoir des nouvelles de l'individu blessé par le cheval", dit le présentateur.

La chaîne rediffusa les images de Sherman se faisant piétiner, passant la scène en boucle comme une retransmission sportive en différé.

Lily Bao se détourna. Elle appela le portable de Sherman. Pas de réponse. Elle enfila sa veste. Bon sang, elle allait là-bas. En quittant son bureau, elle lança un dernier regard aux informations. À l'extrémité sud du cimetière, une foule s'était rassemblée autour d'un cortège de trois SUV noirs, les forçant à s'arrêter devant un portail à l'arrière, sur McNair Road. Cet attroupement était bien moins important que les milliers de personnes qui avaient bloqué le Memorial Bridge, mais suffisant pour qu'ils soient au moins dix fois plus que les agents des services secrets. Incapables de se faufiler plus loin, les agents sortirent du premier et du troisième SUV et tentèrent de maîtriser la foule. Contrairement aux rangs bien ordonnés devant le cimetière national d'Arlington, cette foule-là avait dégénéré en troupeau hurlant. La douzaine d'agents brandissaient leurs pistolets et leurs badges.

Les truthers se mirent à secouer le deuxième SUV, à le faire osciller sur ses roues. Les agents des services secrets formèrent un périmètre autour de ce véhicule, sacrifiant le premier et le troisième aux émeutiers qui commencèrent à les vandaliser,

arrachant les sièges, balançant des briques dans les pare-brise blindés. Il était clair que les services secrets protégeaient quelque chose dans le deuxième SUV, et plus ils le défendaient farouchement – fouettant un des manifestants avec un pistolet, en arrosant deux autres de spray au poivre – plus la foule devenait frénétique.

Lily observa les images prises du ciel. Ça ne pouvait que mal finir, se dit-elle. Soit l'un des agents des services secrets serait tué par un truther, soit l'inverse. Comment en était-on arrivé là ? Certes, les manifestations truthers perturbaient le pays depuis des semaines ; et certes, la fuite de l'autopsie de Castro sur Common Sense mettait en lumière un manque de transparence au sein de l'administration Smith. Mais cette attaque d'un cortège présidentiel était différente, une escalade bien plus menaçante. Cette explosion de violence couvait depuis des années, au creux des crises économiques successives, des pandémies et du complet dysfonctionnement qu'était devenue la vie en Amérique ; en fait, se disait Lily, depuis la guerre qui avait coûté la vie à son père. Si le rapport avec cette guerre n'était pas évident pour tous ceux qui regardaient, il suffisait de voir la myriade de vétérans dans leurs vieux uniformes de l'armée mêlés aux rangs des truthers. Lily n'éprouvait pas d'antipathie pour eux. Ils ne toléreraient plus qu'on leur mente.

Autour du convoi, c'était toujours l'impasse. Aucun camp ne voulait entamer la désescalade, mais aucun ne semblait non plus vouloir pousser l'autre dans ses derniers retranchements. Lily était sur le point de partir à la recherche de Sherman lorsque le toit ouvrant du deuxième SUV s'entrebâilla.

"Nous voyons l'intérieur", dit le présentateur, tout excité, alors que la caméra zoomait. "Il est difficile de distinguer exactement ce qui se passe dans ce SUV…"

Lily tendit le cou. Elle arrivait à vaguement discerner les formes de plusieurs personnes par le toit ouvert. Puis l'une d'elles en enjamba une autre pour se lever.

"Bon, quelqu'un sort… on peut avoir un meilleur angle ?"

L'image de la caméra, qui était juste au-dessus, se déplaça sur le côté. Une silhouette d'homme apparut et commença à faire de grands gestes, s'adressa à la foule comme s'il était sur une estrade. En réponse, ils le huèrent et le narguèrent. Mais, qui que ce fût, il continua de parler, refusant de laisser cette foule le faire taire. Le présentateur, qui occupait la moitié de l'écran, à côté

des images en direct, se toucha l'oreille.

"Attendez… on vient d'avoir la confirmation de la Maison-Blanche. Ce SUV est le véhicule qui transporte le président. C'est confirmé, le président Smith est à bord de ce véhicule-là. Attendez, on resserre le plan… mais il semble que ce soit quelqu'un d'autre… il semble que ce soit…"

Une seconde avant que le présentateur ne prononce son nom, Lily Bao s'aperçut que c'était Nat Shriver qui s'adressait à la foule.

Elle ne l'avait pas vu depuis son retour de Macao. À deux reprises, elle lui avait envoyé des textos auxquels il n'avait pas répondu. Sur le moment, Lily n'y avait pas accordé plus d'importance que ça. Sa relation avec Shriver était, après tout, une passade. Mais ses réserves s'évaporèrent en observant Shriver à la télévision, négociant avec cette foule. Lily imaginait qu'il faisait le discours de sa vie.

Elle vit l'attitude des manifestants se détendre peu à peu. Un des truthers hurla quelque chose à Shriver. Il lui cria sa réponse, tendant la main comme s'il lançait des bonbons à un groupe de gamins. Les paroles de Shriver déclenchèrent un rire qui se répandit dans le reste de la foule qui, s'esclaffant, s'écarta du convoi, ce qui fournit suffisamment d'espace pour que les agents des services secrets montent prudemment dans les autres SUV endommagés. Shriver continuait de parler depuis le toit ouvrant, désignant des personnes précises dans le rassemblement – une femme d'âge moyen portant un pantalon jaune retenu par une ceinture en peau de serpent et un T-shirt jaune où DON'T TREAD ON ME était sérigraphié, faisant d'elle un drapeau de Gadsden[1] ambulant ; une Amérindienne d'une vingtaine d'années avec une ceinture en perles sur un T-shirt truther de Vengeance Veritas ; ainsi que des membres en blouson de cuir des Buffalo Soldiers, club de motards afro-américains comptant de nombreux militaires, dont certains offraient leurs services aux brigades truthers. Tout ce que disait Shriver semblait trouver un écho. Un chemin s'ouvrit au milieu de la foule. Le convoi était autorisé à faire demi-tour. Il retournait à la Maison-Blanche.

La caméra suivit les trois SUV depuis le ciel tandis que le présentateur commentait :

"Une démonstration remarquablement courageuse de la part du sénateur Nat Shriver. On imagine bien que tout aurait pu se terminer de façon très différente. Comme je l'ai mentionné, nous

avons la confirmation que le président en personne se trouvait dans cette voiture avec le sénateur Shriver…"

Un des experts de la chaîne rejoignit alors le présentateur à l'écran.

"Oui, une remarquable démonstration d'assurance de la part du sénateur Shriver. Je suis heureux de ce dénouement pacifique, mais je me pose la question : où était le président pendant ce temps ? Pourquoi ne s'est-il pas manifesté ?"

Le présentateur s'autorisa à froncer les sourcils à l'antenne et resta silencieux. Ils envoyèrent alors une page de publicité, une annonce pour une entreprise qui vendait de l'or. La courbe du prix du métal qui apparut à l'écran grimpait quasiment à la verticale.

Lily Bao en avait assez vu. Elle éteignit la télévision et se précipita hors de son bureau, se dirigeant vers l'hôpital le plus proche. Elle allait trouver Sherman.

23 avril 2054 20:23 (GMT−3)
São Paulo

Chowdhury avait deux passeports, un indien et un américain. Il était entré au Brésil avec ce dernier et c'était la nationalité inscrite dans les dossiers de Neutronics. Tous les médecins qui lui faisaient subir une batterie d'examens et de traitements l'interrogeaient sur son opinion concernant la crise actuelle. Chowdhury supportait avec grâce ces conversations, mais après des semaines de scanners et de prélèvements, de tests et de cartographie génétiques, il était épuisé. Il commençait à se demander s'il entamerait un jour la véritable thérapie qui allait soigner son cœur malade.

Il fut content de découvrir sur son agenda un rendez-vous décrit comme *Dernière consultation préopératoire, Dr Ayesha Bakari, chef du service édition cardiologique*. Contrairement aux autres rendez-vous pris par Neutronics, celui-ci aurait lieu dans sa suite d'hôtel. Ashni avait fait monter le thé de l'après-midi et le garçon d'étage venait juste de partir lorsque la sonnette retentit. Pendant qu'Ashni conduisait le Dr Bakari vers le canapé, Chowdhury sortit de sa chambre.

En voyant le Dr Bakari, il marqua un temps d'arrêt – les cheveux foncés, bien qu'un peu plus longs, et les lunettes noires,

même si la monture était légèrement plus mince –, c'était la jeune technicienne qui lui avait rendu visite au Carlyle. Chowdhury mentionna qu'ils s'étaient déjà rencontrés.

— À New York, dit-il. Vous ne vous souvenez pas ?

Une lueur de compréhension brilla dans les yeux du Dr Bakari.

— Ma sœur jumelle, dit-elle. C'est elle que vous avez rencontrée à New York.

Chowdhury s'excusa.

— Inutile, répondit le Dr Bakari, ça arrive tout le temps.

— Depuis combien de temps travaillez-vous toutes deux pour Neutronics ?

— C'est ma quatrième année et la deuxième pour elle, même si nous sommes en relation avec Neutronics depuis bien plus longtemps.

Elle expliqua que Ray Kurzweil les avait remarquées, elle et sa sœur, des années plus tôt, quand elles étaient encore enfants. Elles souffraient d'une rare affection congénitale, une maladie génétique qui provoquait une rapide détérioration des tissus cardiaques.

— Imaginez que vous êtes un humain, mais né avec un cœur qui vieillit en années de chien. Ray Kurzweil, je suppose que vous le connaissez, menait à l'époque des recherches sur des thérapies géniques capables de régénérer les tissus cardiaques. Il est tombé sur mon dossier médical ainsi que sur celui de ma sœur. Neutronics commençait juste les essais sur les humains. Ma sœur et moi étions des sujets intéressants. D'un point de vue génétique, nos cœurs sont pratiquement identiques. Étudier des jumeaux était une aubaine.

— J'imagine donc que les essais se sont révélés un succès ? demanda Chowdhury.

— Sinon, je ne serais pas en train de vous parler, dit le Dr Bakari. Neutronics m'a sauvé la vie… (Puis, s'interrompant un instant, elle rectifia ses propos.) En réalité, c'est le Dr Kurzweil qui m'a sauvé la vie.

Ashni s'agita, mal à l'aise, sur son siège. Chowdhury savait que le Dr Kurzweil lui inspirait certaines réserves. C'était une chose de se faire greffer un headsUp dans le poignet. Mais Kurzweil ne fabriquait pas des gadgets. Il jouait avec la vie humaine. Elle était venue jusqu'ici parce qu'elle voulait que son père reçoive ce traitement spécifique pour son cœur, puis qu'il parte afin de terminer son existence de façon normale. La vie que Kurzweil

proposait – au croisement de la technologie et de la biologie – n'avait rien de normal. Ashni s'inquiétait que cette technologie puisse séduire son père. Elle l'imaginait disparaître sur une rivière boueuse, s'évanouir dans ses eaux.

Le Dr Bakari sortit d'une trousse médicale plusieurs flacons de médicaments. Elle les aligna sur la table à côté du service à thé.

— Le processus de modification des gènes se déroule sur plusieurs jours, expliqua-t-elle. Il faut du temps pour que votre corps réponde au traitement et durant ce temps-là, il est important que vous soyez sous sédation. L'édition génomique requiert un niveau de précision qu'il est difficile d'atteindre dans un organisme qui fonctionne à plein. Imaginez que vous devez écrire d'une calligraphie soignée dans une voiture à pleine vitesse ; c'est impossible. Ce qu'on fait, c'est garer votre corps sur le bas-côté. Cet ensemble de médicaments va y pourvoir. Prenez-les ce soir après dîner et allez tout simplement vous coucher comme d'habitude. (Elle se tourna vers Ashni.) Demain matin, les fonctions vitales de votre père seront devenues indétectables. L'électrocardiogramme sera pour ainsi dire plat. Mais ne vous inquiétez pas, il ira bien. Une équipe de nos techniciens le transportera alors à la clinique pour la suite du traitement.

Ce soir-là, Ashni et Chowdhury commandèrent à dîner dans leur chambre. Ils mangèrent face à la fenêtre, la rivière coulant devant eux. Chowdhury tenta d'engager la conversation avec sa fille, mais elle restait près de lui, silencieuse, concentrée sur la vue. Elle finit par dire :

— Je n'ai jamais dit au revoir à maman.

Chowdhury reposa sa fourchette au bord de son assiette. Il tendit la main au-dessus de la table et enserra le bras de sa fille. Il eut une vision fugace de son ex-femme vingt ans plus tôt, assise dans le box en angle d'un restaurant chinois de Dupont Circle, le soir où ils s'étaient vus pour la dernière fois, le soir où elle avait accepté qu'il évacue leur fille vers New Delhi. Quelques semaines plus tard, Samantha était morte, évaporée dans un éclair nucléaire blanc à Galveston.

— Je suis désolé, dit Chowdhury à sa fille. Je regrette que tu n'aies pas eu cette chance.

Ashni se détourna de la vue sur la rivière et son regard transperça son père. Chowdhury se demanda si elle allait lui dire au revoir maintenant. À la place, elle se pencha et l'embrassa sur la tête.

— Repose-toi, Bapu. Je te verrai à ton réveil.

Puis elle quitta la table et referma la porte de sa chambre.

Chowdhury termina seul son repas. Il n'était pas pressé. Il finit par se mettre en pyjama. Il aligna la quelque douzaine de flacons laissés par le Dr Bakari sur le bord du lavabo. Il se servit un grand verre d'eau et, comprimé après comprimé, il avala ce cocktail de médicaments exactement comme le lui avait prescrit le médecin.

Il se dirigea vers le lit. Mais, en chemin, il commença à avoir l'impression de marcher dans du sable. Sa vision périphérique rétrécit, il semblait voir le lit comme à travers des jumelles tenues à l'envers. Il avait pleinement conscience de ne pas vouloir s'effondrer sur le sol. Il ne voulait pas qu'Ashni ou quiconque le trouve dans une position si indigne. Il se força à avancer, bascula sur les oreillers et glissa ses pieds sous les couvertures.

En roulant sur le côté, il se rendit compte qu'il avait oublié de tirer les rideaux. C'était sans importance. Au lever du jour, il serait inconscient. Il continua de fixer la nuit, l'obscurité du Rio Pinheiros. Ce qui le submergea ne fut pas les ténèbres que sa conscience associait au sommeil, mais l'opposé : un flot de lumière violente et annihilante.

24 avril 2054 09:35 (GMT+9)
Tokyo

B.T. accepta de repartir avec Michi et de rencontrer son "collègue". Elle ne s'était jamais référée à lui d'une autre façon, ni durant le vol depuis Okinawa, ni dans le taxi qui les avait conduits de l'aéroport à son modeste appartement dans le quartier de Meguro, ni le soir dans son lit qu'ils avaient partagé. B.T. avait décidé de faire confiance à Michi. Si elle voulait qu'il rencontre cet insaisissable collègue, il le ferait.

Le lendemain, elle lui prépara un "petit déjeuner américain" constitué de bacon, d'œufs et de café avant qu'ils prennent le bus. Deux correspondances et un kilomètre de marche plus tard, ils approchèrent d'un immeuble de bureaux quelconque. B.T. s'arrêta devant l'entrée et observa la façade en verre.

— Michi, demanda-t-il, on va où ?

— Voir mon collègue.

B.T. ne bougeait pas.

Michi considéra les portes en miroir de l'entrée qui ne portaient aucune enseigne ou indication explicite de l'usage du bâtiment. Elle soupira.

— C'est un établissement de recherche collectif, un parmi plusieurs dizaines éparpillés dans tout le pays et financés par le Bureau de promotion de la recherche du gouvernement. Mon mentor, le Dr Kobe Agawa, a son bureau ici. C'est lui qui veut te rencontrer.

Le nom du Dr Kobe Agawa était peu connu en dehors du Japon, expliqua-t-elle. Néanmoins, à l'intérieur du pays, il inspirait une grande confiance et était universellement reconnu, au point de devenir, en cinquante ans de carrière, une personnalité incontournable. Quand le gouvernement avait besoin que les citoyens adoptent une mesure collective – se faire administrer un vaccin expérimental ou accepter de coûteuses fermetures d'entreprises – le Dr Agawa apparaissait à la télévision pour plaider la cause. Il était le fils de victimes d'Hiroshima et son propre corps portait les stigmates de cet héritage nucléaire. Né avec une série de malformations génétiques qui tordaient ses membres en dessous de la taille, il avait passé sa vie confiné dans un fauteuil roulant. Raison pour laquelle, lorsque B.T. et Michi entrèrent dans son bureau, il ne se leva pas pour les accueillir, mais resta barricadé derrière son bureau.

— Docteur Yamamoto, vous ne voulez pas vous asseoir ? (Il désigna deux fauteuils club.) Je vous dois des excuses pour avoir demandé à Michi de rester discrète concernant notre présente rencontre et le rôle que j'ai joué dans l'orchestration de votre relation avec elle.

Le Dr Agawa relata avec une surprenante omniscience les événements des six dernières semaines, débutant par l'arrivée de Michi à la boutique de plongée du cap Maeda et les papillons échappés, jusqu'à leur récente excursion dans la fosse sous-marine. Les excuses du Dr Agawa avaient beau sembler sincères, elles ne firent que renforcer le sentiment de B.T. qu'il était une cible. Une fois ou deux, Michi se tortilla, embarrassée, sur son fauteuil. B.T. ne savait pas si c'était parce qu'elle se sentait coupable de la façon dont elle l'avait manipulé ou parce que le Dr Agawa n'était toujours pas au courant du caractère devenu intime de leur relation.

Le Dr Agawa déverrouilla une petite armoire et en sortit une chemise en papier kraft bourrée de papiers.

— Si, au siècle dernier, c'était la puissance nucléaire qui menaçait de mettre fin à l'humanité, la menace de ce siècle provient de la Singularité. La société qui la première fusionnera les évolutions biologique et technologique – avec la puissance de l'informatique quantique et de l'intelligence artificielle – empêchera le développement de toutes les autres sociétés et par conséquent les effacera. Mais, naturellement, vous le savez… (Il agita la main d'un air dédaigneux.) À l'ère nucléaire, les Japonais ont été les premiers à souffrir des conséquences d'une avancée scientifique ayant le même potentiel destructeur. Nous vivons encore avec cet héritage, il ne nous a jamais quittés. Plus que quiconque, nous comprenons qu'il s'agit d'un jeu à somme nulle… à une seule exception… si un joueur peut subvertir les règles du jeu.

Le Dr Agawa sortit un bloc-notes et deux crayons parfaitement taillés de son bureau. Il dessina une grille de morpion en haut d'une page.

— Venez, docteur Yamamoto, laissez-moi vous montrer de quoi je parle. Jouons.

B.T. et Michi s'agglutinèrent autour du Dr Agawa. Pour son premier coup, B.T. fit une croix dans un coin. Le Dr Agawa traça un rond au centre. Puis, la grille une fois remplie, il la barra d'un trait et dit :

— Match nul. On rejoue ?

Ils obtinrent un résultat identique, tous deux remplissant rapidement la grille.

— Oh, vous êtes très bon à ce jeu, lança le Dr Agawa.

— Vous vous moquez de moi ? rétorqua B.T. alors qu'ils terminaient une nouvelle partie à égalité.

— Est-il possible d'être bon au morpion ? demanda le Dr Agawa du même ton ronflant que précédemment.

— Non, répondit catégoriquement B.T.

— Et pourquoi ?

Le Dr Agawa traça une nouvelle grille. Légèrement agacé, B.T. recommença une partie contre lui.

— Tant que l'on suit une stratégie basique consistant à s'en tenir au centre de la grille et aux coins, dit B.T., on fait match nul à chaque fois. Le seul coup gagnant est de ne pas jouer.

— Il apprend vite, n'est-ce pas ? dit le Dr Agawa à Michi. (Il leur fit signe de retourner s'asseoir et attrapa l'épaisse chemise qu'il avait sortie de l'armoire quelques instants auparavant.) Ces

pages contiennent les coups d'un jeu d'un autre genre. Pendant que les Chinois, les Nigérians et même certains Américains manœuvrent pour la suprématie scientifique, notre nation a adopté une stratégie entièrement différente. Ça n'intéresse pas le Japon de parvenir à la Singularité. Notre but est de la subvertir, de nous assurer que personne ne sera jamais capable d'obtenir cette technologie et, par conséquent, d'en abuser. Regardez ce qui se passe actuellement aux États-Unis. L'assassinat de leur président et les turbulences politiques qui ont suivi sont le résultat direct de l'intégration biologique et technologique. Docteur Yamamoto, plus que quiconque, vous le comprenez.

B.T. se sentait complice d'un crime.

— C'est une séquence d'un code que j'ai développé qui a tué le président Castro.

— Oui et non.

Le Dr Agawa commença à parcourir les documents jusqu'à ce qu'il arrive à quelques feuilles agrafées. Il alla à la deuxième page et fit glisser l'imprimé sur le bureau vers B.T.

— Vous reconnaissez ça ?

```
α Ω

Si un rayon de lumière/énergie/ouvrir+/
fermer-/rouvrir==/répéter/arrêter α

Alors/Elle/lui/ça/eux/ils/humain          !@/
machine#**/cligne des yeux/être ⌫

?? Singulier/un/unique/ici >/maintenant </
alors

/bientôt/tous ensemble/

Ouvrir horizon sur chemins sans limites/ =
infinité x pi/@ # ⌘…
```

Les lignes de codes s'enchaînaient, toutes parfaitement reconnaissables par B.T. Ça correspondait à son travail sur l'édition génomique à distance et était bien plus complet que la fuite sur Common Sense.

— Où avez-vous eu ça ?

— Nous surveillons les progrès en matière de recherche d'un

certain nombre d'entreprises privées, dit le Dr Agawa. L'une d'entre elles, Neutronics, a fait des avancées surprenantes ces dernières années, notamment dans le domaine de l'édition génomique à distance, comme vous pouvez le constater. Cette séquence de code, en particulier, a été écrite par leur ancien directeur de la recherche. Depuis, il a quitté l'entreprise. Mais avant de partir, il a fait cette découverte capitale. Nous ne sommes pas les seuls à avoir identifié la menace que représente cette technologie. Comme je l'ai mentionné, certaines personnes en Amérique sont en quête de la Singularité. Mais un petit groupe à la Maison-Blanche ne le souhaite pas. Ils se sont montrés très désireux de coopérer avec nous.

— Dans quel but ?

Le Dr Agawa s'adossa à son fauteuil.

— Pour parvenir à un match nul.

À ces mots, B.T. regarda la première page. C'était l'e-mail qui contenait la séquence de code en pièce jointe. Il était imprimé depuis un compte anonyme relié à un serveur privé. Il datait de trois ans et le sujet était : "sens commun". Il ne comportait pas de message, seulement une signature : SH.

---

1 Le drapeau de Gadsden est un étendard jaune représentant un serpent à sonnettes et portant la phrase *Don't tread on me* (ne me marchez pas dessus) utilisé par les libertariens.

5

LE CHANT DU ROSSIGNOL

1er mai 2054 08:38 (GMT–5)
Hôtel Hay-Adams

LA suite du sénateur Nat Shriver, au sixième étage, surplombait la Maison-Blanche, située du côté opposé de Lafayette Square. Depuis deux semaines, il était retranché dans l'hôtel, attendant sa nomination au poste de vice-président. La controverse autour de la fuite de l'autopsie et la débâcle de l'enterrement de Castro avaient retardé cette annonce, mais, dans le courant de l'après-midi, elle serait officielle. Le président Smith avait programmé une conférence de presse dans l'East Room de la Maison-Blanche au cours de laquelle non seulement il révélerait la nomination de Shriver, mais aussi la formation du gouvernement d'unité nationale que les truthers, menés par Wisecarver, préconisaient depuis longtemps. Ce serait le jour le plus important de la carrière politique de Shriver, celui qui allait modifier toutes les autres facettes de sa vie. Raison pour laquelle il avait finalement cédé aux requêtes répétées de Lily Bao de le voir.

Au cours de ces deux mêmes semaines, le monde de Lily Bao avait implosé. Depuis son bureau, le jour des funérailles de Castro, elle avait vu Sherman piétiné à mort par la police. Cette vidéo allait ricocher dans la conscience d'Américains insatisfaits avec une force qu'elle avait du mal à totalement saisir. Si une photo vaut un millier de mots, l'image de Sherman, un vétéran handicapé et décoré, écrasé par l'appareil de cet État qu'il avait lui-même servi, était devenue le symbole de la fureur des truthers. Une fureur contre l'administration Castro et ses excès. Une fureur contre un pays qui avait divorcé de la vérité.

Le sénateur ne fut pas le premier à se présenter pour leur rencontre dans sa suite. Dans son agenda, ces trente minutes étaient inscrites sous l'intitulé : *Examen des conflits d'intérêts avec un conseiller en investissement personnel*. Son temps ne lui

appartenait plus et il avait besoin d'un prétexte pour voir Lily. Karen Slake, que Lily reconnut grâce à ses fréquentes et de plus en plus combatives apparitions à la télévision, arriva en avance.

— Le vice-président aura quelques minutes de retard, annonça-t-elle, en la toisant des pieds à la tête.

Lily nota que Slake se référait déjà à Shriver par son nouveau titre bien que le congrès n'eût pas encore confirmé sa désignation.

Puis Shriver entra dans la pièce en secouant la tête en signe de désapprobation, traînant à sa suite une demi-douzaine d'assistants, dont Lily n'en reconnut aucun, qui parlaient tous en même temps, se disputant pour obtenir son attention. En voyant Lily, il cessa de secouer la tête. Il s'arrêta brusquement et ses assistants trébuchèrent, fonçant les uns dans les autres. Il pivota alors, leur fit face et leur ordonna de débarrasser le plancher et de lui ficher la paix. Il demanda au dernier de fermer la porte en partant.

Slake resta assise sur le canapé, prête à prendre des notes.

— Vous aussi, Karen, dit Shriver.

Elle marmonna quelque chose au sujet du "protocole standard" et de la nécessité d'un "compte rendu officiel de chaque rendez-vous". Shriver se contenta d'un hochement de tête en lui désignant la sortie et si Lily Bao avait besoin qu'on lui rappelle le pouvoir qu'exercerait bientôt Shriver à la Maison-Blanche, la déférence de Slake était une preuve suffisante que ce serait lui qui mènerait la danse – si ce n'était déjà le cas.

La porte se referma derrière Slake et ils se retrouvèrent seuls.

Shriver fit signe à Lily de s'asseoir face à lui sur le canapé. Elle fut piquée au vif par son attitude formelle.

— Comment ça va ? demanda-t-il.

— Comment je vais ?

Il avait les yeux baissés, fixait ses mains. Un silence prolongé et douloureux s'installa, que Shriver finit par briser.

— Je suis désolé pour Sherman. Je sais… (Il observa une courte pause). Je sais combien vous étiez proches.

— J'ai dû aller dans quatre hôpitaux avant de le trouver, dit Lily. J'étais là, tu sais, quand il est mort.

D'une voix hachée, elle commença à expliquer ce qui avait suivi, puis elle s'interrompit. Comme si elle avait atteint un mur d'émotions qu'elle ne pouvait franchir. Elle était de retour là-bas, dans cette minuscule chambre d'hôpital, revivant cette souffrance

et un détail particulièrement atroce :

— Je t'ai appelé, Nat… toute cette semaine-là, je t'ai appelé… tu n'as pas décroché… tu n'es jamais venu.

Il avait vu les appels manqués.

— Je ne savais pas, répondit-il de façon pitoyable, toujours en regardant ses mains.

Ça sonnait comme un mensonge. Même s'il avait su, il n'aurait pas décroché. Et il ne serait certainement pas venu. Trop de choses étaient en jeu. Il leva les yeux vers elle.

— Je suis désolé.

Lily Bao ravala ses émotions avec une telle force qu'elles formèrent un noyau solide, comme une pierre à l'intérieur de son corps.

Shriver tendit la main vers elle et la posa doucement sur son bras.

Elle l'écarta d'un geste de l'épaule.

— Ne fais pas ça.

— Je suis désolé de ne pas avoir été disponible à ce moment-là.

— Tu ne l'es pas davantage maintenant.

Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda la Maison-Blanche où une douzaine d'agents des services secrets vêtus de noir et lourdement armés patrouillaient sur le toit. Il parcourut des yeux les pelotons de la police anti-émeute brandissant des matraques, les véhicules blindés équipés de canons à eau, l'enchevêtrement de nouvelles clôtures qui interdisaient l'accès des 15e et 17e Rues, ainsi que de Pennsylvania et Constitution Avenues.

— Qu'attends-tu de moi, Lily ?

— Ce que j'attends de toi ?

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, répondit-il sur le même ton. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Et si pour une fois tu étais honnête avec moi ?

— Honnête avec toi ? D'accord… je t'aime. Je t'ai toujours dit la vérité à ce sujet. C'est toi qui as continué de prétendre que j'exagérais. Depuis le début, je suis parfaitement clair concernant mes sentiments pour toi. Bon sang, Lily, j'aimerais bien que ce soit différent. Tu sais au moins ce qui va se produire plus tard dans la journée ?

Bien sûr qu'elle le savait. Lui demander de faire passer

n'importe quoi avant sa vie et son travail revenait à lui demander de faire passer en second son devoir. Et leur liaison, qui mettait en péril son avenir politique, eh bien, Lily imaginait que dans l'esprit de Shriver, c'était comme si elle exigeait de lui qu'il commette un acte de trahison.

Shriver poursuivit sur la kyrielle de défis qu'il aurait à affronter après l'annonce de l'après-midi dans l'East Room. Le président Smith avait essuyé des critiques cinglantes pour s'être planqué dans le SUV, ce jour-là, devant Arlington. Ces critiques n'avaient fait que s'amplifier, notamment au sein des truthers, après qu'il eut été révélé que Smith avait réussi à faire entrer la dépouille de Castro à Arlington au cours d'une cérémonie privée, même après les événements tragiques sur le Memorial Bridge. La cote de popularité de Smith avait plongé jusqu'à atteindre des records : un pourcentage à un chiffre. En tant que vice-président, ce serait à Shriver de redorer l'image vacillante du président. Craignant une procédure d'impeachment, ou pire, Smith avait non seulement concédé un gouvernement d'unité nationale, mais aussi une commission pour enquêter sur la mort de Castro. Et comme si ce n'était pas suffisant, le speaker Wisecarver avait prévu de se nommer lui-même président de cette commission. Shriver était quasiment à bout de souffle en énumérant les nombreux défis qui attendaient le gouvernement.

— Je ne peux pas tout faire, pour le moment, Lily, et ma vie est sur le point de changer. Mais je t'aime, et ça, ça ne va pas changer. Tu veux que je sois honnête avec toi ? Tu veux la vérité ? Voilà la vérité.

Shriver retourna au canapé. Ils restèrent assis face à face en silence durant ce qui sembla une éternité. Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire. Lily se souvint que la dernière fois qu'elle était restée assise près de quelqu'un aussi longtemps et dans un tel silence, c'était lorsqu'elle avait fait ses adieux à Sherman, ces quelques minutes avant que le personnel de l'hôpital n'entre dans sa chambre pour débrancher les nombreuses machines compliquées qui le maintenaient en vie. Ce moment-là semblait similaire, une sorte d'au revoir avant qu'ils n'arrachent la prise. Elle rompit le silence :

— Alors, le gouvernement a accepté une commission ? Et c'est Wisecarver qui la dirige ? Je ne savais pas.

La question parut prendre Shriver au dépourvu, mais il répondit néanmoins :

— Personne ne le sait. La commission sera annoncée lundi. Même le président ne sait pas que Wisecarver a décidé d'en prendre la tête.

Elle était certaine que Shriver lui disait la vérité ; qu'il l'aimait vraiment. Mais elle pensait aussi qu'il l'avait trahie. Elle ne passerait pas avant son travail. Elle avait donc omis un fait. Pendant qu'elle regardait la vie de Sherman le quitter, elle n'était pas seule dans la chambre d'hôpital. James Mohammad était également là.

4 mai 2054 06:45 (GMT−5)
Station de métro Columbia Heights

Un peu avant sept heures du matin. Ça semblait normal. Une heure normale pour arriver au bureau, un trajet normal pour un lundi, et une journée normale durant laquelle elle répondrait à des e-mails, organiserait des réunions et s'occuperait de ses tâches administratives ordinaires. C'était du moins ce que Julia espérait.

Et elle avait des raisons d'espérer. Le vendredi précédent, le président Smith avait annoncé la nomination du sénateur Nat Shriver au poste de vice-président au cours d'une cérémonie élaborée dans l'East Room, incluant rien moins que la fanfare des marines, des bouquets de fleurs fraîches (toutes choisies par Smith) et la poétesse lauréate des États-Unis qui avait récité des vers écrits pour l'occasion. Hunt faisait partie du personnel présent lors de l'annonce, postée au fond durant la cérémonie, prête à bondir face à un incident imprévu – un dignitaire sans siège, ou un truther qui se serait introduit pour faire un esclandre ; n'importe quoi, en fait.

Mais la communication s'était déroulée sans accroc. Alors qu'ils regagnaient son bureau après la cérémonie, son parrain avait observé :

— Notre long cauchemar national est terminé.

Elle lui avait lancé un regard vide et Hendrickson lui avait expliqué qu'il s'agissait des paroles du président Ford, dans cette même pièce, lors de son discours d'investiture quatre-vingts ans auparavant.

— C'était après le Watergate, ajouta Hendrickson. Quand Nixon avait essayé de dissimuler un cambriolage au siège de…

Julia l'avait coupé :

— Je sais ce qu'est le Watergate, oncle Bunt.

— Naturellement, s'était-il excusé.

Il était entré dans son bureau pendant qu'elle s'installait au sien, à l'extérieur de celui de son parrain. Sur son ordinateur, elle avait regardé le reste du discours de Ford de ce jour-là, une allocution de seulement huit cent cinquante mots à la nation dont :

> Je suis parfaitement conscient que vous ne m'avez pas élu président dans les urnes et c'est la raison pour laquelle je vous demande de me confirmer comme président dans vos prières. Et j'espère que ces premières prières seront suivies de nombreuses autres… Notre constitution fonctionne, notre grande république est gouvernée par des lois et non pas par des hommes. Ici-bas, c'est le peuple qui règne. Mais il existe un pouvoir supérieur, quel que soit le nom duquel nous L'honorons, qui prescrit non seulement la droiture mais l'amour, non seulement la justice mais la miséricorde.

Amour… justice… miséricorde… ils semblaient en être à court. Il fallait maintenant que Shriver soit confirmé. Les truthers avaient la majorité au Sénat et à la Chambre des représentants. Julia était certaine que Shriver ne rencontrerait aucun problème. Hunt n'était pas la seule à avoir confiance. La veille, le dimanche, elle était allée faire un jogging près du National Mall et pour la première fois depuis des mois elle avait pu courir du Lincoln Memorial au Capitole sans interruption. Les truthers s'étaient dispersés et étaient rentrés chez eux aux quatre coins du pays.

Mais alors que la rame de métro quittait la station ce matin-là, elle regarda son reflet dans les vitres assombries par le tunnel et son optimisme s'envola. Un fantôme se tenait près d'elle, le sergent artilleur Joseph William Sherman III. Sauf qu'il n'était pas dans son fauteuil roulant, en costume, comme ce matin-là, un mois plus tôt, lorsqu'il l'avait traquée. Il se tenait sur ses deux jambes, vêtu de sa tenue de camouflage, avec son équipement, tel que durant la dernière guerre. Il paraissait jeune – plus jeune qu'elle, en tout cas – mais sale et mal rasé, portant un gilet pare-balles, un casque dont la mentonnière pendouillait, le fusil sanglé en travers de la poitrine, les mains fourrées dans les poches. Il arborait un sourire, quoique sombre, comme s'il savait quelque chose dont elle n'était pas au courant. Julia l'avait découvert

ainsi sur une vieille photographie qui accompagnait les nombreux récits de sa mort dans la presse, des récits qui comportaient des détails de ses remarquables états de services, mais aussi de ce qui lui était arrivé sur le Memorial Bridge. Son image s'attarda jusqu'à ce que la rame entre dans la station suivante. Alors Sherman disparut.

Lorsque Julia s'installa à son bureau, ses pensées étaient toujours décousues et distraites. Des images telles que celles-ci – des rêves éveillés, en réalité – faisaient partie de sa vie d'aussi loin qu'elle s'en souvenait. Sa profonde identité, l'étoffe dont elle était faite était bâtie par la perte. De temps à autre, les coutures se voyaient.

Ce matin-là, Hendrickson, Slake et même le vice-président nouvellement nommé défilèrent devant le bureau de Julia et les tâches s'accumulèrent. L'après-midi, Wisecarver devait annoncer qui dirigerait la commission d'enquête sur la mort de Castro. La Maison-Blanche avait approuvé une commission supervisée par le Congrès, mais Shriver ayant été nommé à la vice-présidence, dans l'aile ouest, on s'attendait à ce que Wisecarver soit obligé de désigner un dreamer à sa tête. Hendrickson avait été jusqu'à fournir aux équipes de Wisecarver des copies des dossiers que lui et Hunt avaient constitués lors de leur recherche d'un vice-président. N'importe lequel de ces candidats, tous dreamers, aurait été un choix acceptable.

En début d'après-midi, Hunt entra dans le bureau de Hendrickson et le trouva assis derrière sa table de travail, entouré de Slake et Shriver. Ils s'étaient réunis pour regarder l'annonce faite par Wisecarver au Capitole. Dans une salle de conférences de presse bondée de journalistes, le speaker s'approcha de l'estrade. Les obturateurs des appareils photo crépitèrent.

Mon Dieu, qu'il était vieux. Ce fut la seule pensée qui vint à Julia durant le silence lourd de sens qu'observa Wisecarver avant de commencer. Elle ne pouvait qu'imaginer tout ce qu'il avait vu en plus de quatre-vingts ans, dont soixante passés à servir un pays qui l'avait porté au pinacle, puis rejeté pour le porter de nouveau au pinacle. Il était désormais au sommet de son pouvoir. En le regardant à la télévision, elle ressentit un respect envieux pour le vieil homme. Il avait refusé de se retirer. Il était toujours là.

"Chers compatriotes, commença Wisecarver, aujourd'hui, notre pays fait face à une crise qui menace jusqu'à notre mode de vie.

Dans le passé, nous, les Américains, avons souffert de crises économiques, d'attaques sur notre sol et du fléau de la maladie. (Il baissa la tête un instant, comme pour dire une prière, mais aussi pour rappeler aux spectateurs que des décennies plus tôt, il avait perdu un enfant durant la pandémie de coronavirus dans les années 2020.) La crise dont nous souffrons aujourd'hui est celle de la vérité, et c'est la raison pour laquelle je me tiens devant vous. Je crois que la vérité est le ciment qui maintient la cohésion au sein d'un gouvernement, et pas seulement notre gouvernement, mais la civilisation elle-même…"

Cette dernière phrase ramena Julia à cette réunion dans le bureau de Wisecarver avec Shriver. Wisecarver avait dit qu'un rossignol ne peut chanter que s'il reconnaît le chant d'un autre rossignol qui l'entonne en premier. La vérité était-elle similaire au chant du rossignol ? N'était-ce qu'une question de reconnaissance ? Elle regarda Shriver assis sur le canapé. Il semblait distrait. Wisecarver en vint au point crucial de son argumentation.

"Dans le sillage de la mort de Castro, poursuivit-il, c'est sur les épaules de ce corps législatif qu'est échu le devoir de nommer une commission d'enquête. Certes, d'aucuns pensent que cette commission, dans un esprit de réconciliation, devrait être dirigée par ceux-là mêmes dont les intérêts coïncident avec ceux sur lesquels nous enquêtons. Mais cela servirait-il la vérité ? Et si la vérité est le ciment qui maintient la cohésion de notre civilisation, cela vous servirait-il, vous, les Américains ? Il m'est impossible de renoncer à mon devoir de vérité. Par conséquent, j'ai décidé de superviser personnellement cette commission. Cette décision prend effet immédiatement et j'assumerai…"

Un grand fracas provint des environs du Bureau ovale, celui d'une porte ouverte violemment. Aussitôt, un cri suivit :

— Bon sang, où est Shriver ?

Hendrickson et Slake lancèrent un regard accusateur à Shriver. Lentement, celui-ci se leva du canapé. Puis Smith ouvrit brusquement la porte.

— C'est quoi ce bordel ? dit-il en désignant d'un geste la télévision.

— Monsieur, je crois…

— Bon sang, vous étiez au courant de ce… ?

Shriver jeta un coup d'œil à Hendrickson, qui haussa les épaules, un geste qui signifiait : débrouillez-vous. Slake leva les

mains.

— Vous plaisantez ? Vous saviez ?

— Monsieur… (Shriver s'interrompit un instant, sa voix butant sur le titre honorifique, comme s'il ne savait pas comment aller au-delà et prononcer le mot suivant.) Je n'avais pas la liberté de…

— Pour qui travaillez-vous ? le coupa le président.

— Je travaille pour le peuple américain, dit Shriver.

Slake leva de nouveau les mains.

— Oh, Jésus. (Elle commença à se balancer d'avant en arrière.) On est foutus… on est foutus… on est foutus…

— Karen ! dit Hendrickson d'un ton sec. (Elle lui lança un bref regard.) Ça suffit.

— Wisecarver était censé choisir un de nos candidats, dit Slake. C'était le marché. On l'a pris, dit-elle avec un geste du menton en direction de Shriver, comme s'il était un objet de seconde main, et un type à nous dirigerait la commission. Vous ne comprenez pas ? Wisecarver va nous détruire avec cette commission. Il va démanteler cette administration morceau par morceau. Il restera qui ?

Slake, Hendrickson et le président se tournèrent vers Shriver.

Il restera qui ? Lui.

— C'était le plan depuis le début, n'est-ce pas ? demanda Smith. Ce jour-là, à Arlington, quand la foule nous a cernés, vous avez insisté pour jouer les héros. Je voulais me lever et leur parler, mais les services secrets ne voulaient pas me laisser faire et alors, vous avez insisté. C'était un coup monté, ça aussi, n'est-ce pas, pour me discréditer. Vous, Wisecarver et les truthers, vous nous avez tous piégés, n'est-ce pas ? Et ce type, le vétéran, celui qu'ils ont tué, c'est quoi son nom…

— Sherman, intervint Julia avec fermeté. Il s'appelait Sherman.

Le président était trop absorbé par son propre soliloque pour remarquer l'irritation de Julia.

— C'est ça, Sherman, poursuivit-il. Je parie que vous l'avez mis là exprès, aussi. Tout ça pour me discréditer. Pour discréditer ce gouvernement.

Smith lançait des regards furieux autour de lui, à Slake, à Hendrickson et même à Hunt, comme s'il faisait appel à eux pour confirmer sa version des événements. Un silence pesant s'installa.

— Bunt, finit par dire le président. Qu'est-ce que vous en

pensez ?

Hendrickson mit le coude sur son bureau et se massa le front, comme pour se débarrasser d'une migraine. Lorsqu'il leva les yeux, il désigna le sac de couchage roulé près du canapé.

— Je crois que je vais m'installer ici pendant quelque temps.

— Je suis sérieux, dit Smith.

— Moi aussi, rétorqua Hendrickson d'une voix lasse.

— Si c'est comme ça, je ne vais pas coopérer avec la commission, dit Smith, comme s'il répondait à une question que personne n'avait posée. Nous allons opposer une fin de non-recevoir à toutes les assignations à comparaître de Wisecarver. Slake, combien de temps vous faut-il pour réunir les médias dans la salle de conférences ? Faites-moi savoir lorsque vous aurez convenu d'une heure. Major Hunt, accompagnez-moi au Bureau ovale. Je veux écrire moi-même cette allocution.

Le président se leva pour partir.

— Monsieur, dit Hendrickson. Vous n'allez pas refuser de participer à la commission. Pas si vous voulez rester en poste. Les Américains ne le toléreront pas.

Smith ignora sa remarque.

— Venez, major Hunt, allons-y.

— Monsieur, réitéra Hendrickson d'un ton sec. Asseyez-vous.

L'ordre donné au président résonna comme un coup de feu. Tout le monde, y compris Smith, se figea.

— Laissez-nous une minute, demanda Hendrickson à sa filleule, Shriver et Slake, tout en immobilisant le président du regard.

Julia fut la dernière à quitter la pièce et, en refermant la porte, elle surprit une ultime image de Hendrickson, debout devant son bureau, les bras croisés sur la poitrine, tandis que le président des États-Unis était assis sur le canapé, levant les yeux, comme un enfant qui s'est mal comporté attend d'être réprimandé.

La porte du bureau de Hendrickson était épaisse, conçue pour qu'une fois bien fermée aucun son ne s'en échappe ; Julia entendait malgré tout sa voix étouffée, ses modulations familières, qu'elle connaissait si bien à cause des nombreuses fois où son parrain lui avait passé un savon suite à sa conduite de gamine. Elle s'assit devant son ordinateur et ses yeux scrutèrent l'écran noir, vide. Dans ces ténèbres, l'image de Sherman réapparut. Elle alluma l'écran. L'image de Sherman disparut.

7 mai 2054 13:57 (GMT-3)
São Paulo

Chowdhury se réveillait peu à peu. Son voyage avait duré des semaines, au cours desquelles il avait été mort, ou aussi proche de la mort qu'on peut l'être. Le cocktail prescrit par les médecins de Neutronics avait ralenti ses fonctions corporelles jusqu'à ce qu'elles deviennent indétectables, et, maintenant, ils le ramenaient à la vie.

Il lui fallut du temps avant d'être à nouveau conscient de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il y faisait. Une pendule était accrochée au mur de la salle de réveil faiblement éclairée. De vagues silhouettes entraient et sortaient de la pièce, mais Chowdhury était incapable de se concentrer sur quoi que ce soit à l'exception de la pendule. Sa petite aiguille des heures. Sa grande aiguille des minutes. Il essayait de se concentrer sur leurs mouvements, mais elles semblaient immobiles. Il devait détourner les yeux et les poser à nouveau dessus pour mesurer le passage du temps.

Minutes… heures… jours… Chowdhury n'était pas en mesure de dire depuis combien de temps il regardait la pendule lorsqu'il retrouva ses facultés.

Il entendit une voix prononcer son nom.

— Docteur Chowdhury… (Une lumière jaillit devant ses yeux, douloureuse, le prenant par surprise. Il tressaillit et ressentit un spasme dans un muscle de sa nuque.) C'est le Dr Bakari, dit la voix, qui semblait provenir des profondeurs de l'eau. Vous êtes dans la salle de réveil. Vous m'entendez ?

Oui, crut-il dire. Mais aucun son ne sortit.

Elle répéta la question.

— Oui, murmura-t-il, la bouche sèche.

Doucement, elle lui releva la tête et approcha un verre d'eau en plastique de ses lèvres. Lorsqu'elle le pencha, il s'étrangla et crachota. Puis son corps se souvint et il avala une gorgée.

— Très bien, dit le Dr Bakari en essuyant l'eau qui avait dégouliné sur son menton et sa poitrine.

Au terme d'un énorme effort, il eut conscience de lui sourire. Épuisé, il ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, un certain laps de temps s'était écoulé et la chambre avait une apparence différente. Elle n'était plus sombre mais baignée de lumières crues, éclatantes. La pendule

était toujours accrochée au mur. Il se sentait revigoré, comme après une bonne nuit de sommeil. Ashni était assise à son chevet. Quand il se tourna vers elle et prononça son nom, elle sursauta.

— Tu es réveillé, dit-elle, un petit sanglot de soulagement se mêlant à ses mots.

Elle lui prit la main et embrassa sa peau sèche, semblable à du papier de soie, près de l'endroit où les médecins avaient inséré une canule pour l'intraveineuse. Elle tendit le bras au-dessus de son lit afin de presser le bouton pour appeler un des médecins de garde. Chowdhury l'arrêta.

— Combien de jours ça a duré ? demanda-t-il.

— Deux semaines, Bapu.

— Si longtemps ?

Ashni détourna le regard et parut au bord des larmes.

— Laisse-moi appeler le médecin.

Elle tendit de nouveau le bras et il l'arrêta encore.

— Je ne veux pas l'entendre de leur bouche. Dis-le-moi, toi. Comment ça s'est passé ?

Il se redressa avec beaucoup de difficulté.

— Le traitement n'a pas marché, dit Ashni.

Chowdhury eut du mal à avaler une faible goulée d'air, ce qui confirma les dires d'Ashni.

— C'est ce que je constate.

— Le Dr Bakari n'a pas arrêté d'essayer. C'est pour ça que tu es resté endormi si longtemps. Selon elle, les tissus autour de ton cœur auraient dû se régénérer. D'après ton profil – ton groupe sanguin, ton dossier de vaccinations à ARN messager et ton taux de globules blancs et rouges et de cellules nanorobotiques – tu aurais dû être un candidat idéal. Le Dr Bakari ne comprend pas. Elle dit que depuis qu'elle travaille chez Neutronics, elle n'a jamais vu un cas comme le tien, quelqu'un ayant ton profil physiologique qui résiste aux thérapies à base d'édition génomique. Ils ne m'ont pas encore fourni de bonnes réponses à la question de pourquoi rien n'a fonctionné. Franchement, je ne crois pas qu'ils aient eux-mêmes compris. Mais ils ont dit qu'ils n'abandonnaient pas.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Chowdhury.

— Le Dr Bakari veut que tu prennes quelques jours pour récupérer avant de réessayer.

— Réessayer ?

— Il faut que l'on continue d'essayer, dit Ashni.

Chowdhury était maintenant assis droit dans son lit. L'irritation montant, son teint cendreux était de plus en plus rouge.

— S'ils n'ont pas réussi à comprendre en deux semaines, qu'est-ce qui te fait croire qu'ils y arriveront avec deux de plus ? Je ne vais pas leur servir de cobaye.

Elle toucha son père pour le calmer.

— Personne ne te demande d'être un cobaye. Tu vas aller où pour te soigner sinon ?

Chowdhury était silencieux, mais elle aperçut une lueur dans son regard.

— Quoi… pas ça. Pas Kurzweil.

— Je suis assez fort pour voyager jusqu'à Manaus.

Ce n'est qu'en le disant qu'il en fut convaincu.

— Pour devenir le cobaye de Kurzweil ?

— Nous devrions aller à la source, dit Chowdhury. Ce traitement, c'est Kurzweil qui en est à l'origine.

Il balança ses jambes hors du lit d'hôpital. Ses pieds nus posés sur le linoléum froid, il mobilisa ses forces amoindries et se leva. Un à un, il arracha les tubes et les nœuds qui reliaient son corps au réseau de machines qui entouraient son lit.

— C'est de la folie, dit Ashni.

— Tu viens avec moi ?

— Dépêchons-nous, dit-elle. Le Dr Bakari sera de retour à l'heure pile.

Ils regardèrent tous deux la pendule sur le mur.

10 mai 2054 22:55 (GMT−5)
Hôtel Four Seasons, Georgetown

Lily Bao était toujours à l'heure. James Mohammad en était venu à admirer sa ponctualité. Dans cinq minutes, à l'heure juste, il savait qu'elle allait frapper à la porte de sa suite. Ils s'assiéraient et parleraient. Elle les avait aidés, lui et ses collègues, à comprendre la crise politique qui ne cessait de s'intensifier aux États-Unis et les conséquences de cette crise sur la course technologique à la Singularité.

En un sens, leur double vie avait débuté bien avant qu'aucun d'eux n'eût commis le moindre acte d'espionnage, s'il s'agissait bien de cela. La mort des parents de Mohammad et sa dette envers son oncle, devenue une dette envers son pays, l'avaient

forcé à vivre dans deux mondes. Il en était de même pour Lily, ou c'était du moins ce qu'il lui avait permis de comprendre. La mort de son père, son exil aux États-Unis, le décès de sa mère, tout avait contribué à lui donner le sentiment de mener une double vie. Ainsi que son incapacité à être véritablement acceptée dans ce pays. Shriver avait semblé lui promettre cette acceptation. Il affirmait l'aimer. Mais il n'était pas là la nuit où Mohammad l'avait retrouvée à l'hôpital quand Sherman agonisait.

Mohammad avait pleuré Sherman avec elle. Il s'était rendu totalement disponible pour elle ; et elle s'était rapidement rendue disponible pour lui. Elle lui avait raconté son entrevue avec le sénateur Shriver au Hay-Adams, lui avait appris que Wisecarver allait diriger la commission d'enquête sur la mort du président Castro.

Lorsque Lily Bao arriva dans sa suite, pile à l'heure, James Mohammad lui tendit une enveloppe.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— Ouvrez-la.

Ils s'installèrent tous deux sur des fauteuils dans un coin de la suite. Elle déchira le rabat de l'enveloppe. Un sceau d'apparence officielle au verso adhésif glissa dans sa main.

— Je ne comprends pas.

— C'est un visa pour un nombre d'entrées illimité valable quatre ans dans votre pays natal, dit-il. Je me suis dit que lorsque vous trouveriez le temps, vous aimeriez peut-être y faire une visite.

Il attendit sa réaction. C'était comme nourrir à la main un animal dans la nature – un seul geste déplacé pouvait l'effrayer.

L'oncle de James Mohammad pensait qu'offrir à Lily Bao un visa d'une telle valeur alors qu'elle n'avait encore livré qu'une unique information confidentielle était prématuré. Zhao Jin avait une opinion différente. Il était partisan d'une action décisive. Aux États-Unis, la politique évoluait vite, trop vite, et un processus de recrutement très long pourrait se révéler une erreur coûteuse. Finalement, malgré les objections de son oncle, Mohammad s'était mis d'accord avec Zhao Jin et la décision avait été prise.

— C'est très généreux de votre part, dit-elle en s'attardant suffisamment sur les derniers mots pour faire comprendre à Mohammad qu'elle savait très bien de qui venait en réalité ce cadeau.

Elle ajouta un cassant "merci" et, au grand soulagement de

Mohammad, accepta le visa en le rangeant dans son sac à main. Il mentionna alors que lui et ses collègues avaient espéré qu'elle puisse les aider sur un autre point.

— C'est en rapport avec votre travail dans le groupe Tandava. Je pense que vous connaissez bien une entreprise du nom de Neutronics. (Elle hocha la tête.) Bon, il semble que votre ancien patron, le Dr Chowdhury, ait reçu un traitement pour sa maladie de cœur dans leur établissement de São Paulo. (Cela ne parut pas surprendre Lily. Elle attendit qu'il poursuive.) Il a subi une sorte de thérapie expérimentale d'édition génomique à distance qui fait repousser les tissus cardiaques endommagés. Cependant, le traitement n'a pas fonctionné. Il y a quelques jours, il a quitté la clinique.

— Pour aller où ?

Lily Bao s'avança sur son siège.

— On ne sait pas vraiment, répondit Mohammad. Mais il y a autre chose. C'est lié à votre ami B.T.

— Oh, mon Dieu. Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Rien… pour le moment. Mais nous l'avons repéré il y a quatre jours sur un vol allant de Tokyo à São Paulo suivi d'une correspondance locale pour Manaus.

Mohammad plongea la main dans l'attaché-case d'où il avait sorti l'enveloppe contenant le visa de Lily Bao. Il lui montra une tablette sur l'écran de laquelle se trouvaient quelques détails sommaires sur Manaus, qu'elle ignora poliment. Elle n'avait pas grimpé avec succès les échelons du groupe Tandava et créé sa propre entreprise de capital-risque en étant inculte. Le Brésil était devenu le plus gros marché de l'hémisphère ouest et Manaus en était la septième ville.

— Pourquoi croyez-vous que B.T. soit allé là-bas ?

— On n'en sait rien, répondit James Mohammad avec franchise. On espérait que vous pourriez nous aider.

21 mai 2054 12:17 (GMT–5)
La Maison-Blanche

Shriver déjeunait chaque jour à la cantine de la Maison-Blanche. Smith et Hendrickson lui avaient laissé peu de personnel à disposition. Tandis que la commission Wisecarver progressait, ils le considéraient de plus en plus comme un risque potentiel, un

traître en leur sein. Un de ses employés aurait pu lui procurer un repas afin qu'il déjeune dans l'intimité de son bureau, mais il était tellement isolé qu'il avait envie de se mêler au personnel de rang inférieur. Du moins en théorie. En général, il mangeait seul.

Jour après jour, Julia l'apercevait qui s'attardait au fond. La cantine était petite, seulement une douzaine de tables dans une salle basse de plafond, bondée à l'heure du déjeuner. Vous mangiez là où le serveur vous installait. À plusieurs reprises, en attendant qu'une place se libère, Julia avait remarqué que lorsque l'on proposait à ceux qui la précédaient d'aller s'asseoir à la table du vice-président, ils refusaient en prétextant : "Oh, je ne veux pas le déranger…" ou "Je peux patienter jusqu'à ce qu'une autre place se libère." Après avoir vu un stagiaire feindre de recevoir un appel téléphonique pour pouvoir quitter la cantine, répondre et se remettre en bout de file dans l'unique but d'éviter le vice-président, elle décida que cela suffisait. Elle était la suivante dans la file d'attente et elle dit au serveur :

— Je crois qu'il y a une place libre là-bas.

L'employé se saisit d'un menu et l'accompagna à l'autre bout de la salle.

— Je peux me joindre à vous, monsieur ? s'enquit Julia.

Shriver désigna la chaise à côté de lui. Le personnel avait emporté son assiette et il buvait un café en lisant un livre épais qu'il referma alors, recouvrant la jaquette de la main. Un deuxième livre était posé à côté de lui sur la table. Julia nota sa commande au crayon sur un bon qu'elle tendit au serveur, qui se précipita à la cuisine. Un silence gêné s'installa.

— Tout le monde a l'air débordé, ici, dit-elle.

— Pas moi, répondit Shriver.

Il désigna ses deux livres. Julia reconnut le premier comme étant un roman, un thriller populaire et éternel best-seller, un de ceux que l'on trouve fréquemment sur les rayonnages à côté des ouvrages de développement personnel et des magazines de fitness dans les aéroports ou les gares. Julia avait le vague souvenir d'avoir entendu parler du deuxième, *De la démocratie en Amérique*, de Tocqueville, au cours d'un séminaire auquel elle avait assisté, des années auparavant, à l'académie.

— Il est bien, ce roman, monsieur ?

— Pas mal, répondit-il. L'intrigue n'avance pas très vite, en tout cas comparée à ce qui se passe ici. Mais je devrais probablement y consacrer moins de temps et en consacrer

davantage à Tocqueville.

Julia percevait la lassitude dans la voix de Shriver.

— J'ai un de vos livres, dit-elle.

— Ah bon ?

— Oui, monsieur, ce jour-là, à votre bureau, avant que vous arriviez, le speaker Wisecarver me l'a donné. *Le Chant du rossignol*. Il s'est dit qu'il ne vous manquerait pas.

— Il supposait aussi probablement que je ne le lirais jamais.

Julia lui dit qu'elle l'avait terminé.

— Et qu'en avez-vous pensé ? demanda-t-il.

Avant qu'elle puisse répondre, le serveur lui apporta son hamburger frites. L'interruption lui offrit un instant supplémentaire pour choisir ses mots.

— Le speaker Wisecarver a entonné le chant du rossignol.

— Peut-être, dit Shriver.

— Peut-être que vous aussi, monsieur.

Elle mordit dans une frite.

— Moi ?

— Peut-être, monsieur.

Elle croqua une autre frite.

Shriver se moqua d'elle. C'était une observation plutôt impertinente de la part d'un cadre intermédiaire au vice-président. Il fit remarquer qu'il n'avait pas parlé aux médias, n'avait fait aucune apparition publique. Depuis qu'il avait endossé le rôle de vice-président, il n'avait pas prononcé la moindre parole critique envers le gouvernement et s'était comporté avec la plus grande dignité, à commencer par l'épisode devant le cimetière national d'Arlington et jusqu'à présent, même si Smith et Hendrickson le tenaient à distance du gouvernement d'unité nationale que sa nomination avait permis de mettre en place.

— Je suis tellement en marge, se lamenta-t-il, que personne ne veut déjeuner avec moi. À part vous, j'imagine.

Il tendit la main et piqua une des frites de Julia.

— C'est peut-être seulement parce que vous avez de vilaines manières, monsieur.

— Vous avez à vous soucier de choses plus importantes que de mes vilaines manières.

— Que voulez-vous dire ? demanda Julia.

Shriver haussa les épaules.

Alors qu'il tendait la main pour prendre une autre frite, elle

écarta son assiette.

— Que vouliez-vous dire ?

Shriver lança un regard circulaire et se pencha en avant.

— Il faut vraiment que je vous mette les points sur les i ? Lorsque je dirigeais la Commission spéciale sur le renseignement du Sénat… le rapport que vous nous avez communiqué, à moi et Wisecarver, sur l'édition génomique à distance… celui que vous avez envoyé juste avant la mort de Castro… celui qui comportait la séquence de code qui est apparue sur Common Sense…

Julia fut prise d'angoisse.

— À cause de ça, poursuivit Shriver, vous allez vous retrouver en plein dans la ligne de mire de la commission et de cette controverse : qui au sein de l'administration savait quoi et quand ? Smith n'était pas au courant de cette information et j'imagine que votre parrain va affirmer la même chose. S'il veut continuer de travailler à la Maison-Blanche. En réalité, la seule personne de l'administration qu'ils vont pouvoir relier à cette information, c'est vous.

— Mais d'autres étaient au courant ! (Lorsque Julia éleva la voix, Shriver lui lança un regard désapprobateur.) Ça devrait compter, ajouta-t-elle.

— Pourquoi ? dit Shriver. Pourquoi ça devrait compter ?

— Parce que c'est la vérité. Vous êtes un démocrate-républicain, un truther, ça devrait compter pour vous.

Shriver laissa échapper un rire dédaigneux.

— Truthers… dreamers… Vous n'y croyez pas vraiment, si ? On parle des divisions de ce pays comme si nous nous tenions de chaque côté d'un abîme. Alors qu'en réalité, nous sommes tous au-dessus de l'abîme, comme sur un pont. Vous n'allez jamais réussir à faire en sorte que tout le monde traverse d'un côté ou de l'autre. Certains ne peuvent l'accepter. S'ils n'arrivent pas à faire traverser tout le monde de leur côté, ils préfèrent faire sauter le pont. Et il ne reste plus rien. Seulement un vide dans lequel nous plongeons.

— Alors vous êtes de quel bord ? demanda Julia à Shriver.

— Vous n'écoutez donc pas ? Je suis du côté du pont.

Il lui piqua une autre frite. Elle poussa l'assiette vers lui.

— Vous pouvez finir.

— Vous êtes sûre ?

— Ouais, je n'avais pas tellement faim, de toute façon.

Elle s'excusa.

En revenant à son bureau, elle réalisa qu'elle avait oublié de demander à Shriver de quoi parlait son roman.

22 mai 2054 16:13 (GMT-4)
Manaus

B.T. et Michi disposaient de peu d'informations en guise de point de départ en arrivant à Manaus, rien de plus qu'un numéro dans un immeuble de bureaux démoli dans lequel Kurzweil avait été locataire. Ils errèrent dans le quartier, parsemé d'autres immeubles abandonnés qui semblaient eux aussi voués à la démolition.

L'adresse avait été fournie par le Dr Agawa, accompagnée d'une histoire. Elle avait débuté trois ans auparavant lorsque le gouvernement japonais avait défini sa stratégie consistant à créer un match nul autour de la Singularité – une politique de subversion technologique. Au lieu de développer cette technologie au bénéfice de son pays, la mission du Dr Agawa avait été d'identifier les endroits où cette technologie était la plus avancée afin de pouvoir la neutraliser.

Ray Kurzweil était en tête de cette course. Le Dr Agawa avait besoin de sa coopération. Comment le convaincre au mieux ? Le Dr Agawa doutait qu'il soit disposé à travailler pour un gouvernement, en particulier un gouvernement étranger, après s'être hérissé devant le contrôle de ses recherches par une entreprise.

Des rumeurs provenant de Manaus, où Kurzweil avait installé son bureau et son laboratoire, prétendaient qu'il avait entamé des expérimentations tous azimuts. Certains disaient qu'il avait été jusqu'à expérimenter sur lui-même. Il avait commencé à souffrir de problèmes de santé à ce stade de sa vie, une maladie de cœur qu'il espérait soigner en modifiant les structures moléculaires de son sang et en trafiquant son ARN messager. Quelques bribes de recherche qu'on lui attribuait indiquaient de premières tentatives de télécharger une conscience humaine, vraisemblablement la sienne, dans un ordinateur. Kurzweil était sur le point de parvenir à un haut niveau d'intégration biologique et technologique, ce qui rendait urgente la mission du Dr Agawa. Il était impossible d'effacer certaines rumeurs.

C'était à peu près à cette époque-là qu'il avait rencontré Sarah

Hunt. La cause de la non-prolifération nucléaire, après avoir pris beaucoup d''importance, en avait à nouveau perdu au fil des ans, même si le Dr Agawa était resté actif au sein de ce mouvement, assistant à des conférences dans lesquelles il représentait les survivants d'Hiroshima et Nagasaki et, plus récemment, ceux de Galveston et Shanghai. C'est lors d'une de ces conférences que Sarah était apparue, prononçant un discours devant un public désespérément maigre. Elle avait commencé son exposé en décrivant avec précision son travail en tant que commandante du groupe aéronaval USS *Entreprise*. Elle avait évoqué ses marins, ses années passées en mer, des détails concernant le commandement du groupe aéronaval, une véritable ville flottante. Elle s'exprimait avec une froide objectivité et, aux oreilles du Dr Agawa, cela semblait un peu terre à terre, comme écouter le maire d'une petite ville parler système sanitaire et schéma de circulation. Lorsque Sarah avait poursuivi avec la série d'événements qui l'avaient conduite à lancer deux attaques nucléaires qui avaient tué des dizaines de millions de personnes, le Dr Agawa somnolait déjà. Il se réveilla au moment où Sarah Hunt décrivait la destruction de Shanghai.

Ce n'était pas que le Dr Agawa s'en fichait. Au contraire, ça l'intéressait énormément. C'était seulement que Sarah Hunt semblait ne pas avoir conscience de ce qu'elle avait fait en dehors d'un simple contexte militaire, jusqu'à ce qu'un auditeur lui demande si elle pensait que l'humanité pourrait à nouveau se retrouver au bord de l'anéantissement.

— Avez-vous des enfants ? demanda Sarah Hunt à l'homme, qui hocha la tête. Moi aussi, une fille. Le monde dont elle hérite possède l'arme nucléaire, c'est donc un monde qui détient au moins un outil capable de l'anéantir. Et en ce qui concerne les autres outils ? En ce qui concerne les nouvelles technologies ? Ce sont les outils qui font de nous des humains. Ils sont ce qui nous différencie des animaux. Mais l'invention d'outils d'une part, et leur capacité à nous détruire d'autre part, crée un schisme au sein de l'humanité. Donc, pour répondre à votre question, "l'humanité pourrait-elle encore se retrouver au bord de l'anéantissement ?" je répondrais que l'humanité est depuis longtemps au bord d'une forme d'anéantissement ou d'une autre. La tâche de chaque génération est d'empêcher l'espèce de s'annihiler elle-même.

Ce soir-là, au cours d'une réception, le Dr Agawa discuta longuement avec Sarah Hunt. Elle lui parla de sa fille Julia qui

avait quitté la maison pour entrer à l'académie navale. Lorsque le Dr Agawa observa qu'elle devait être très fière, elle hocha la tête d'un air abattu. "Julia est une jeune femme très volontaire. Je suis sûre qu'elle y réussira très bien." Alors que leur amitié s'affermissait, le Dr Agawa en vint à comprendre les sentiments ambivalents de Sarah Hunt devant la volonté de sa fille de suivre ses traces, sa peur que Julia doive un jour sacrifier un peu de son humanité en tuant, ce qui était indissociable de la condition militaire.

La voie choisie par Julia avait laissé un goût de défaite à Sarah. Elle avait avoué au Dr Agawa qu'après sa carrière dans l'armée, elle avait cherché la rédemption dans la parentalité et ne l'avait pas trouvée. Il allait offrir à Sarah une nouvelle chance.

L'instinct du Dr Agawa s'était révélé juste. Kurzweil avait d'emblée éprouvé de la sympathie pour Sarah Hunt. Le Dr Agawa l'avait envoyée à Manaus avec rien de plus qu'une lettre de recommandation d'un scientifique respecté à un autre. Néanmoins, le Dr Agawa savait que Kurzweil comprendrait intuitivement en quoi l'expérience de Hunt allait influer sur sa prise de décision, alors qu'il mettait au point des organismes d'un genre nouveau qui allaient amener l'humanité au bord d'un précipice similaire. Lui (le créateur) allait travailler en tandem avec elle (la destructrice).

C'est ainsi que Kurzweil avait engagé Sarah Hunt comme consultante. Au cours de la première et de la deuxième années, la durée de ses séjours à Manaus s'allongea et ses comptes rendus au Dr Agawa devinrent plus exhaustifs. Sa tâche semblait de plus en plus la consumer. Plus elle observait les avancées de Kurzweil, plus elle était désireuse de les voir prendre une direction qui irait dans le sens de la plus vaste mission du Dr Agawa. La Singularité serait achevée – avec un décollage rapide et par conséquent une explosion de l'intelligence – afin qu'elle soit parfaitement comprise, puis anéantie.

Quelques années plus tard, alors que le Dr Agawa relatait ces détails à B.T. et Michi dans son bureau, la fierté de tout ce que lui et Sarah Hunt avaient accompli était palpable. Ce qui rendait l'énorme négligence dont il s'était rendu coupable encore plus amère. Il n'avait pas pris conscience des répercussions qu'avait sur elle ce travail. Si le Dr Agawa y avait prêté une plus grande attention, il en aurait vu les signes. Sarah rentrait de moins en moins souvent chez elle. Lorsqu'elle était à Manaus, elle était

difficile à joindre, des semaines entières s'écoulaient avant qu'elle réponde à un appel téléphonique ou un e-mail. Lorsque le Dr Agawa lui posait des questions sur les précieuses recherches qu'elle lui faisait parvenir – les séquences de code, les résultats préliminaires d'expériences sur des sujets humains et non humains, elle s'emportait fréquemment. Quand elle laissa échapper qu'elle avait participé en tant que sujet à des expérimentations de Kurzweil, le Dr Agawa fulmina. Qui était-elle pour prendre de tels risques sans le consulter ? Un unique faux pas pouvait compromettre tout ce qu'ils avaient accompli ensemble. Si elle se comportait à nouveau de façon si imprudente, il n'aurait pas d'autre choix que de la rappeler. Lorsqu'il lui suggéra de rentrer chez elle voir sa famille et faire une pause, elle n'opposa pas de résistance. Dès le lendemain, elle prenait un vol pour les États-Unis. Quelques jours plus tard, elle était morte.

— Elle s'est suicidée, dit le Dr Agawa à B.T. et Michi. Ensuite, Kurzweil a disparu. Voici sa dernière adresse connue.

Il leur avait donné le petit morceau de papier.

22 mai 2054 16:13 (GMT−4)
De São Paulo à Manaus

À cause de problèmes de moteur, les quatre jours de voyage en ferry se transformèrent en dix jours. Ashni et son père se disputaient constamment. La cabine était exiguë, seulement deux couchettes à peine espacées et l'air conditionné qui marchait par intermittence. Chaque fois qu'il cessait de fonctionner, Ashni redemandait pourquoi ils avaient choisi ce moyen de transport. Chowdhury avait insisté pour qu'ils se rendent à Manaus par voie terrestre et maritime, en utilisant des taxis, des bus et des ferries. Il imaginait que les employés de Neutronics feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour le garder à São Paulo et il trouvait prudent de disparaître pour un long voyage.

Un soir, après un dîner composé de crackers et d'un mystérieux ragoût, Chowdhury décida de permettre à sa fille d'avoir la cabine pour elle seule un moment. En se promenant sur le pont du ferry, il arriva au poste de pilotage dont l'intérieur était illuminé par deux lanternes électriques accrochées à un clou tordu qui se balançaient en rythme avec le courant. Le capitaine,

Manolo, était aux commandes, dirigeant l'embarcation fluviale, fredonnant pour lui-même, sa casquette de base-ball à l'envers, scrutant la nuit. Manolo portait toujours la même casquette blanche à fines rayures bleues des Yankees, auréolée de sueur et sale au niveau des bordures et de l'attache. Chowdhury s'approcha et lui demanda qui était son joueur des Yankees préféré.

— Babe Ruth était le plus grand de tous, dit Manolo.

Il gardait les yeux rivés à l'horizon.

Chowdhury ne connaissait pas grand-chose au base-ball, mais il voulait poursuivre la conversation. Il fouilla sa mémoire et mentionna certains autres joueurs célèbres : DiMaggio, Rodriguez, Mattingly…

Manolo secoua la tête.

— Non, non, non, aucun de ceux-là n'arrive à la cheville de Babe. Aucun n'a joué avec les Yankees de 1927, la plus grande équipe de tous les temps.

Chowdhury était dépassé. Mais Manolo était lancé et Chowdhury n'avait pas grand-chose à faire pour entretenir la conversation. Manolo expliqua que parce que les Yankees de 1927 étaient la plus grande équipe professionnelle, le plus grand joueur professionnel devait forcément appartenir à cette équipe. Le cigare passait d'un côté à l'autre de la bouche de Manolo tandis qu'il bâtissait son argumentation sur de solides bases statistiques – home-runs, points produits, moyenne des points mérités, moyenne au bâton. Il admit qu'il pourrait y avoir débat concernant Lou Gehrig, qui faisait aussi partie de l'équipe de 1927.

— Mais les chiffres ne sont pas vraiment là, pour Gehrig. Alors je dis non, c'est Babe. Le plus grand de tous les temps.

— Vous avez acheté votre casquette à un match ? demanda Chowdhury.

Manolo rit devant une telle absurdité ; qu'il puisse trouver le moyen de se rendre dans le Bronx pour voir un match était aussi ridicule qu'imaginer un astronome amateur visiter les sphères les plus obscures de l'espace.

— Non, dit-il. Je ne suis jamais allé voir de match. C'est un cadeau de quelqu'un qui habitait aux États-Unis, il y a quelques années.

Cela piqua la curiosité de Chowdhury.

— Vous avez beaucoup de clients américains ?

— En dehors de vous et de votre fille ? (Manolo regarda au-dessus de sa tête, comme s'il résolvait un problème de mathématiques complexe qui le forçait à projeter son travail au plafond.) Non, juste cette fois-là.

Le visage de Chowdhury s'éclaira : Kurzweil. C'était possible.

Manolo fit remarquer que peu d'Américains traversaient le Brésil par voie terrestre, ce qui était dommage.

— De nos jours, tout le monde prend l'avion pour arriver et repartir, sans profiter du pays, sans en explorer l'intérieur. Cette rivière est… quel est le mot… intacte, c'est ça ? L'Amazone est une rivière blanche. Le rio Negro, une noire. Les suivre au-delà de l'endroit où elles se mêlent, c'est pénétrer dans les profondeurs de ce pays, dans un monde différent. J'ai expliqué tout ça à cette autre personne venue d'Amérique…

Chowdhury était désormais certain que cet autre Américain était Kurzweil. Il était sur le point de demander à Manolo son nom. Mais avant qu'il puisse le faire, Manolo ajouta :

— Elle était très généreuse, cette Américaine. Son cadeau me la rappelle.

Puis, avec une affectation digne d'un joueur, Manolo ôta sa casquette. Il fit un large geste en direction de l'étendue d'eau au-delà de la vitre comme s'il saluait une foule après avoir marqué un home-run, exactement comme Babe, le plus grand joueur de tous les temps.

22 mai 2054 19:45 (GMT−5)
Hôtel Willard

La valise de James Mohammad était ouverte sur son lit et il pliait ses derniers vêtements. Lily Bao avait pris un vol pour Manaus via São Paulo le matin. Le voyage de Mohammad à Washington s'était révélé un succès et son oncle et Zhao Jin avaient accepté qu'il revienne passer quelque temps à Lagos. Il avait laissé ses propres affaires en souffrance bien trop longtemps.

Son vol décollait de Dulles peu après neuf heures le lendemain matin. La compagnie n'opérait pas de vol suborbital pour Lagos. Il devrait se contenter d'un vol atmosphérique qui lui prendrait presque toute la journée. Ce désagrément était aggravé par l'heure à laquelle le concierge lui avait recommandé de partir pour l'aéroport avant de lui réserver un taxi autonome pour cinq

heures. En temps normal, cela aurait paru insensé, mais les déplacements au milieu des déviations et des routes bloquées à Washington étaient devenus au mieux imprévisibles. Depuis l'annonce de la commission Wisecarver, des brigades truthers apparaissaient périodiquement en ville et organisaient des manifestations. Certaines bénéficiaient d'une large publicité, attiraient des partisans de tout le pays et se déroulaient en coordination avec des manifestations locales pour ceux qui ne pouvaient pas se rendre dans la capitale, dont de plus en plus à l'extérieur de bases militaires où les soldats qui n'étaient pas en service se mêlaient aux truthers. Qu'ils soient nationaux ou locaux, le message de ces rassemblements était clair : la commission Wisecarver avait du poids, représenté par les brigades truthers.

La nuit précédente, une information avait éclaté concernant des documents qui venaient tout juste de fuiter, à nouveau postés sur Common Sense. Un rapport des services secrets hautement confidentiel intitulé "Avancées dans l'édition génomique à distance au sein des acteurs étatiques et non étatiques", publié quelques jours seulement avant la mort du président Castro, montrait que de hauts responsables politiques étaient au courant de l'édition génomique à distance et des risques qu'elle comportait – risques directement liés à la mort du président.

Dans le silence de sa chambre, James Mohammad percevait un brouhaha grandissant au-dehors. Une foule s'était rassemblée sur la 15e Rue, bloquant la circulation sur les quatre voies qui constituaient la limite est de la Maison-Blanche. En entrouvrant sa fenêtre, il entendit surgir le chaos en dessous. Plus de "La vérité pas les rêves !" Plus d'exigences d'un gouvernement d'unité nationale, d'une commission ou d'une autre proposition politique. Mohammad ne distinguait aucun message à l'exception, de temps à autre, du cri : "Menteurs !" Il alluma la télévision. La scène qui se déroulait sous sa fenêtre était en direct à l'écran.

Son téléphone sonna. C'était son oncle.

— Tu es en train de regarder, Jimmy ?

— Ça se passe juste sous ma fenêtre.

— À quelle heure est ton vol demain, déjà ?

Mohammad le lui dit et son oncle répondit qu'il le rappelait de suite. Il ne faisait aucun doute que son oncle et Zhao Jin allaient discuter de l'opportunité de laisser Mohammad rentrer à Lagos, étant donné la détérioration de la situation. Et si cette crise

politique conduisait les Américains à fermer leurs frontières ou à restreindre les vols intérieurs ? Ils voudraient certainement qu'il reste à Washington, à leur disposition.

Il commença à défaire ses bagages. En raccrochant ses chemises dans l'armoire exiguë de la chambre d'hôtel, il se consola en se disant qu'elles n'étaient pas restées dans sa valise assez longtemps pour que les marques de repassage aient disparu.

22 mai 2054 20:07 (GMT-4)
Manaus

Malgré tous leurs efforts, B.T. et Michi avaient peu progressé. Assis dans sa chambre du tout récent hôtel-casino Tropicana, B.T. tripotait le morceau de papier comportant l'adresse fournie par le Dr Agawa. Derrière lui, Michi faisait la sieste sur le lit, les cheveux étalés en éventail tel un halo noir sur les draps blancs fraîchement repassés. Elle avait passé une nouvelle longue journée infructueuse à parcourir les rues crasseuses, engorgées par la circulation de Manaus à la recherche de la moindre trace du Dr Kurzweil. Ils s'étaient rendus dans une banque où il avait détenu un compte, dans un bureau de l'administration où il avait obtenu une autorisation de création d'entreprise, dans des restaurants autour de son ancien bureau. Rien.

B.T. était lui aussi épuisé, mais il n'arrivait pas à dormir. Il continuait de retourner le bout de papier dans ses mains, essayant d'imaginer ce qu'il allait faire ensuite. Il alluma la télévision, sans le son. Elle était réglée sur une chaîne d'information. B.T. observa ce qui ressemblait à des émeutes devant la Maison-Blanche. La foule était énorme, indisciplinée, ses éléments les plus agressifs escaladaient la clôture autour du bâtiment du Trésor voisin, menaçant de s'introduire de force dans le périmètre même de la Maison-Blanche avant que les services secrets et les marines ne les dispersent avec des tirs nourris de balles en caoutchouc. B.T. lisait les sous-titres. Un rapport confidentiel ayant trait à l'édition génomique à distance avait récemment fuité, conduisant à des appels réitérés à la démission du président Smith. Le présentateur passa à une conférence de presse tenue plus tôt par le speaker Trent Wisecarver. L'extrait montrait sa réponse à la question concernant la démission du président Smith : "Il devrait être à l'écoute de la volonté du

peuple américain.” Elle fut suivie par une question sur la possibilité d’une procédure d’impeachment contre Smith initiée par la Chambre des représentants, à laquelle Wisecarver répondit : “Selon l’issue de mon enquête, toutes les options restent sur la table.”

B.T. coupa les informations. Il fallait qu’ils trouvent Kurzweil, ne serait-ce que parce qu’il serait peut-être capable de leur apprendre la vérité sur ce qui était arrivé à Castro. Pénétrerait-elle les esprits au milieu de la crise américaine actuelle ? B.T. n’en savait rien… mais la vérité ne ferait certainement pas de mal.

Il avait besoin de s’éclaircir les idées. Il n’était pas encore allé au casino au rez-de-chaussée du Tropicana. Quelques parties de poker, quelques dés lancés à la table de craps devraient faire l’affaire. Il jeta un coup d’œil à Michi. Elle n’était pas près de se réveiller. Il attrapa sa veste sport et referma doucement la porte derrière lui.

En traversant le casino, il se sentit déjà mieux, plus à l’aise. Son esprit se concentra et se détendit en même temps. Les machines à sous qui carillonnaient. Le cliquetis des jetons. Il joua au poker, puis au black-jack. Ses gains restaient modestes, suffisamment pour qu’il les transporte d’une seule main de table en table. Il se promena dans le casino, à la recherche de la partie qui lui offrirait la bonne passe dont il avait terriblement besoin.

Il finit par se décider pour la roulette et se dirigea vers une table bondée. Il empocha ses gains et conclut qu’il avait le temps pour une dernière mise. Il plaça tout sur le noir. Le croupier fit tourner le cylindre. La bille sautilla bruyamment. Puis s’arrêta.

— Rouge, annonça le croupier.

B.T. s’écarta de la table. Il n’avait rien d’autre à faire que rejoindre sa chambre et essayer de se reposer. Quelqu’un lui agrippa le bras. Il se retourna.

C’était Lily Bao.

— Je me disais bien que je te trouverais ici, dit-elle. (Elle regarda le croupier, qui ratissait tous les jetons de B.T.) Ça n’a jamais été vraiment ton jeu, si ?

22 mai 2054 20:21 (GMT−5)
Résidences du Watergate

L'invitation de son oncle Bunt à le rejoindre pour dîner dans son appartement avait à la fois touché et surpris Julia. Elle avait insisté pour apporter quelque chose de spécial pour le repas. La pâtisserie de son quartier était réputée pour ses cupcakes (le Red Velvet était son préféré) et la file de clients, comme d'habitude, allait jusqu'au bout du pâté de maisons. Et voilà qu'elle était en retard.

Elle sortit de la station Foggy Bottom et regarda sa montre – plus de vingt minutes de retard. Elle se mit à courir, trébucha, ôta ses chaussures à talon et courut pieds nus les cinq cents derniers mètres. Une boîte de gâteaux dans une main, ses chaussures et son sac à main dans l'autre, elle fonçait dans Virginia Avenue dans sa robe de cocktail noire remontée à mi-cuisse pour lui permettre des foulées assez longues.

Elle s'arrêta à quelques mètres de l'entrée du Watergate pour se calmer. Elle prit plusieurs profondes inspirations, sortit un mouchoir de son sac pour essuyer la sueur sur son front et, se tenant d'une main à un parcmètre, en équilibre, elle nettoya la saleté sur ses pieds. Elle remit ses talons. Ayant retrouvé son élégance, elle se dirigea avec assurance vers la façade en verre du Watergate. Le portier, en livrée anthracite, ouvrit la porte à son approche. Il inclina la tête en une petite courbette de bienvenue. Alors qu'elle lui retournait son salut, le talon de Julia se prit dans les joints du trottoir et elle bascula en avant.

D'instinct, elle aurait lancé ses bras devant elle pour amortir la chute. Mais elle transportait la boîte de cupcakes. Elle arriverait en retard et sans rien pour se faire pardonner. Elle serra la boîte contre sa poitrine et atterrit durement sur les genoux.

Le portier courut vers elle.

— Ça va, mademoiselle ?

Il l'aida à se relever.

— Oui, oui.

Les cupcakes étaient restés collés à sa poitrine durant sa chute. Elle était sur le point de vérifier leur état quand elle remarqua un filet de sang le long de ses tibias. Le portier lui offrit des mouchoirs en papier et une bouteille d'eau qu'elle utilisa pour essuyer le sang. Elle regarda à nouveau sa montre. Mon Dieu, cette fois, elle était *vraiment* en retard.

En pénétrant dans l'ascenseur, Julia tira sur l'ourlet de sa robe pour dissimuler ses genoux écorchés. Elle sonna et fronça les sourcils en examinant le couvercle écrasé de la boîte de cupcakes.

Oncle Bunt ouvrit la porte. Aussitôt, Julia demanda pardon d'être si inexcusablement en retard.

— Pas besoin, dit-il en faisant entrer sa filleule. C'est un cauchemar de se déplacer en ville. C'est quoi ?

Elle lui tendit la boîte.

Elle le suivit dans l'appartement. Quand ils arrivèrent au salon, elle était en train de lui expliquer que "… la file était infernale aujourd'hui, deux ou trois fois le tour du pâté de maisons…" Elle s'arrêta net. Sur le canapé, un verre de vin presque vide à la main, Karen Slake était assise. Elle se leva.

— Contente de vous voir, major Hunt.

Julia tira sur l'ourlet de sa robe.

— Oh, bonsoir.

— Je me suis dit que Karen devrait se joindre à nous, dit Hendrickson par-dessus son épaule en posant la boîte de cupcakes sur le plan de travail de la kitchenette qui s'ouvrait sur la salle à manger.

L'appartement était modeste, un logement typique de célibataire, avec des murs nus et des placards presque vides. Une valise traînait près de l'entrée. Une console sous la télévision accueillait quelques photographies encadrées – les enfants de Hendrickson lors de la remise des diplômes, la cérémonie au cours de laquelle il avait été promu officier supérieur, la naissance d'un de ses petits-enfants. Il y avait aussi une photo de Hendrickson aux côtés de Sarah Hunt et de Julia alors âgée de neuf ans ; les cheveux foncés de Julia étaient longs et mal entretenus, les extrémités effilées atteignant presque sa taille. Hendrickson était venu séjourner chez Sarah, au Nouveau-Mexique, juste après l'adoption de Julia, pour lui prêter main-forte. Il était resté deux ou trois semaines et avait emmené Julia pêcher dans une petite rivière voisine tous les après-midi. Il lui avait appris à trouver des vers sous les pierres bien ombragées afin qu'elle puisse pêcher seule quand il ne serait plus là. La photo avait été prise devant le ranch en adobe de Sarah Hunt le jour du départ de Hendrickson. Julia se souvenait bien de cette journée, de ses sanglots et de sa panique en songeant que son parrain pourrait l'abandonner.

— Vous n'avez pas du tout changé, dit Slake.

Elle souleva le cadre pour examiner la photo de plus près.

— Elle a pas mal grandi depuis.

Hendrickson tendit un verre de vin à sa filleule. Tous trois

s'assirent autour de la table basse et sirotèrent leur vin. La conversation était détendue, cordiale. Ils avaient beau discuter de la crise, c'était d'un ton léger, échangeant des histoires comme d'anciens combattants ayant décidé que s'ils ne riaient pas de ce qu'ils avaient vécu, ils en pleureraient.

Slake rappela la conférence de presse durant laquelle la mouche avait aux yeux de tous atterri sur les cheveux de Smith, à l'époque vice-président. À la suite de cela, il avait insisté pour qu'un membre de l'équipe de Slake désinfecte chaque pièce avant qu'il parle à la télévision. Le jeune assistant assigné à la fumigation avait souffert d'un empoisonnement dû aux produits chimiques. Le président avait insisté pour remplir et soumettre lui-même la déclaration d'accident du travail.

Hendrickson narra l'histoire du soir où ils avaient trouvé le président en train d'errer dans les couloirs de la MaisonBlanche, occupé à chercher des idées pour les compositions florales après la mort de Castro.

Pour ne pas être totalement en reste devant ses deux collègues plus âgés, Julia intervint et raconta son récent déjeuner avec le vice-président Shriver :

— Tous les jours, il mange seul à la cantine de la Maison-Blanche.

— Je n'en savais rien, dit Hendrickson.

Il avait préparé une salade et un plat qui, selon Julia, tenait d'un ragoût, d'une fricassée et de lasagnes. Elle prit une première bouchée, imitée par Slake. Elles avalèrent toutes deux une bonne rasade de vin et se jetèrent sur le pain.

— Je l'ai vu là-bas, dit Slake, en tripotant la nourriture dans son assiette. Il s'assoit à une table et lit pendant tout son repas.

— Il lit Tocqueville, ajouta Julia. Et des romans.

Slake rit.

— On pourrait penser qu'il a mieux à faire, dit Hendrickson.

— Il croit que toi et le président ne lui faites pas confiance, que vous le considérez comme une taupe placée à la Maison-Blanche par Wisecarver. (Un silence gêné s'installa autour de la table.) Il est contrarié de ne pouvoir jouer un plus grand rôle dans le gouvernement d'unité nationale.

Hendrickson se moqua.

— Il est difficile pour un vice-président de jouer un rôle dans un gouvernement que ses alliés tentent d'affaiblir. Vous ne croyez pas ?

Hendrickson fit un signe en direction de Slake, qui mit en marche le headsUp à son poignet. L'appareil projeta devant Julia un écran holographique montrant un papier sur le rapport concernant l'édition génomique à distance qui avait fuité. Ce rapport, que la commission Wisecarver qualifiait désormais de "preuve irréfutable dans l'assassinat de Castro" avait été entre les mains d'une seule personne à la Maison-Blanche. Lorsque Julia Hunt lut son nom dans l'article, elle laissa tomber sa fourchette sur son assiette.

— J'ai convaincu le journaliste de ne rien publier avant vingt-quatre heures, dit Slake. Je n'ai pas pu obtenir davantage de délai.

— Ce rapport des services secrets contenait la séquence de code qui a fuité sur Common Sense et a été utilisée pour assassiner le président Castro, expliqua Hendrickson. Cette histoire fait de toi le seul maillon vérifiable dans la chaîne de ceux qui l'ont eue entre les mains. Julia, je suis désolée, mais ça fait aussi de toi un risque pour la Maison-Blanche.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Hendrickson jeta un coup d'œil à Slake qui l'encouragea du regard. Personne ne mangeait, alors il se leva et débarrassa les assiettes. C'est devant l'évier, tournant le dos à sa filleule, qu'il annonça :

— Nous allons devoir te transférer immédiatement. Demain, lorsque cette histoire va éclater, il est essentiel que nous puissions dire que tu es une ancienne et non pas une actuelle membre du personnel de la Maison-Blanche.

Julia sentit la vieille mais familière panique s'emparer d'elle : il l'abandonnait.

— Me transférer où ? demanda Julia.

Hendrickson avait terminé la vaisselle, mais il ne s'était toujours pas retourné.

— Tu repars à la 8e et I Streets.

— La caserne des marines… ? s'étonna Julia, incrédule. Tu vas m'obliger à travailler à nouveau pour Dozer… pour ce putain de Dozer… pour Dozer ?

Elle continuait de répéter le nom de ce colonel lubrique, celui dont Hendrickson l'avait sauvée en l'amenant à la Maison-Blanche. Elle continuait de répéter son nom parce qu'elle voulait qu'il retentisse aux oreilles de son parrain afin de lui rappeler le destin auquel il l'abandonnait. Elle se leva pour partir, sa chaise

rebondissant violemment sur le sol.

Hendrickson finit par se retourner.

— Julia, dit-il très calmement. Assieds-toi.

Son autorité parentale – ou de parrain – avait encore de l'emprise et elle s'assit. Hendrickson revint à la table avec la boîte de cupcakes. En la posant au centre de la table, il s'expliqua.

— J'ai appelé Dozer. Il ne va te causer aucun problème. Les marines sont de moins en moins nombreux à la caserne à force de s'occuper des brigades truthers dans toute la ville. Le fait est qu'il est à court d'officiers et qu'il a vraiment besoin de toi… C'est une réalité, Julia. Moins on en dit, mieux c'est.

Elle resta assise là, fixant son assiette. "C'est une réalité, Julia." Ces paroles résonnaient dans ses pensées. Une grande partie de sa vie – de la mort de ses parents biologiques au suicide de sa mère adoptive – pouvait se résumer à sa réaction à des paroles similaires.

— Ah, merde, dit Hendrickson. (Le juron de son parrain en ouvrant la boîte de cupcakes la ramena brutalement au présent.) On dirait qu'ils n'ont pas résisté au trajet.

Julia examina l'intérieur de la boîte. Ils avaient été écrasés.

— Excusez-moi, dit-elle en se levant.

Hendrickson ramassait à la fourchette des morceaux de gâteaux brisés et les posait sur une assiette destinée à Slake tout en suppliant Julia de rester.

— S'il te plaît. Que ça ne se termine pas ainsi.

Mais Julia devait partir. Elle sentait une vague d'émotion, un mélange de tristesse et de sentiment de trahison, gonfler en elle, menaçant de la submerger… menaçant de la faire craquer et pleurer devant Hendrickson et Slake, ce qu'elle ne pourrait supporter. Elle secoua la tête : non.

Elle sortit dans le couloir et referma la porte derrière elle. Ses genoux lui faisaient mal. Elle saignait à nouveau.

6

LES DEUX RIVIÈRES

23 mai 2054 10:46 (GMT−4)
Terminal du ferry, Manaus

B.T. PROPOSA d'aller chercher des cafés pendant que Lily Bao et Michi attendaient au portillon. Le ferry à bord duquel voyageaient le Dr Sandeep Chowdhury et sa fille avait désormais presque trois heures de retard. Le terminal était immense et grouillait de personnes qui, comme eux, étaient condamnées au purgatoire de l'attente. Quelques ferries arrivaient toutes les heures, mais ils semblaient ne se conformer à aucun horaire. Lily observait B.T. faire la queue devant le petit kiosque. Elle aimait à penser qu'elle aurait été capable de remonter seule la piste du Dr Chowdhury, mais elle ne pouvait nier qu'elle n'aurait jamais pu le retrouver sans l'aide de James Mohammad.

Michi, cependant, était un détail qui semblait avoir échappé à James Mohammad. Lily Bao n'avait pas encore mentionné sa présence à son officier traitant nigérian. Elle ne savait trop quoi penser de Michi et elle appréciait ces rares moments passés seule avec elle afin de pouvoir la cerner.

— Votre poignet, dit Lily en désignant la constellation de papillons qui y était tatouée. C'est vraiment… (elle buta sur le mot suivant et se contenta d'un :)… quelque chose.

— Merci, répondit Michi en tournant sa main, paume vers le haut. Je les ai fait faire il y a si longtemps.

— Un tatouage approprié pour une biologiste.

Lily insista sur le dernier mot.

La veille au soir, B.T. avait fait monter un repas dans la chambre et tous trois avaient dîné ensemble. Le temps qu'ils dégustent quatre plats et deux bouteilles de vin, Lily avait appris comment Michi et B.T. s'étaient rencontrés et la raison de leur venue à Manaus. Ils lui avaient parlé des papillons recolorés que B.T. avait lâchés au cap Maeda, de B.T. perdant son masque de

plongée au fond de la fosse, obligeant Michi à le sauver, de la façon dont ils étaient tombés amoureux et dont Michi s'était engagée à ses côtés pour rechercher Kurzweil.

— Les papillons sont un peu cliché, je sais, dit-elle. Je n'étais encore qu'une gamine.

Elle avait à peine plus de vingt ans, expliqua-t-elle, et comprendre comment une espèce pouvait totalement changer de forme la passionnait.

— Je ne crois pas que ce soit un cliché, rétorqua Lily. La vie transforme. C'est sa nature, n'est-ce pas ? Vous étudiez ces transformations. D'où les papillons.

Michi tira sur le poignet de son chemisier.

— Oui, nous avons tous nos centres d'intérêt. Les affaires ont toujours été votre passion ?

— J'ai toujours su que je devais gagner de l'argent, répondit platement Lily. Ce besoin se traduit plus difficilement dans un tatouage.

Sa voix était glaciale. S'attendait-on vraiment à ce qu'elle croie que Michi – cette biologiste-monitrice de plongée tatouée qui, apparemment sans grand effort, avait séduit B.T. – avait aussi entrepris ce long voyage uniquement par amour et par sollicitude ? Lily était certaine que Michi dissimulait quelque chose, des intentions cachées. Puis une pensée lui vint qui la mit mal à l'aise. Et si Michi n'était pas la seule à avoir des intentions cachées ? Si Michi et B.T. en avaient tous deux ?

Lily se tourna vers l'autre bout du terminal.

B.T. approchait du début de la file.

Lily Bao s'était rendue ici, au fin fond du Brésil, pour de nombreuses raisons : à cause de son ressentiment à l'égard de Shriver, dans l'espoir que James Mohammad puisse l'aider à récupérer tout ce que la génération précédente de sa famille avait perdu, par simple curiosité de ce que Kurzweil avait découvert. Mais aussi avec le désir de protéger B.T.

Compte tenu des événements aux États-Unis, la meilleure façon de protéger B.T. était de faire la lumière sur les liens qu'entretenait Kurzweil avec Common Sense et d'exonérer son vieil ami de toute responsabilité dans la mort de Castro. Dans ses messages, James Mohammad insistait sur la rapidité avec laquelle la situation se détériorait à Washington. Il n'aurait pas dû se donner cette peine. Les informations concernant cette lutte pour le pouvoir dominaient dans les médias brésiliens. Les deux partis

avaient poursuivi l'escalade, faisant monter le niveau d'incitation à la violence, violant de nouvelles règles chaque semaine. Les experts débattaient pour savoir à quel moment on pourrait commencer à parler de guerre civile. *Une fois tiré le premier coup de feu, ça ne s'arrête plus*. Lily avait lu ça quelque part. Elle était plutôt d'accord.

Ce matin-là, la commission Wisecarver avait remis son rapport final : *La Commission nationale concernant l'assassinat du président Castro*. Ce rapport concluait que le gouvernement actuel, dirigé par le président Smith, avait conspiré contre le peuple américain en essayant de masquer les causes de la mort du président Castro. Même si la commission n'impliquait pas explicitement le président Smith et son administration dans la mort de Castro, les insinuations avaient fait l'effet d'un coup de massue et la base des activistes truthers appelait désormais à une procédure d'impeachment suivie d'une enquête criminelle.

L'administration Smith avait riposté. Karen Slake s'était embarquée dans des tournées marathons de briefings avec le pool des correspondants à la Maison-Blanche tandis que le président en personne avait accepté d'apparaître dans toutes les émissions du dimanche. Même le chef de cabinet de la Maison-Blanche, l'amiral à la retraite Hendrickson, s'était jeté dans la bagarre. Personne n'était de trop pour parvenir à contrôler les dégâts politiques.

Sauf qu'un personnage clé était ostensiblement absent : le vice-président Shriver. Il ne défendait plus l'administration.

Lily l'avait remarqué. Elle n'était pas la seule.

B.T. revint avec les cafés.

— Celui-ci est pour toi, dit-il en tendant à Michi le premier gobelet. Et celui-là pour toi. (Il tendit le second à Lily.) Si j'étais vous, j'attendrais un peu. C'est très chaud.

Tous trois formaient un groupe compact. Il y eut un silence gêné.

— J'espère que je n'ai rien interrompu, finit par dire B.T.

— Non, déclara Michi. Pas du tout. J'en disais un peu plus à Lily sur l'objet de mes recherches.

— Fascinant, n'est-ce pas ? dit B.T.

— Oui, rétorqua Lily. Fascinant.

Ce qui sembla encourager B.T. à poursuivre :

— L'intersection entre la biologie marine et la biologie de l'évolution est un domaine trop peu étudié. Nous pouvons

apprendre des tas de choses au sujet des espèces terrestres en regardant sous la surface des océans. Par exemple… (Lily écoutait moins ce que disait B.T. que la façon dont il le disait. Son enthousiasme pour cette femme, cette étrangère, semblait extraordinaire.) Alors tu vois, Michi m'a aidé à élargir ma réflexion, parce que ça concerne aussi mon travail.

Il fixa Lily tel un acteur attendant que son partenaire lui donne la réplique. Ce que fit scrupuleusement Lily :

— C'est génial.

À ce moment-là, un représentant du service client les interrompit pour annoncer que le ferry qu'ils attendaient arriverait dans dix minutes. Il désigna un portillon à l'autre bout du terminal par où les passagers débarqueraient bientôt. B.T., Michi et Lily partirent dans cette direction et patientèrent.

25 mai 2054 05:55 (GMT−5)
Lincoln Park

C'était le Memorial Day. Le soir précédent, sans avertissement, le speaker Wisecarver avait convoqué une session en urgence de la Chambre des représentants. Il l'avait claironné le moins possible, profitant du jour férié. Il voulait de toute évidence que ses adversaires politiques soient sur la défensive ; et il y était sans aucun doute parvenu. Les bureaux du gouvernement fédéral étaient fermés pour la journée. À cause des tensions croissantes après la publication du rapport final de la commission Wisecarver, les forces de l'ordre locales avaient dû rappeler des agents, à la demande du speaker Wisecarver. Ces forces comprenaient la police du Capitole, la police des parcs, la police métropolitaine du District de Columbia, des agents de Virginie et du Maryland et les quelques centaines de marines stationnés à la caserne au coin de la 8e et I Streets.

Julia Hunt, présente depuis peu à la caserne, était de service pour le long week-end. Lorsque l'appel était arrivé tard dans la nuit pour réclamer que deux compagnies de marines soient mobilisées pour contrôler la foule aux abords du Capitole, elle lisait à son bureau. Elle avait de plus en plus de mal à dormir et lire l'aidait à se calmer. Le livre qu'elle avait choisi avait plus de cinquante ans. Il prédisait des progrès dans l'édition génomique à distance et cette évolution dans l'intégration biologique et

technologique qui s'était récemment produite. Le rapport des services secrets qui lui avait valu son licenciement étant lié à ces idées, elle s'y intéressait de plus près, maintenant qu'elle en avait le temps.

Cet ouvrage, *Humanité 2.0 : La bible du changement*, avait été écrit par le Dr Ray Kurzweil, toujours vivant à plus de cent ans, et habitant soi-disant dans un trou perdu dont elle n'avait jamais entendu parler, au Brésil. Julia avait souligné de nombreux passages au cours de sa lecture. Ils allaient du fantaisiste : "une autre fascinante – et hautement spéculative – possibilité est d'envoyer un processus computationnel dans le passé à travers un 'trou de ver'" ; au troublant : "le corps que vous vous choisissez dans le monde virtuel peut être différent de celui que votre partenaire choisit pour vous au même moment." Elle s'arrêta brusquement devant ce paragraphe : "Télécharger un cerveau humain signifie scanner toutes ses caractéristiques fondamentales avant de les instancier dans un substrat computationnel puissant adéquat. Ce procédé capturera intégralement la personnalité, les souvenirs, les compétences et l'histoire d'un individu."

Comprenait-elle bien ce qu'elle lisait ? Kurzweil prédisait-il la possibilité de télécharger l'esprit humain ? Julia se rappela le post sur Common Sense, celui qui avait déclenché cette crise. Avec cette séquence de code désormais liée à l'assassinat de Castro, elle avait supposé que la Singularité était une arme nouvelle et meurtrière, un outil de domination qui pouvait cibler une seule personne (ou un groupe) et, comme dans le cas de Castro, arrêter leur cœur, ou les tuer d'une façon ou d'une autre. Mais si ce n'était pas seulement un outil de domination ? Si quelqu'un pouvait télécharger son cerveau, il devenait immortel. Et si la Singularité ne signifiait pas notre destruction mais notre salut ? Si elle pouvait ramener en arrière une société au bord du précipice ? Ressusciter des gens ? Elle continua de lire ; et ce faisant, elle pensait à sa mère, à la façon dont certaines choses n'avaient pas été réglées entre elles. Puis une autre idée commença lentement à germer. Et qu'en était-il de ses vrais parents ?

À ce moment-là, le téléphone sonna et elle reçut du quartier général du corps des marines l'ordre de mobilisation. Des discussions en ligne indiquaient qu'une demi-douzaine de brigades truthers, soit des milliers d'individus, prévoyaient d'envahir Washington par solidarité avec le speaker

Wisecarver. Afin de maintenir l'ordre, les marines se positionneraient à proximité du Capitole avant la session en urgence du Congrès. Contrairement aux autres troupes fédérales, les marines de la caserne pouvaient être déployés à l'intérieur de Washington, D.C. sans que le président Smith n'ait besoin d'invoquer l'Insurrrection Act, ce que son parrain avait constamment et farouchement déconseillé au président de faire. Étant donné les tensions politiques entre les truthers et les dreamers, Hendrickson avait craint que si le président invoquait l'Insurrection Act et déployait des troupes fédérales dans les États à majorité truther, cela provoque un schisme au sein de l'armée et que les hommes en uniforme partisans des truthers ne désobéissent aux ordres.

Quelques minutes après le coup de téléphone, le colonel Dozer apparut. Julia le briefa sur les détails, qui étaient maigres. Dozer était resté à distance prudente de la major Hunt. En dépit de son fâcheux retour à la caserne, il comprenait qu'elle avait encore des amis dans les hautes sphères, du moins pour le moment. Au grand dam de Dozer, au lieu de cantonner Julia dans un poste administratif, les circonstances l'avaient forcé à lui offrir le commandement d'une de ses trois compagnies. Il était à court d'officiers, avec deux de ses trois commandants de compagnies faisant l'objet d'une enquête pour des incidents liés aux manifestations. L'un d'eux avait été jusqu'à ordonner à ses marines de tirer à balles réelles sur un groupe de truthers qui essayait d'escalader la clôture du bâtiment du Trésor. C'était le soir, quelques jours plus tôt, où Common Sense avait divulgué le rapport confidentiel sur l'édition génomique à distance. Trois manifestants étaient morts. Leur décès avait fait beaucoup moins de bruit que celui de Sherman. Les gens semblaient être devenus insensibles à la violence.

C'est ainsi que peu après six heures, le matin du Memorial Day, le portail de la caserne s'ouvrit en grand. Deux colonnes de marines en équipement complet – gilet pare-balles, casque, visière de protection, bouclier anti-émeute, jambières, fusil en travers de la poitrine et matraque à la ceinture – marchèrent vers la 8e Rue, tournèrent à droite et continuèrent au nord, en direction de Lincoln Park. Dozer à leur tête. La compagnie de Julia était la seconde des deux. Elle-même se tenait à l'avant, ce qui la plaçait au centre exact des presque trois cents marines.

25 mai 2054 10:12 (GMT−4)
Hôtel Tropicana

Encore une journée de repos à l'hôtel. Peut-être deux. Chowdhury avait le sentiment que ce serait suffisant pour qu'il reprenne des forces avant la dernière étape du voyage. Deux jours plus tôt, au terminal du ferry, son arrivée n'était pas passée inaperçue. Il n'en avait pas été surpris. Ce qui l'avait étonné était que ce soit l'une de ses anciennes employées du groupe Tandava, Lily Bao, qui l'attende, en compagnie de ce B.T. et de sa petite amie intelligente et séduisante. Tous trois lui avaient expliqué pourquoi ils voulaient retrouver Kurzweil.

Malgré son voyage épuisant, Chowdhury aurait peut-être poursuivi directement en amont si ces trois-là ne l'avaient pas intercepté à Manaus. Il ne savait toujours pas quoi penser d'eux. Il avait demandé à Ashni de contacter leurs réseaux à New Delhi pour voir ce qu'elle pouvait déterrer. Ce matin-là, ils discutaient de ses découvertes pendant qu'Ashni, à son chevet, vérifiait sa tension.

— 17-11, dit Ashni, en arrachant la bande velcro de son biceps. C'est mieux qu'hier mais toujours bien trop élevé.

Chowdhury s'assit avec difficulté. Il baissa sa manche et en reboutonna le poignet.

— Ça ne va pas s'améliorer si on reste ici. Nous devons trouver Kurzweil.

— Rallonge-toi, Bapu, dit Ashni.

Son headsUp affichait ses e-mails et elle faisait défiler l'écran holographique.

— Rien de neuf ? demanda son père.

— Rien.

Elle traversa la chambre jusqu'à un plateau et piqua un morceau de bacon dans une assiette froide.

— Tu devrais reposer ce truc, dit Chowdhury. Si tu ne fais pas attention, tu pourrais finir comme moi. Nous avons les mêmes gènes.

Elle sembla abattue à l'idée d'avoir le même cœur que son père. Elle soupira lentement et s'essuya les yeux du dos de la main. Chowdhury n'avait jamais été doué pour gérer les émotions d'autrui, encore moins celles de sa fille. Il songea à sa mère, son ex-femme, morte vingt ans plus tôt à Galveston. Ashni avait toujours porté le poids de ce deuil.

— Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, dit Chowdhury à sa fille.

— Laquelle ?

Elle s'assit au pied de son lit.

— Manolo, notre capitaine, n'a jamais vraiment dit qu'il avait rencontré Kurzweil. Il sait où il est parce qu'il a déposé une femme en amont, mais il n'est jamais revenu la chercher.

— Tu veux parler de Sarah Hunt ?

— C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Sarah Hunt s'est suicidée aux États-Unis. Cette femme qui a rendu visite à Kurzweil, elle ne l'a jamais quitté. Alors c'est qui ?

— C'est si important que ça ?

— Ça pourrait l'être.

— Tu as parlé aux autres de cette femme ?

— Non. Et je n'en ai pas l'intention, pas encore. Celui ou ce qui a tué Castro est en amont de ce fleuve. Et ce qui l'a tué pourrait bien être l'unique chose capable de me sauver.

— Qu'on arrive là-bas à l'improviste, tu crois que c'est malin ? demanda Ashni. Si Kurzweil a tué Castro, j'imagine qu'il n'a pas envie d'avoir des visiteurs. Et s'il n'a pas tué que Castro ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Et si cette femme dont Manolo t'a parlé était aussi derrière Common Sense ? Elle pourrait tout autant que Kurzweil être derrière tout ça. Cette femme pourrait aussi avoir un rapport avec la mort de Sarah Hunt. On n'en sait rien.

— Tu as raison, on n'en sait rien. Il n'y a qu'une seule chose dont on est sûrs : si je ne trouve pas Kurzweil, je vais mourir.

Cette logique irréfutable fit taire Ashni. Elle resta un moment près du lit de son père, en pleine réflexion, puis elle traversa la pièce. Elle fouilla dans ses bagages et revint avec un moniteur ECG portable, un peu plus petit qu'une télécommande de téléviseur, pour effectuer un nouvel examen. Elle le posa sur ses cuisses.

— Allez, Bapu. Voyons ce que ça dit.

Chowdhury plaça ses doigts dessus, comme s'il jouait sur un piano miniature. Il essaya de se détendre tandis que ses constantes physiologiques étaient projetées sur le headsUp d'Ashni.

Une minute passa. L'ECG émit un bip sonore.

Ashni fronça les sourcils en lisant les résultats.

— Ça donne quoi ? demanda Chowdhury.

— C’est mieux.
— Mieux que quoi ?
— Mieux qu’hier.
— C’est le moment, dit son père. Nous devrions partir demain.
— Bientôt, dit-elle. Nous partirons bientôt.

25 mai 2054 10:52 (GMT−5)
Lincoln Park

Le fracas des marines marchant au pas, chargés de leur équipement, résonnait sur les rangées de maisons et les trottoirs pavés de briques emblématiques du quartier résidentiel de Capitol Hill. Quelque chose allait se passer aujourd’hui, Hunt le savait et, à en croire leurs visages graves, les marines aussi. Assumant le commandement depuis à peine une semaine, elle avait du mal à se souvenir de la plupart de leurs noms.

Longtemps auparavant, la ville avait fait de ce quartier historique une zone préservée et il n’avait quasiment pas changé depuis l’époque de Lincoln. Aujourd’hui, Julia aurait peut-être à mener ce groupe au combat, ou à une forme de combat, mais pas contre un adversaire qu’elle aurait pu un jour imaginer affronter. Longtemps auparavant, à Annapolis, elle avait juré de le faire. La phrase de la prestation de serment “défendre la Constitution contre tous les ennemis, étrangers et intérieurs” tournait dans sa tête. On avait toujours insisté sur les premiers de ces ennemis, pas sur les seconds. Sa mère, Sarah, aimait beaucoup un discours prononcé par Lincoln, plus de vingt ans avant la guerre de Sécession, dans lequel il avait déclaré : “Toutes les armées d’Europe, d’Asie et d’Afrique réunies, fussent-elles militairement équipées de tous les trésors du monde (à l’exception des nôtres), et fussent-elles commandées par Bonaparte, demeureront incapables de venir dans l’Ohio ou de s’ouvrir un chemin dans les Blue Ridge Mountains, dussent-elles s’y escrimer pendant mille ans… Si l’anéantissement est notre lot, c’est nous qui serons à son origine et l’instrument de son accomplissement. En tant que nation composée d’hommes libres, notre destin est de vivre à jamais ou de périr par le suicide[1].” Julia voyait l’Amérique de moins en moins comme une nation et de plus en plus comme un pacte de suicide.

Au centre du parc qui portait son nom se dressait autrefois une

statue du seizième président. Connue sous le nom de Mémorial de l'émancipation, elle représentait Lincoln, moulé dans le bronze, affranchissant un homme enchaîné agenouillé au sol. Financé exclusivement par d'anciens esclaves, le mémorial, installé dix ans après l'assassinat de Lincoln, était devenu un objet de controverse pour les générations futures à cause de la pose soumise de l'esclave. Régulièrement, des appels au déboulonnage du mémorial étaient lancés. Lorsque le président Castro était arrivé au pouvoir, sa commission des Monuments publics avait passé en revue toutes les statues sur les terres fédérales, dont le Mémorial de l'émancipation, qu'elle avait décidé d'enlever à l'issue d'un vote serré. Il ne restait plus qu'un socle vide là où se tenaient jadis Lincoln et l'homme qu'il libérait.

Tandis que les marines se déployaient autour du parc, Dozer installa son poste de commandement au pied du socle en granit. Il demanda par radio à Julia et au major Barnes, l'autre commandant de compagnie, de le rejoindre. Ancien marine engagé, Barnes avait davantage d'années de service que le colonel Dozer. Vingt ans plus tôt, alors caporal, il avait combattu les Chinois dans les îles Spratleys. Mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, musclé et imposant, il était l'archétype du marine de la caserne, parfait pour ses très populaires cérémonies excepté pour une chose : son visage. Il portait les cicatrices des Spratleys. Elles se présentaient sous forme de fissures, comme autant d'affluents dans un delta, depuis son front et le long de ses deux joues. Julia avait entendu dire que son ex-femme vivait avec leur fils de six ans sur la côte est du Maryland. Pour passer plus de temps avec le petit garçon, Barnes avait demandé à être transféré à la caserne. Sa demande avait nécessité tout un tas de dérogations avant d'être finalement acceptée en dépit de ses cicatrices disgracieuses. Julia appréciait les manières calmes de Barnes. Il était plutôt introverti et lorsqu'il s'exprimait, c'était souvent à l'aide d'un seul mot, parfois de quelques phrases, mais jamais plus. Elle appréciait aussi que Dozer – qui était plus jeune et n'avait pas l'expérience au combat de Barnes – soit de toute évidence terrifié par lui.

Julia se tenait à côté de Barnes, tous deux silencieux, et elle lisait la plaque en bronze à la base du socle : *La première contribution de cinq dollars fut celle de Charlotte Scott. Une affranchie de Virginie dont c'étaient les premiers gains de femme libre, devenus sacrés grâce à sa suggestion et sa requête, le jour où elle*

apprit la mort de Lincoln, de construire un monument à sa mémoire.

— Amusant, dit Barnes.

Julia n'avait pas remarqué que lui aussi lisait la plaque.

— Qu'est-ce qui est amusant ?

— Ils tuent Lincoln. Il a une statue. Castro déboulonne la statue. Et ils tuent Castro. Amusant.

Barnes s'interrompit, comme s'il était sur le point de livrer une pensée plus profonde, mais il se contenta de plonger la main dans la poche latérale de son treillis et en sortit une boîte de Copenhagen d'où il prit une pincée de son doigt replié qu'il coinça sous sa lèvre inférieure. Il cracha un long filet saumâtre de jus de tabac sur le trottoir.

— Ouais, dit-il. Amusant.

Dozer fit signe à Hunt et Barnes. Tous trois regardèrent une tablette qu'il venait de sortir de son matériel. Un drone au-dessus d'eux y transmettait en direct des images du parc. Dozer entreprit d'annoter les images tout en donnant ses ordres.

— Le speaker Wisecarver doit s'adresser à la Chambre dans moins d'une heure, commença-t-il en consultant sa montre. Toute la matinée, les brigades truthers se sont dispersées en ville. Nous devons nous attendre à ce qu'ils massent leurs sympathisants en quelques minutes autour du Capitole, si on leur en donne l'ordre, donc nous devons être en position et déployés en conséquence. Major Hunt, je vais garder votre compagnie en réserve ici, au milieu du parc. Je veux que vous soyez prête à apporter du renfort au major Barnes qui va tenir des barrages ici, ici et ici.

Dozer annota la carte du bout du doigt, plaçant les pelotons du major Barnes dangereusement loin du Capitole.

Barnes jeta un coup d'œil à la carte, fronça les sourcils et y dessina trois marques différentes sans prononcer un mot.

— D'accord, dit Dozer. Ces positions fonctionnent aussi. Des questions ?

— Aucune, monsieur, dit Julia.

Barnes secoua simplement la tête.

Une heure passa, puis deux. Les marines déjeunèrent des rations fourrées dans leurs poches de treillis. Wisecarver n'entrerait dans la Chambre que lorsqu'il s'y trouverait suffisamment de représentants pour voter. Ce ne fut pas avant l'après-midi que la masse critique de législateurs fut atteinte, mais elle finit par l'être. Les marines en position regardaient par groupes de deux ou trois la procédure diffusée en direct. Les rues,

qui avaient été animées toute la matinée, étaient quasiment vides.

25 mai 2054 13:40 (GMT−4)
Hôtel Tropicana

B.T ouvrit la porte de sa chambre et tendit le cou pour observer le couloir.

— Il est toujours là ? demanda Michi.

Elle était assise au bord d'un des lits jumeaux, le genou droit ramené sur sa poitrine. Pour tromper son ennui, elle vernissait ses ongles de pieds pour la deuxième fois en deux jours.

B.T. n'arrivait pas à voir. Il enclencha le pêne dormant afin que la porte ne se referme pas derrière lui et fit quelques pas au petit trot dans le couloir. Il aperçut l'écriteau NE PAS DÉRANGER toujours accroché au loquet de la suite junior que le Dr Sandeep Chowdhury partageait avec sa fille.

B.T. se hâta de revenir.

— Il est encore là.

— Ça fait deux jours. Je sais qu'il a besoin de recouvrer ses forces, mais ça prend trop de temps.

B.T. demanda à Michi ce qu'elle voulait qu'il fasse.

— Tu pourrais aller frapper à leur porte.

B.T. fit la grimace, comme s'il avait avalé un aliment au goût aigre.

— Et pourquoi, toi, tu ne vas pas frapper à leur porte ?

— Parce que je suis occupée, dit Michi en regardant ses doigts de pied à demi vernis.

B.T. soupira et proposa qu'ils attendent encore une heure.

— Très bien, dit-elle.

B.T. alluma la télévision.

Michi lui demanda de baisser le son.

Il préféra l'éteindre.

— Pourquoi tu penses que Sarah Hunt s'est suicidée ? lança-t-il brusquement.

Michi referma son flacon de vernis, bien qu'il lui restât trois ongles à terminer.

— Pourquoi tu poses cette question ?

— Parce qu'on n'en a jamais vraiment parlé.

— Ah bon ?

B.T. secoua la tête.

Michi se redressa, se tenant bien droite au bord du lit.

— Eh bien, je pense que son travail avec Kurzweil commençait à la ronger, voilà pourquoi. Quand le Dr Agawa lui a demandé de s'en éloigner, l'idée de vivre sans ce travail s'est révélée trop dure pour elle. Elle a atteint son point de rupture. Tout le monde en a un. Tu ne crois pas ?

— Je ne crois pas quoi ?

— Que tout le monde a un point de rupture.

— Bien sûr, j'imagine que tout le monde en a un. Mais pour moi, ça n'a aucun sens que Sarah Hunt se soit suicidée parce qu'elle avait atteint le sien. Une femme qui a ordonné deux frappes nucléaires, qui a anéanti Shanghai et Shenzhen. Des millions de gens, pouf, évaporés. Elle a vécu avec ça sur la conscience pendant des années. Tu imagines un tel fardeau ? Alors, non, je ne crois pas qu'une engueulade du Dr Agawa ait pu la conduire à une spirale suicidaire.

— OK, dit Michi. Quoi alors ?

— Je n'en sais rien… mais en tout cas, ce doit être quelque chose qu'elle a vu ou appris là-bas avec Kurzweil. (B.T. s'assit au bord du lit et se pencha vers Michi afin que ses yeux soient à hauteur des siens.) Ce qui se trouve en amont de ce fleuve est ce qui a tué Castro. Et ça a peut-être tué Sarah Hunt. Ça me fait peur. Pas toi ?

Un coup à la porte les interrompit. C'était Lily Bao.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? demanda-t-elle.

— On attend, répondit Michi. Le Dr Chowdhury et sa fille ont un écriteau NE PAS DÉRANGER sur leur porte.

— Mais non, dit Lily.

B.T. sortit dans le couloir. L'écriteau n'était plus là.

— J'ai parlé à Ashni, dit Lily. Le capitaine du ferry qui les a amenés ici est d'accord pour nous conduire en amont.

Elle attrapa la télécommande au pied du lit et alluma la télévision. Elle diffusait des images des marines américains en train de sécuriser le Capitole. Le bandeau qui défilait annonçait une session en urgence du Congrès. Lily s'attarda quelques minutes devant l'écran.

— Espérons que nous allons trouver quelque chose là-bas qui donne un sens à tout ça, dit-elle avant de retourner dans sa chambre.

B.T. éteignit la télévision et se dirigea nonchalamment vers

l'armoire. Il sortit sa valise et commença à la refaire. Michi était toujours assise sur le lit, les genoux serrés contre sa poitrine, et l'observait.

— Je n'ai pas répondu à ta question de tout à l'heure, finit-elle par dire.

— Quelle question ?

B.T. était debout au centre de la pièce, le col d'une chemise coincé sous son menton pendant qu'il pliait les manches.

— Si j'ai peur de ce qu'on va trouver en amont de ce fleuve.

— Et alors ?

— Oui, dit-elle. Je suis terrifiée.

25 mai 2054 13:41 (GMT-5)
Lincoln Park

Wisecarver n'apparut pas immédiatement.

Émergeant du fond de la salle, de la partie dreamer de l'hémicycle, une congressiste nouvellement élue vint prendre la parole. Elle représentait une circonscription du Nouveau-Mexique qui avait longtemps voté démocrate, mais avait comme tant d'autres basculé du côté dreamer lorsque Castro avait remporté son premier mandat plus de dix ans auparavant. En dépit de sa relative jeunesse, elle avait le regard triste d'une femme lasse d'expliquer des choses qui ne devraient pas avoir besoin d'explications, tel un professeur dans une école aux résultats catastrophiques.

Puisque les travaux législatifs du jour n'avaient pas encore débuté, et ne commenceraient pas avant l'arrivée de Wisecarver, elle profita de ce moment pour prononcer un court discours d'une minute, ce qui, d'après le règlement régissant la prise de parole, était le temps maximum alloué à un membre de la Chambre avant le début de la session officielle du jour. Ce serait cependant suffisant. Son message était simple. Elle délivra sans la moindre passion l'allocution inscrite sur une unique feuille de papier qu'elle sortit de sa poche.

— J'ai occupé le long week-end avant ce Memorial Day en lisant intégralement le *Rapport de la commission nationale concernant l'assassinat du président Castro*, connu aussi sous le nom de "rapport de la commission Wisecarver". Ses découvertes sont irréfutables et posent la question de la légitimité de

l'administration Smith, qui semble être impliquée dans la dissimulation et très probablement l'assassinat d'un président américain en fonction. Je ne peux en toute conscience continuer de siéger au sein d'un parti dirigé par un tel président. Je demande à ce corps législatif d'entreprendre une procédure d'impeachment contre le président Smith, rapidement suivie par une enquête criminelle. Je renonce aussi, avec prise d'effet immédiate, à mon adhésion au Parti American Dream, me déclare indépendante et choisis de siéger avec les démocrates-républicains.

Elle replia le papier et le rangea dans sa veste. Elle s'interrompit un instant, comme si elle présentait ses respects devant une tombe. Lorsqu'elle se retourna, une file de plusieurs dizaines d'autres membres s'était formée derrière elle. Chacun monta sur l'estrade, lut exactement la même déclaration et repartit s'asseoir.

Julia Hunt regardait l'événement dans Lincoln Park en compagnie de deux de ses marines qui projetaient la scène depuis un headsUp réglé sur une des chaînes parlementaires. L'un d'eux finit par lui demander ce qui se passait.

— Les dreamers font défection, dit-elle.

Les deux jeunes marines lui lancèrent un regard vide, alors elle ajouta :

— Quelqu'un a dû les remonter. Ils changent de parti. Ça va tout modifier.

Wisecarver fit alors son entrée dans la Chambre.

Il avança tranquillement jusqu'au fauteuil du speaker, comme s'il s'installait à sa table préférée dans un restaurant où il est difficile d'obtenir une réservation. Lorsque l'ultime représentant ayant lâché son parti retourna à sa place, Wisecarver abattit son marteau. Il ramena l'ordre dans la Chambre. Il était temps de passer à l'ordre du jour.

Wisecarver commença lui aussi par sortir une simple feuille de papier de la poche de son manteau. Il étudia une dernière fois ses notes, prenant son temps. Il alla même jusqu'à décapuchonner un stylo-plume, raya un mot qu'il remplaça par un autre et referma avec ostentation le stylo. Personne ne dit mot durant cet épisode. Ces changements de dernière minute semblaient moins être une façon d'améliorer son discours qu'une démonstration politique théâtrale, une preuve qu'il pouvait prendre le temps qu'il voulait parce qu'il exerçait un contrôle absolu sur ce corps législatif.

— Notre président, commença-t-il, est mort. Nous n'en avons pas d'autre.

Il laissa son regard errer sur la foule et transpercer les rares membres restants de l'opposition avant de poursuivre.

— Ce que nous avons est une administration qui au mieux s'est elle-même disqualifiée à cause de sa négligence et au pire a fomenté un assassinat. Or, cette administration vous affirme le contraire. Ils vont déclarer que des forces cachées, malveillantes, sont responsables de la mort du président Castro. Ils désignent de suspectes séquences de code hébergées sur des sites web étranges tout en vous demandant d'ignorer des faits qui parlent d'eux-mêmes, d'oublier leur dissimulation, d'oublier ces mensonges honteux et flagrants adressés au peuple américain, ces mensonges dont nous nous souvenons, ces mensonges dont nous avons la preuve !

Wisecarver glissa la main sous le pupitre. Il en sortit une liasse épaisse de plusieurs centimètres qu'un employé avait dû laisser là pour lui. C'était le rapport de sa commission. Il le brandit comme une arme, en balaya la Chambre de gauche à droite tout en montant d'un ton :

— Le président Smith est même prêt à vous demander d'ignorer que lui, plus que quiconque, avait à gagner de la mort du président Castro. Ils se nomment dreamers parce que notre république a débuté comme un rêve, appelée de leurs vœux par les Pères fondateurs et devenue réalité grâce à l'énergie et au sacrifice de générations d'Américains. Mais lorsque ce rêve n'est pas ancré dans des faits, lorsque ce rêve est ancré dans la fiction, le rêve devient un cauchemar. D'abord la vérité. Puis le rêve.

Wisecarver but de l'eau dans un verre transparent posé devant lui. Il se servait de cette interruption – de ce silence – pour créer un effet dramatique. Un marmonnement d'approbation assourdi parcourut la Chambre, ses partisans se tournant les uns vers les autres et répétant les deux dernières phrases avec un résultat parfait – voire chorégraphié : *D'abord la Vérité. Puis le rêve*.

Wisecarver leva la main. Le silence revint dans la Chambre.

— Notre gouvernement nous offre les outils nécessaires à la recherche de la vérité, des outils dont je répugnais à faire usage. Jusqu'à aujourd'hui. La détermination de mes collègues, des deux partis (il fit un geste en direction de la représentante du Nouveau-Mexique, la première défection) me donne le courage de faire usage de ces outils. Depuis plusieurs mois, au sein de

notre commission, nous enquêtons sur les faits afin que la Chambre puisse réunir toutes les preuves pertinentes et considérer si elle doit ou non exercer tous les pouvoirs que lui confère l'Article 1. Aujourd'hui, j'annonce que nous allons prendre une mesure constitutionnelle de la plus haute gravité. Aujourd'hui, je vais vous présenter des articles d'impeachment contre le président Smith.

— Nous y voilà, dit un des marines qui se tenait aux côtés de Julia.

Les inflexions de sa voix trahissaient ce pragmatisme fataliste commun à tous les soldats à travers les âges. Aucun d'eux n'avait besoin d'explication sur la façon dont les articles d'impeachment allaient provoquer l'escalade dans la crise actuelle. À moins que les véritables assassins ne se rendent d'eux-mêmes aux autorités avec une preuve irréfutable de leur crime, les insinuations et les récriminations autour de la mort de Castro auraient des conséquences probablement plus dommageables pour le pays que l'assassinat en lui-même. Julia le voyait clairement. Lorsqu'un président est assassiné, une vision de l'Amérique l'est aussi.

Des slogans scandés, au début incompréhensibles, s'élevèrent du côté opposé du parc, en bas de East Capitol Street. Sur sa radio portative, elle entendit Dozer lui ordonner de le rejoindre à son poste. Il y avait de l'urgence dans sa voix et Julia partit au pas de course. En arrivant, elle le trouva en train de regarder en même temps les images en direct du drone et les débats à la Chambre. Les yeux de Dozer basculaient anxieusement d'un écran à l'autre. Les membres votaient. Le panneau d'affichage des "oui" et des "non" de la chaîne penchait sans controverse possible en faveur du oui. Les articles d'impeachment allaient passer. Sur d'autres images en direct, une meute était apparue, sortie de nulle part. Une foule énorme, plus vaste que Julia n'en avait jamais vue, marchait en direction du Capitole. Elle n'arrivait pas de l'ouest, en bas du Mall, comme Julia s'y attendait, mais de l'est. Il n'y avait que deux compagnies de marines pour lui barrer la route.

Julia ne voyait pas encore la foule, mais elle l'entendait plus distinctement. Le vague chant était devenu audible, la fusion de milliers de voix. "D'abord la vérité ! Puis le rêve !" criaient-ils à l'unisson. Un téléphone au fond de la poche de Dozer sonna. Il répondit avec un "oui, monsieur" raide. La conversation était à sens unique. Dozer se contentait de répéter ces deux mots. Ses

yeux s'écarquillèrent en recevant ses ordres, mais ses réponses ne varièrent jamais.

Les événements se bousculaient désormais. Barnes rappela sur la radio, expliquant calmement qu'il comptait "au minimum quelques milliers de personnes. Plus qu'on ne peut en contrôler. Rien de violent. Jusqu'à maintenant. Suggère qu'on les laisse passer."

— Négatif, dit Dozer. Les ordres sont de ne laisser passer personne au-delà de ce parc.

Il regarda solennellement son téléphone, comme s'il était devenu le protecteur d'une relique sacrée. Julia ne pouvait qu'imaginer qui était son interlocuteur. Probablement quelqu'un de très haut placé, peut-être pas le président lui-même, mais quelqu'un sur qui le président pouvait compter en cas de crise. Vraisemblablement son parrain, qui ne répondait pas à ses appels. Elle sentit un frémissement de rage monter en elle.

Barnes se manifesta à nouveau par radio :

— La foule contourne ma position. Je ne peux pas la retenir. Demande la permission de me replier.

Dozer jeta un coup d'œil aux images en direct. Il jura dans sa barbe et donna son autorisation à Barnes. Dozer avait trop éloigné ses compagnies les unes des autres. Elles n'avaient d'autre choix que de fusionner en une ligne unique coupant le parc en deux.

Par deux ou trois, avec la précision d'un ballet, les marines bondirent en arrière. Ils se mirent en formation, épaule contre épaule, derrière leurs boucliers anti-émeute. La foule avait ouvert une brèche du côté est du parc et se dirigeait vers l'ouest, droit vers eux et le Capitole. Cinquante mètres d'herbe séparaient les deux groupes.

Puis la foule s'arrêta.

À l'intérieur du Capitole, on comptait le dernier vote.

Les articles d'impeachment étaient passés.

Des acclamations assourdissantes s'élevèrent de la foule. Les truthers – un mélange de paramilitaires en tenue tactique, d'activistes politiques portant des drapeaux et des pancartes et de jeunes en quête de frisson – entonnèrent à nouveau leur slogan "D'abord la vérité ! Puis le rêve !", le répétant encore et encore, faisant de la cadence de ces six mots repris en boucle une chanson, sur laquelle ils se mirent à danser de petites gigues spontanées qui éclataient dans leurs rangs. Leur manifestation –

l'expression d'une volonté politique sur un sujet aussi grave que la présidence des États-Unis – baignait dans une atmosphère de fête improvisée sur le parking d'un stade.

Dozer avait du mal à trouver un sens à cette exhibition bizarre. Il faisait anxieusement les cent pas derrière la ligne des marines. Puis quatre jeunes manifestants sprintèrent dans l'espace désert.

— Préparez-vous ! cria Dozer, provoquant des échanges de regards nerveux chez les marines qui n'étaient pas sûrs de ce à quoi ils devaient se préparer.

Ôtant leurs T-shirts, les jeunes gens révélèrent leurs corps peints d'une unique lettre rouge bordée de bleu.

— R-U-T-H, dit Dozer. Putain, c'est qui, Ruth ?

Barnes, qui commençait à faire de l'ombre à Dozer, dit :

— Monsieur, je crois…

Dozer le coupa :

— S'ils traversent ce foutu champ, je vais…

De l'arrière de la foule, un cinquième manifestant se mit à courir. Il trébucha et chancela. Se rattrapant de justesse, il prit place au bout des quatre autres. Avec le panache d'un super-héros, il se débarrassa de son T-shirt, révélant un énorme T peint sur sa poitrine, ce qui déclencha les hourras tapageurs de la foule ; ainsi encouragés, les cinq hommes-lettres formant le mot TRUTH sprintèrent et zigzaguèrent au milieu du no man's land qui s'était constitué entre les marines et les manifestants, tels cinq hommes nus qui auraient réussi à pénétrer sur le stade pendant un match de championnat. Lorsque Dozer ordonna aux marines lourdement équipés de se saisir d'eux et de les arrêter, cela tourna au spectacle : cinq hommes qui se séparaient et se rassemblaient pour former le mot TRUTH chaque fois qu'ils échappaient aux autorités.

Dozer, gêné et ne sachant plus quoi faire, en avait assez vu :

— Barnes, Hunt ! aboya-t-il. Déployez les armes non létales !

Julia remarqua que ses marines regardaient leurs fusils chargés de balles en caoutchouc d'un air hésitant. Ils tripotaient nerveusement le masque à gaz pendant à leur hanche.

— Monsieur, dit Julia. Pourrions-nous…

— Nous avons des ordres, répondit sèchement Dozer en agitant le téléphone dans les airs. Déployez les armes non létales.

— Les ordres de qui ? intervint Barnes.

Un sourire obséquieux apparut sur le visage de Dozer, comme si Barnes était tombé dans un piège.

— Des ordres venant directement du président des États-Unis.

— Il vous a appelé sur ce téléphone ?

Dozer plissa les yeux.

— Son chef de cabinet.

Barnes pivota vers Julia, si bien qu'il tourna le dos à Dozer. Par ce simple geste, il semblait rejeter non seulement l'autorité de Dozer, mais aussi celle du haut responsable qui parlait à travers lui.

— Ces gens n'ont enfreint aucune loi, dit Barnes à Julia. La Constitution leur garantit le droit de se rassembler pacifiquement. Je n'ai aucune obligation de suivre des ordres contraires à la loi. Et certainement par ceux d'un président sur le point d'être destitué. Je n'ouvrirai pas le feu sur cette foule. Pas question. Ça n'arrivera pas.

Julia n'avait probablement jamais entendu Barnes débiter autant de mots à la suite. Il ôta alors son casque et fit basculer son fusil dans son dos.

Julia l'imita.

Avant que Dozer puisse lancer de nouveaux ordres ou menaces, tout le long des rangs, les marines firent de même. Ils enlevèrent leurs casques, firent pivoter leurs fusils.

Les truthers les acclamèrent.

Le jeune homme torse nu arborant fièrement le T sur sa poitrine fut le premier à traverser en courant le no man's land. Il tenait à la main un drapeau américain arrimé à un bout de tuyau en plastique. Le drapeau battait au vent. Derrière lui, la nuée de truthers avança. Ils se mêlèrent bientôt aux marines. Ils prenaient des photos et enlaçaient les soldats comme dans une scène de la Seconde Guerre mondiale, comme si c'étaient les marines qui les avaient finalement libérés d'une force d'occupation. Julia perdit rapidement Barnes de vue au milieu du maelström. La dernière fois qu'elle l'avait aperçu, il était porté en triomphe par la foule. Emporté vers le Capitole tel un héros de stade. Julia ne voyait pas non plus Dozer, mais elle savait qu'il n'était pas loin. Elle entendait son téléphone sonner.

Elle était au pied de l'ancien Mémorial de l'émancipation quand le jeune homme au T sur la poitrine la trouva. Il tenait toujours son drapeau et sauta sans difficulté sur le socle vide. Puis, debout au-dessus de Julia, il se tourna vers elle :

— Allez ! dit-il. Grimpez là !

Elle hésita.

— Allez !

Elle commença à monter, tirant avec ses bras et poussant avec ses pieds. Son équipement était trop lourd. Elle n'avait pas assez de prise et abandonna rapidement. Mais le jeune homme, lui, ne renonçait pas. Il continuait de la fixer d'en haut.

— Allez ! Vous ne pouvez pas rater ça !

Elle se débarrassa alors de son équipement, ôta son gilet pare-balles et posa son fusil au pied du socle. Le jeune homme tendait la main vers elle et avait les yeux grands ouverts, très clairs. Allégée de son fardeau, elle se mit à grimper et se retrouva bientôt au sommet.

Elle était debout, ses mains et celles du jeune homme enlacées. Il leva alors triomphalement leurs deux bras en l'air tandis que de l'autre main il agitait le drapeau qu'il avait transporté tout ce temps. En dessous d'eux, en un torrent venu de l'ouest, l'énorme foule s'approchait du Capitole. Julia se tourna vers l'homme qui hurlait de ravissement avec une expression sauvage et totalement libérée, une expression, comprit-elle, semblable à la sienne.

Perchée à une telle hauteur, elle sentit une soudaine et vertigineuse terreur s'emparer d'elle. La ville, la foule, tout ce qui s'étendait sous elle ; tout semblait si radicalement différent vu d'en haut, du sommet d'un piédestal.

30 mai 2054 22:12 (GMT-5)
Résidences du Watergate

James Mohammad était chez lui et regardait deux téléviseurs à la fois. Le premier diffusait les informations. Le second était divisé entre quatre écrans retransmettant des images en direct : le hall, les deux ascenseurs et le couloir devant la porte de son appartement, un couloir qu'il partageait avec son nouveau voisin, l'amiral à la retraite John "Bunt" Hendrickson.

Zhao Jin et ses collègues du Guoanbu s'étaient occupés de signer un bail à court terme pour le T2 vacant du Watergate. Mohammad approcherait Hendrickson et lui ferait part de leurs conditions. Avec le début des auditions liées à l'impeachment, la Maison-Blanche de Smith était devenue un bâtiment en flammes et Mohammad allait montrer à Hendrickson la sortie. Mohammad était chez lui et attendait que Hendrickson revienne d'une nouvelle journée lugubre dans la vacillante administration Smith.

Vacillante, se dit Mohammad, était probablement un terme trop généreux. En train d'imploser était plus juste. Les informations diffusées à l'arrière-plan soulignaient l'ampleur de cette implosion. Le vote de l'impeachment avait pris le président Smith et son équipe au dépourvu. La Maison-Blanche n'avait pas compris la profondeur de la désillusion de son propre parti. La victoire de Wisecarver semblait inévitable.

Smith, cependant, refusait d'accepter l'inéluctabilité de sa condamnation au Sénat. Lorsque les truthers avaient marché sur le Capitole, les marines postés à proximité s'étaient avérés inefficaces, refusant même d'utiliser des moyens non létaux pour les stopper. Après leur retour à la caserne, le président avait juré de tous les arrêter et de les traduire devant une cour martiale, et il avait alors invoqué l'Insurrection Act, ordonnant à des dizaines de milliers de soldats de se rendre à la capitale. Ces troupes se déploieraient dans toute la ville pour restaurer l'ordre. En réalité, elles étaient devenues un simple outil politique entre les mains du président Smith, qui s'accrochait au pouvoir.

Le présentateur expliquait les dernières directives de Smith, la mise en arrêt du gouvernement, y compris une suspension temporaire du Congrès. Un communiqué de la Maison-Blanche affirmait que le gouvernement fédéral ne recommencerait à fonctionner que lorsque l'ordre serait restauré dans toute la ville. Le présentateur fit remarquer que seule environ la moitié des troupes appelées en vertu de l'Insurrection Act avait répondu à l'ordre de mobilisation. Personne ne savait où se trouvait l'autre moitié. "Il semble que des dizaines de milliers de soldats de l'armée aient abandonné leur poste."

Mohammad engrangea l'information avec un vague intérêt. Le développement le plus urgent pour lui était les dernières nouvelles reçues de Lily Bao la veille.

Elle avait surpassé leurs attentes. Sans trop de problèmes, elle avait retrouvé B.T. qui voyageait avec une Japonaise, Michi. Mohammad avait transmis le nom de Michi à ses officiers traitants qui lui avaient renvoyé un dossier très complet sur elle, allant du sujet de sa thèse (une étude moléculaire des xénophyophores des profondeurs marines) à ses liens avec le Bureau pour la promotion de la recherche du Japon dont le responsable scientifique, le Dr Kobe Agawa, avait des liens avec Sarah Hunt. Si Agawa avait des liens avec Sarah Hunt, Mohammad pariait que cet Agawa avait aussi des liens avec

Hendrickson.

Lily avait aussi retrouvé le Dr Sandeep Chowdhury. Elle avait raconté à James Mohammad comment elle l'avait intercepté au terminal du ferry à Manaus. Chowdhury avait immédiatement reconnu la femme qui avait travaillé pour le groupe Tandava, tandis qu'elle l'avait à peine identifié. Mal rasé et bien plus maigre, il ressemblait à un rescapé tout juste sauvé d'un naufrage.

La détérioration de l'état de santé de Chowdhury avait inquiété Lily. Il connaissait la localisation d'un lieu retiré à une demi-journée de navigation de Manaus où Kurzweil s'était installé après la mort de Sarah Hunt aux États-Unis. Chowdhury n'étant pas encore assez costaud pour entreprendre le voyage, Lily et les autres occupaient des chambres adjacentes au Tropicana. Lily avait assuré à Mohammad qu'ils embarqueraient bientôt pour la dernière étape de leur voyage. Mohammad avait insisté pour savoir quand. "Quand le Dr Chowdhury sera prêt", avait-elle répondu. James Mohammad n'avait rien ajouté.

Il retourna son attention sur les écrans de surveillance.

Hendrickson apparut sur la première caméra, parcourant le sol en marbre lisse du hall, tandis que deux agents des services secrets se positionnaient près de la porte d'entrée. Hendrickson avait coincé sa veste de costume sous son bras et avançait d'un pas traînant, comme s'il ne voulait pas se donner la peine de lever les pieds.

James Mohammad bondit du canapé. Il traversa son appartement en une dizaine de longues enjambées. Il empoigna un sac-poubelle plein qu'il avait laissé près de la porte, bourré de deux vieilles couvertures. Il intercepterait Hendrickson dans le couloir en apportant ses déchets au vide-ordures. L'espionnage – avait depuis longtemps conclu Mohammad – et ses techniques afférentes étaient souvent quelque chose d'enfantin, des tas de ruses idiotes comme celle-ci. Il attendit, la main sur le loquet, l'oreille collée contre le chambranle pour entendre le tintement de l'ascenseur.

Ping.

Mohammad fit trop rapidement les premiers pas, inquiet que Hendrickson puisse entrer dans son appartement avant qu'il ait le temps de prononcer les quelques phrases qu'il avait répétées. Hendrickson était à une demi-douzaine d'enjambées de sa porte, tripotant ses clés, tête baissée. Il sembla à peine remarquer James

Mohammad qui fonçait droit sur lui.

— Longue journée au bureau, hein ?

Hendrickson leva les yeux, sourit faiblement et tourna la clé.

— Vous devez subir une grosse pression.

Mohammad se tenait tout près de Hendrickson, balançant son sac-poubelle comme un métronome.

— Je vous connais ?

— Nous avons un ami commun.

— Un ami ?

La porte de Hendrickson était entrouverte.

— Je peux entrer ?

Hendrickson ne bougea pas.

— Nous pouvons discuter ici si vous préférez, ajouta Mohammad, mais je pense qu'un peu d'intimité nous conviendra mieux.

Il regarda le plafond.

— D'abord, dites-moi qui est notre ami commun.

— Shriver, dit James Mohammad. Pardonnez-moi… le vice-président Shriver.

Hendrickson poussa un gros soupir. Il entra dans son appartement et laissa la porte ouverte derrière lui.

— Vous pouvez déposer vos ordures dehors.

30 mai 2054 05:19 (GMT-5)
Caserne des marines, 8e et I Streets

La major Julia Hunt était désormais l'officier le plus gradé. Dozer avait disparu. Après Lincoln Park, les marines sous les ordres de Julia s'étaient repliés là, à la caserne, où ils demeuraient comme en état de siège. Personne n'était autorisé à entrer ou sortir. Être l'officier la plus gradée était la dernière chose qu'avait voulue Hunt. Néanmoins, étant donné qu'elle et Barnes avaient le même grade, ça s'était joué à l'ancienneté à ce grade. Malgré la tonne d'expériences de Barnes en tant que marine engagé, Julia avait été promue un an avant lui. C'était donc tombé sur elle.

Barnes avait convaincu Julia de s'installer dans l'ancien bureau de Dozer.

— Vous êtes la commandante de la caserne des marines, lui avait-il expliqué. Les jeunes engagés ont besoin de vous voir occuper ce fauteuil. Ils ont besoin de continuité. La continuité

engendre l'assurance… l'assurance qu'ils n'ont pas trahi le corps des marines. Ou le pays.

Depuis son bureau, Julia voyait la pelouse de la place d'armes parfaitement manucurée entourée d'épais murs de briques rouges. Depuis presque trois siècles, les marines protégeaient la capitale de la nation depuis cette caserne, de la guerre de 1812 à aujourd'hui. Julia se surprit à songer à cette histoire. Appartenait-elle à cette lignée de protecteurs ? Elle ne le savait pas. Sa place dans l'histoire dépendrait d'événements hors de son contrôle. Le commandant du corps des marines, dont la résidence était une immense demeure blanche à portique jouxtant la caserne, n'était pas revenu depuis que Hunt assumait le commandement, ce qui selon elle ne présageait rien de bon. Mais ni le commandant ni personne de sa hiérarchie ne l'avait contactée. Le gouvernement était sans aucun doute en plein chaos ; elle se demandait néanmoins quand il y aurait une ouverture de leur part. Lorsqu'elle se produisit, elle ne provenait ni du commandant ni de l'administration. Cette ouverture vint du président de la Chambre. Elle vint de Wisecarver.

Hunt était à son bureau, passant en revue une série de mesures de sécurité modifiées sous les recommandations de Barnes – un nouveau réseau pour leurs caméras de surveillance, un changement de protocole pour le retrait d'armes à l'armurerie – lorsque le sergent de la garde du portail principal l'appela. Wisecarver demandait qu'on le laisse entrer. Hunt alla à la fenêtre de son bureau. Le jour se levait, d'un bleu d'aurore. Un unique SUV était arrêté à la grille. Wisecarver, sur le trottoir, parlait aux marines. Ils avaient la main posée sur la poignée de leur fusil. Ils le sommaient de retourner à son véhicule, une suggestion qu'il ne semblait pas prendre très au sérieux.

Il leva les yeux. Le bureau de Julia, au deuxième étage, était le seul éclairé à cette heure-là et, avec sa silhouette découpée par la lumière, Wisecarver ne tarda pas à la repérer. Il lui fit un signe de la main.

Le sergent de la garde était toujours en ligne.

— Que voulez-vous qu'on fasse, madame ?

— Laissez-le monter, dit-elle. Seul.

30 mai 2054 8:45 (GMT-4)
Amazone et Rio Negro, nord-ouest de Manaus

Manolo les avait retrouvés ce matin-là au terminal du ferry, dans une barque à fond plat propulsée par deux moteurs de hors-bord. Ils remontaient le fleuve vers le confluent du Rio Negro et de l'Amazone, le Dr Chowdhury, Ashni, Michi, B.T. et Lily entassés à la poupe. Une vieille dame replète aidait Manolo à manœuvrer le bateau, nouait et dénouait les cordages, redémarra un des moteurs lorsqu'il cala. Lily supposait qu'il s'agissait de la grand-mère de Manolo, engagée pour leur prêter main-forte ce jour-là. Manolo l'appelait "Avozhina" : grand-mère. Quand Lily Bao demanda si elle vivait avec Manolo, il éclata de rire.

— Non, mademoiselle Bao, répondit-il. Avozhina s'occupe de la maison du Dr Kurzweil. Elle va nous guider. Vous comprenez, l'endroit n'est pas facile à trouver.

Avozhina se tourna vers Lily et sourit, bouche fermée. Lily s'interrogea sur l'âge qu'elle pouvait avoir.

Ils firent la plus grande partie du trajet en silence. Le ronflement des moteurs empêchait de bavarder. Tous étaient plongés dans leurs pensées. Lily était consciente que pour le Dr Chowdhury et sa fille, Kurzweil représentait un dernier espoir. Le Dr Chowdhury avait eu besoin d'aide, y compris pour monter dans la barque. Lily se demandait comment il s'en sortirait pour le voyage retour. Michi et B.T., c'était une autre histoire. L'intérêt de B.T. pour le travail de Kurzweil était purement scientifique, mais Lily se méfiait de Michi. Quelque chose ne collait pas.

Bientôt, ils quittèrent le cours principal et avancèrent lentement, sans faire de vagues, en amont d'un des affluents. En début d'après-midi, ils parvinrent à un quai qui n'était guère plus qu'un piquet enfoncé dans le fond vaseux de la rivière. Avec l'habileté d'un cow-boy, Avozhina lança la corde comme un lasso autour du piquet et amena leur bateau parallèlement au rivage où ils débarquèrent tous les six. Manolo regarda sa montre. Il donna des instructions succinctes à Avozhina, qui hocha la tête. Il annonça au reste du groupe qu'ils devaient revenir au moins deux heures avant le coucher du soleil, sinon, ils devraient passer la nuit là, la rivière étant trop dangereuse pour qu'on y navigue dans l'obscurité. Personne n'émit d'objection. Ça leur laissait une heure avec Kurzweil. Qu'importe ce que chacun était venu chercher, il faudrait qu'il se contente d'une heure.

Un sentier sur lequel ils devaient se déplacer en file indienne s'enfonçait dans la jungle. Le soleil, presque au zénith, fut peu à peu grignoté par l'ombre au fur et à mesure de leur progression,

puis sembla totalement disparaître. La température chuta. Le vide profond dû à l'absence de bruits humains fut bientôt envahi par le babil d'animaux invisibles. Chowdhury marchait derrière Avozhina en début de colonne, imprimant sa cadence, qui demeurait atrocement lente. Il devait s'arrêter souvent, s'asseoir au bord du sentier cinq ou dix minutes pour reprendre son souffle, faire baisser son rythme cardiaque.

Après une troisième pause en moins d'une heure, Lily remonta toute la file. Chowdhury était assis par terre, le torse penché en avant, les coudes posés sur les genoux pour supporter son poids. Sa fille l'encouragea gentiment à se tenir plus droit afin d'inspirer plus profondément. Lily surprit son expression angoissée. Elle prit Ashni par le coude et, l'entraînant à l'écart du chemin, elle lui murmura :

— Votre père n'est pas en forme.

— Ça va aller, dit Ashni. On est presque arrivés, de toute façon.

— Comment va-t-il repartir ?

Ashni lui lança un regard glacial.

— Je suis prêt, dit Chowdhury d'une voix rauque.

— Allons-y, dit Lily. Je vais vous aider à le mettre debout.

Chowdhury leva les deux bras comme s'il entrait dans l'eau à mi-poitrine. Lily lui prit un bras, Ashni l'autre. Elles le remirent debout et ils avancèrent sur le chemin. Avozhina continuait de les guider, se retournant souvent pour lancer par-dessus son épaule un encourageant "ce n'est plus très loin" ou "c'est tout près". Finalement, elle annonça :

— On y est.

Le chemin se terminait là et tout ce que Lily pouvait voir devant elle, c'était une jungle dense, un mur compact de végétation impénétrable. Avozhina tendit la main entre deux arbres très proches l'un de l'autre. Ce ne fut qu'à ce moment-là que Lily s'aperçut que ces arbres encadraient une porte presque totalement camouflée par la forêt.

30 mai 2054 22:33 (GMT-5)
Résidences du Watergate

Hendrickson jeta sa veste sur le dossier du canapé du salon et fit signe à James Mohammad de s'asseoir. L'agencement de

l'appartement était identique au sien, mais il semblait plus petit, encombré des vestiges de la vie d'Hendrickson. Mohammad avait du mal à concevoir que l'homme qui occupait ce modeste logement occupait aussi les hauts lieux du pouvoir en Amérique. Hendrickson farfouillait dans la cuisine. Ouvrait et fermait des placards. Fit tomber des glaçons dans des verres. Il finit par demander :

— Vous aimez le whiskey ?

Ce n'était pas le cas, mais Mohammad répondit que oui.

Hendrickson traversa le logement d'une démarche hésitante, transportant en équilibre dans ses bras un gros sachet de chips, un carton de pizza réchauffé, un emballage de pâtissier rose, une boîte de cacahuètes et, enfin, deux verres à eau emplis de whiskey ambré. Mohammad se leva et l'aida à se débarrasser des victuailles et à les poser sur la table basse entre eux.

— Bon, dit Hendrickson en sirotant son whiskey et en s'installant dans son fauteuil. Allons-y. Comment connaissez-vous le vice-président Shriver ?

— En fait, c'est ma collègue qui le connaît… Vous comprenez, elle et M. Shriver ont, depuis un certain temps, une relation confidentielle.

— Confidentielle ? Vous voulez dire d'affaires ?

— Intime et confidentielle, ajouta Mohammad.

— Ah bon ? (Hendrickson tâtonna dans le carton à la recherche d'une part de pizza qu'il trouva rapidement et plia en deux avant d'en mordre une grosse bouchée.) Vous êtes venu ici pour me dire que vous êtes copain avec la petite amie du vice-président ? Je ne suis pas sûr de vous suivre, monsieur Mohammad.

Il tendit le carton de pizza, lui proposant une part.

— C'est bon, merci. (Mohammad porta le verre à ses lèvres, goûtant à peine le whiskey.) Elle s'appelle Lily Bao et c'est ma collègue.

— Oui, vous l'avez déjà dit. Et vous faites quoi ?

— Je suis dans le business de l'information, monsieur Hendrickson.

— Ah, je vois. (Il mangeait la croûte.) Et quel type d'informations ?

— Des informations non publiques.

— Et vos clients ?

James Mohammad posa son verre. Il s'adossa au canapé et

croisa les jambes en étendant les bras sur le dossier.

— Des gens avec qui ni vous, ni votre administration, ni le vice-président Shriver ne voudraient être publiquement associés.

Hendrickson se cala dans son fauteuil.

— Vous essayez de me faire chanter ?

— C'est un vilain mot.

— Vous en avez un meilleur ?

— Je pense simplement que nous devrions avoir une conversation sur nos intérêts communs.

Mohammad se leva. Il traversa la pièce, entra dans la kitchenette et vida son verre dans l'évier. Il retourna s'asseoir avec un verre d'eau du robinet, en but une gorgée et ajouta :

— Mais non, je n'ai pas de meilleur mot. Si vous voulez appeler ça du chantage, on peut. Excepté que ce n'est pas vous qui nous intéressez, c'est le vice-président Shriver.

Hendrickson s'essuya les mains avec une serviette en papier et croisa les bras.

— Ah bon ? Au cas où vous n'auriez pas regardé les informations, ce pays a des problèmes bien plus importants que de savoir avec qui couche le vice-président. Il n'est même pas marié. J'ai du mal à voir où est le scandale…

— Il couche avec un agent d'un pays hostile.

Hendrickson serra les dents.

— M. Shriver, poursuivit Mohammad, a communiqué à notre agent des informations classifiées. Par exemple, j'ai des dossiers montrant qu'il a révélé que le speaker Wisecarver allait diriger la commission d'enquête sur la mort de Castro. Cette information a été divulguée à mes clients, par l'intermédiaire de Lily Bao, avant d'être rendue publique pour le peuple américain.

— Vos clients… laissez-moi deviner… Nigéria… Chine. (Mohammad haussa les épaules.) Personne d'autre ?

Il secoua la tête.

Hendrickson ferma les yeux. D'une main, il commença à se malaxer le front entre le pouce et le majeur.

— Lily Bao… Lily Bao… (Il continuait de répéter le nom, comme s'il essayait de se souvenir du sens d'un mot oublié. Puis il rouvrit les yeux.) Son père n'était pas dans la marine, par hasard ?

Mohammad hocha la tête.

— La marine chinoise ?

Il hocha de nouveau la tête.

— C'est donc la fille de l'amiral Lin Bao.

— Comme vous le voyez, si ça sortait, ce serait… (Mohammad chercha un moment avant de trouver le mot)… compliqué.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La séquence de code qui a tué le président Castro, celle postée sur Common Sense. Vous êtes parvenu à la Singularité.

— Vous pensez qu'on est derrière tout ça ? (Hendrickson était incrédule.) En dépit de ce que vous avez pu lire dans le rapport de la commission Wisecarver, nous n'avons pas tué le président… mal géré les conséquences de sa mort, c'est indéniable ; mais notre administration ne l'a pas tué. Ce n'est pas ainsi qu'on règle les problèmes dans notre pays.

— Vous espérez que je croie ça ?

L'incrédulité de Mohammad égalait celle de Hendrickson. Le président Smith, le vice-président Shriver, Hendrickson, chacun d'eux avait bénéficié de la mort de Castro. Dans l'histoire du pays de James Mohammad – en remontant jusqu'à la mort de ses grands-parents et au-delà – la violence et la politique locale allaient de pair. Si c'était le cas dans son pays natal, le Nigéria, ça l'était aussi sans aucun doute dans la Chine de Zhao Jin. Alors pourquoi les Américains insistaient-ils toujours pour affirmer que ce n'était pas le cas dans leur pays, dans leur "démocratie" tant vantée. Castro avait désiré plus de pouvoir que le peuple ne voulait lui en accorder et son cercle rapproché s'était assuré qu'il le paie de sa vie. Mohammad s'en tenait tout simplement aux faits, une succession d'événements si courants dans d'autres pays qu'on pourrait presque dire qu'ils étaient inhérents à la nature humaine. Il avait du mal à encaisser l'attitude moralisatrice de Hendrickson. Les Américains étaient tellement suffisants, se berçaient tellement d'illusions. Leur "caractère exceptionnel" – s'il avait effectivement existé un jour – avait depuis longtemps laissé place à une capacité exceptionnelle à être déconnectés de la réalité.

— Le vice-président Shriver n'a rien à voir avec la mort du président Castro, dit Hendrickson. (Il l'affirma comme si ses propos étaient incontestablement fondés.) Et moi non plus, ajouta-t-il avant de prendre une profonde inspiration. Il ne vous est jamais venu à l'idée, monsieur Mohammad, que mon pays, que votre pays, peut-être toutes les nations du monde, étaient déjà parvenus à la Singularité ? Il ne vous est jamais venu à l'esprit que les évolutions biologiques et technologiques ont

depuis longtemps fusionné ? Regardez les sociétés dans lesquelles nous vivons, déchirées par les divisions, adoptant des technologies dont nous savons très bien qu'elles ne nous rendent pas meilleurs, dont nous savons qu'elles nous font du mal et les adoptant néanmoins. Qui ou qu'est-ce qui en est le moteur ? La technologie a déjà gagné. Elle a gagné depuis longtemps. Nous, les humains, avons été vaincus par elle, nous en sommes rendus esclaves, c'est une vieille histoire.

— Et Ray Kurzweil ? l'interrompit Mohammad. Son travail sur la Singularité. Vous êtes en train de dire que lui aussi a réussi ? Qu'il a fait de sa vision une réalité ?

— Vous devez avoir lu son livre, *Humanité 2.0*, commença Hendrickson. C'est un travail visionnaire. À l'exception d'une chose. On a depuis des lustres dépassé le 2.0. La Singularité n'est que le dernier maître technologique venu nous dévorer.

— Alors vous n'allez pas m'aider ?

— Je ne vois pas comment je pourrais.

La voix de Hendrickson sonnait creuse et désolée.

Mohammad le croyait, il comprenait que Hendrickson ne pouvait rien faire, qu'il était lui aussi prisonnier des événements, des événements qui avaient depuis longtemps excédé sa capacité de contrôle. Il ne savait pas comment son oncle et Zhao Jin allaient réagir à cette nouvelle, s'ils allaient insister pour fabriquer un autre scandale, une autre crise en exposant Shriver ou s'ils allaient décider de préserver Shriver et Lily Bao pour un usage futur.

Mohammad s'affala sur le canapé. Son regard s'égara par la fenêtre, au-delà du Watergate, vers Georgetown. Quelques lumières se reflétaient sur le Potomac où des yachts étaient rassemblés, amarrés à un quai. Il s'imaginait loin sur l'eau, inaccessible.

— Je vais expliquer votre position à mes collègues.

Hendrickson le remercia.

Mohammad regarda la boîte d'un rose brillant sur la table. Curieux, il l'ouvrit et découvrit un ensemble de cupcakes à l'épais glaçage saupoudrés de cristaux de sucre. Le dessus était un peu écrasé.

— C'est ma filleule qui les a apportés la semaine dernière, dit Hendrickson. Ils devraient encore être bons. (Hendrickson en enveloppa un d'une serviette en papier et le tendit à son invité. Il le raccompagna à la porte.) S'il vous plaît, ne le prenez pas mal,

monsieur Mohammad, mais j'espère que c'est la dernière fois que nous nous voyons.

James Mohammad s'arrêta juste avant le seuil. Il tenait le cupcake à deux mains comme un oiseau délicat.

— Moi aussi, je l'espère, dit-il.

Puis il vit le sac-poubelle devant la porte. Il l'emporta au bout du couloir et le balança dans le vide-ordures. En revenant à son appartement, il abaissa la caissette en papier du cupcake et mordit une bouchée. Il était rassis. Il fit demi-tour, retourna au vide-ordures et le jeta.

30 mai 2054 05:32 (GMT−5)
Caserne des marines, 8e et I Streets

Julia Hunt s'écarta de la fenêtre et s'installa derrière son bureau. Dans le silence d'avant l'aube, elle attendait et écoutait le bruit de pas résonner le long du grand couloir désert. Puis on frappa.

— Entrez, grommela-t-elle.

— Major Hunt… content de voir que vous allez si bien.

Wisecarver franchit la porte tenue par un des marines de Julia, à qui il fit signe de les laisser. Wisecarver s'assit sur l'une des deux chaises devant son bureau. La tête inclinée en arrière, il parcourait les murs des yeux. Ils resplendissaient de siècles de souvenirs – drapeaux de batailles, petites vitrines, peintures à l'huile – évoquant l'héritage doré et sanglant du corps des marines.

— J'espère que je ne suis pas le premier visiteur à vous féliciter pour votre nouveau commandement.

Hunt posa les mains sur son bureau. Elle entrelaça ses doigts et se pencha en avant.

— À quoi dois-je le plaisir de votre visite, speaker Wisecarver ?

Il gardait les yeux rivés aux souvenirs.

— Un jour, dit-il, vos actes seront commémorés sur ces murs. Ce que vous et vos marines avez accompli au service de la république n'est pas près d'être oublié. C'était héroïque. Et ça nous a peut-être sauvés. Mais j'imagine que personne ne vous l'a encore dit, si ?

— Avec tout mon respect, monsieur, nous n'avons pas besoin que vous ou quiconque commentiez ce que nous avons fait.

Un sourire élastique releva un des coins de la bouche de

Wisecarver.

— Non, dit-il, j'imagine que non. Mais vous allez avoir besoin de moi pour autre chose, major Hunt. Et pas seulement vous. Les marines sous votre commandement aussi. Vous allez tous avoir besoin de moi ; en tout cas, si vous ne voulez pas sortir d'ici menottes aux poignets.

— Je suppose donc que vous avez une solution à tout ce bazar ?

— Je ne le formulerais pas ainsi, dit Wisecarver.

Il passa nonchalamment un bras par-dessus le dossier de la chaise, comme si c'était Hunt qui était entrée dans son bureau et non l'inverse.

— Alors comment le formuleriez-vous ? demanda-t-elle.

— À ce moment précis, vous avez exactement l'instrument adéquat entre les mains, exactement au bon moment de l'histoire, exactement au bon endroit. Savez-vous combien c'est rare ? Un tel moment ne se répétera pas avant un millier d'années.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Prenez vos marines, dit Wisecarver. Allez au Capitole. Si mes pairs au Sénat peuvent entrer dans la Chambre, ils pourront voter. S'ils peuvent voter, nous pouvons condamner le président. Il n'aura alors plus aucun pouvoir. Vous pouvez sauver notre république.

— La sauver de qui ? demanda Julia.

Wisecarver leva les bras.

— D'elle-même, Julia. Vous avez bien dû vous en apercevoir ? Nous devons sauver l'Amérique d'elle-même.

Wisecarver lui expliqua le mécanisme. Julia et ses marines n'auraient aucun mal à écraser la police du Capitole, dont beaucoup de membres avaient déjà des sympathies truthers. Elle et Wisecarver n'auraient nul besoin d'avoir de plus amples contacts parce que lorsqu'elle et ses marines se mettraient en marche vers le Capitole, ce serait largement couvert par la télévision et d'autres médias, et Wisecarver le verrait. Il mobiliserait alors les sénateurs requis pour lancer le dernier vote et condamner le président. Ils avaient peu de temps. Les troupes fédérales avaient déjà commencé à arriver à la base aérienne d'Andrews, mais elles n'avaient pas encore entrepris de se disperser en force dans la ville. Cela nécessiterait encore deux ou trois jours.

Wisecarver voulait clairement que Julia prenne sa décision,

mais elle ne lui en fit pas part. Elle mit fin à leur entretien d'un sec :

— Vous m'avez beaucoup donné à réfléchir.

Wisecarver la fixa. Il avait sans aucun doute assez de bon sens pour comprendre qu'insister serait contre-productif. Il mentionna une réunion pour laquelle il était en retard et s'excusa. La main agrippée au loquet de la porte, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je me souviens de votre mère, dit-il. Elle aimait ce pays et c'était une femme d'une remarquable intégrité.

— Et comment définiriez-vous l'intégrité, speaker Wisecarver ?

Il contempla de nouveau les souvenirs sur les murs.

— Je dirais que c'est ce que vous êtes dans l'ombre. Ce que vous êtes quand personne ne regarde. C'est ce qu'on nous a appris à West Point. Vous n'êtes pas d'accord ?

Julia hocha légèrement la tête.

Wisecarver consulta sa montre.

— Maintenant, je suis vraiment en retard.

Il sortit précipitamment et Julia écouta le bruit de ses pas décroître puis s'éteindre. Elle alla à la fenêtre. Le soleil se levait, jetant une lumière oblique sur la place d'armes déserte. Sa mère avait adoré ce pays ; Wisecarver avait raison à ce sujet. Elle se demandait si lui aussi l'aimait. Agissait-il dans l'intérêt du pays ou le sien ?

Elle aperçut Wisecarver qui traversait d'un pas vif la place d'armes vers le SUV. Une trompette distante jouait les premières notes de *To the Colors*. Wisecarver s'immobilisa d'un coup. Le drapeau était hissé et le protocole requérait que tous ceux qui se trouvaient dehors s'arrêtent, saluent ou posent la main sur le cœur, tournés dans sa direction.

Bien qu'il n'y eût personne alentour – et bien qu'il fût en retard – c'est ce que fit Wisecarver. Le drapeau était hors de vue, loin à l'opposé de la caserne. Néanmoins, Wisecarver se tint là, seul, pendant presque une minute, face à la musique, tandis que quelque part un drapeau invisible était hissé.

30 mai 2054 16:37 (GMT-4)
Amazone et Rio Negro, nord-ouest de Manaus

Ils se baissèrent pour franchir la porte. Elle s'ouvrait sur un

immense espace, aussi vaste et caverneux qu'un hangar d'avion. En lançant un regard furtif à travers la végétation vivante, bruissante qui couvrait les deux murs, Lily aperçut par endroits la superstructure métallique d'origine. Des bureaux jonchés d'ordinateurs, de tubes à essai, de béchers, de fioles et de restes d'expériences occupaient l'intérieur au plancher en bois. Des piles de livres, leurs pages décomposées comme des briques de paille, encombraient chaque surface.

Tandis que les autres déambulaient, Lily remarqua dans un coin deux lits une place dans un modeste espace de vie. Sur l'un des lits, les draps étaient froissés, comme si quelqu'un s'était levé le matin. L'autre était parfaitement fait, au carré, les coins pliés à quarante-cinq degrés, quinze centimètres de drap rabattus sur la couverture. Lily avait une conscience aiguë de l'heure. Elle demanda à Avozhina où était Kurzweil.

— Le Dr Kurzweil, oui, il est juste à côté de la rivière. Venez, je vous emmène.

Ashni resta en arrière avec son père, qui ne voulait pas marcher davantage. Michi et B.T. dirent qu'ils attendraient le retour de Kurzweil. Lily suivit seule Avozhina. Elles ne marchèrent pas longtemps. Elles contournèrent le bâtiment par l'extérieur et descendirent dans un ravin si abrupt que Lily dut s'agripper aux broussailles pour atteindre le fond. Elle entendait la rivière, un murmure d'eau.

— On y est presque, dit Avozhina.

Toutes deux franchirent les derniers mètres de forêt. Elles se trouvaient sur une berge sableuse, la rivière à leur pied et la jungle si proche dans leur dos que les branches touchaient leurs épaules.

Lily regarda à droite et à gauche le long des berges. L'ombre des arbres agités par le vent jouait à la surface de l'eau.

— Où est-il ?

— Là, dit Avozhina.

Elle montrait un petit escarpement qui saillait dans le courant.

Lily parcourut environ quinze mètres, jusqu'à se retrouver sur l'escarpement.

— Où ? cria-t-elle par-dessus le bruit de l'eau.

— Là !

Lily baissa les yeux sur l'endroit que désignait Avozhina. À ses pieds se trouvait une grande pierre noire. Elle remarqua une inscription gravée sur la pierre humide comme avec une autre

pierre plus dure, en lettres capitales. C'était son nom : R. KURZWEIL, et les dates : 1948-2052. Et une épitaphe : MON AMI.

La rivière découpait une clairière dans la jungle à travers laquelle Lily pouvait voir le soleil plonger à l'horizon, à l'ouest, son éclat obstiné toujours sublime. Elle devait repartir le dire aux autres. Mais elle devait aussi apporter aux États-Unis l'annonce de la mort de Kurzweil. Si elle arrivait à rentrer à Manaus ce soir, elle pourrait prendre un vol le matin et être de retour le lendemain dans la soirée. Elle se hâta de remonter la berge pour rejoindre Avozhina et faillit trébucher sur une deuxième pierre qu'elle n'avait pas remarquée. Elle aussi était grande et noire, presque identique à la pierre tombale de Kurzweil, avec le même genre de lettres capitales. Il n'y avait ni date gravée à la surface, ni épitaphe, seulement une initiale et un nom : S. HUNT.

---

1 Abraham Lincoln, *Le pouvoir des mots – Lettres et discours* (Traduction Bernard Vincent).

7

L'OCÉAN

1er juin 2054 02:27 (GMT-5)
Hôtel Willard

JAMES Mohammad avait enfin eu des nouvelles de Lily Bao. Elle n'avait pas dit grand-chose lorsqu'elle avait appelé, seulement qu'elle avait trouvé Kurzweil et qu'elle rentrait à Washington. Elle n'avait donné aucun détail au téléphone, hormis : "Nous devrons discuter de nombreux points à mon retour." Sa voix était morne et lasse. Elle lui avait communiqué son numéro de vol et promis de le rappeler dès son arrivée à l'aéroport. Après avoir raccroché, Mohammad avait contacté son oncle et Zhao Jin.

— Elle a trouvé Kurzweil, annonça Mohammad.

Une image holographique de Zhao Jin et de son oncle était projetée par son headsUp.

— Où ? demanda Zhao Jin.

— En amont de Manaus.

— Et la Singularité ? renchérit sèchement son oncle.

— Elle n'a rien dit.

— Elle n'a rien dit ?

Son oncle fit la grimace, comme si son neveu lui avait ramené une note en dessous de la moyenne.

— Elle a eu raison de ne rien dire, l'interrompit Zhao Jin. Ce genre de sujet doit être discuté en face à face.

— Je pourrais la rencontrer demain, dit Mohammad. Ou après-demain.

— Je crains que nous n'ayons pas autant de temps.

Zhao Jin jeta un coup d'œil à l'oncle de James Mohammad.

— Jimmy, commença son oncle, lorsque Lily va revenir, soit elle sera en possession de l'information que nous recherchons, soit non. Si elle a réussi, nous devons lui faire quitter Washington – et toi aussi. Nous ne pouvons pas prendre le risque d'un débriefing complet sur le sol américain si elle a découvert des

éléments cruciaux concernant le travail de Kurzweil. Nous avons besoin qu'on nous apporte immédiatement ce qu'elle a trouvé et ne pouvons nous aventurer à essayer de le transmettre. Mais si Lily a échoué, il faut que toi, en tout cas, tu quittes Washington.

— Et Lily ? demanda Mohammad.

— Si elle a échoué, elle reste à Washington.

Son oncle commença à lui donner les détails d'un vol qu'il avait réservé pour son neveu. Mohammad regardait par la fenêtre, en direction de la Maison-Blanche, au-delà de la 15e Rue.

— Il y a un problème ? s'enquit Zhao Jin. Il nous sera difficile de justifier le rapatriement de Lily Bao en République populaire si elle a échoué dans sa mission.

— Et votre discours sur le sang et le sol, sur le fait que sa vie en Amérique était dénuée de sens, que c'était seulement un rêve ?

— Ça suffit, Jimmy, dit son oncle.

— Ou ce n'était vrai que si elle vous ramenait ce que vous vouliez… Ce n'était vrai que si…

— Jimmy, ça suffit ! l'interrompit brusquement son oncle.

Zhao Jin tendit la main tel un agent de police arrêtant la circulation.

— S'il vous plaît. Inutile d'élever la voix.

Mohammad s'excusa.

— L'Amérique est un navire en train de sombrer, dit Zhao Jin. Ce n'est pas notre boulot de procurer à tous un gilet de sauvetage. Les prochains jours vont être particulièrement chaotiques. Certains rapports prétendent que le speaker de la Chambre complote pour s'emparer du Congrès et faire voter l'impeachment. Si le président Smith était déclaré coupable par le Sénat, le vice-président Shriver accéderait au poste de président.

— Que pensez-vous qu'il se passerait alors ? demanda Mohammad.

— C'est vous qui êtes là-bas. Pourquoi ne pas regarder par la fenêtre et nous en informer ? lança Zhao Jin, impassible. Les médias affirment que la moitié des troupes mobilisées en vertu de l'Insurrection Act n'ont pas répondu à l'appel. On mentionne aussi que la caserne des marines n'est plus sous le contrôle du gouvernement ; ce qui représente presque mille soldats d'élite ayant des sympathies truthers à moins de deux kilomètres du Capitole. D'après les rapports de nos analystes, selon la vitesse à laquelle se développe la crise, les frontières des États-Unis seront fermées d'ici vingt-quatre ou quarante-huit heures. Nous devons

vous faire sortir.

— On a même entendu dire que des employés de la Maison-Blanche brûlaient des documents, ajouta l'oncle de Mohammad.

Zhao Jin lui lança un regard sceptique.

— Vraiment… ils brûlent des documents ? C'est confirmé ?

D'un air penaud, l'aîné des James Mohammad secoua la tête.

— Ce n'est pas confirmé.

— Peu importe, poursuivit Zhao Jin. Vous avez les informations sur votre vol et celui de Lily. Interceptez-la à l'aéroport. Si ce qu'elle détient mérite d'être apporté, amenez-la avec vous. Sinon, revenez seul.

— Et ensuite ? demanda Mohammad.

— Et ensuite quoi ? rétorqua Zhao Jin.

— Notre arrangement, répondit Mohammad. Vous avez parlé de faire de moi un associé de confiance, de m'aider dans mes affaires.

Il lança un regard à son oncle dont il voyait croître l'impatience. Mais il s'en fichait. Il avait consacré des mois à ce travail, avait pris de gros risques et maintenant, il voulait avoir l'assurance d'être récompensé. Zhao Jin promit à Mohammad qu'il serait généreusement rémunéré – à condition qu'il réussisse.

Mohammad entreprit de vider l'armoire de l'hôtel de ses quelques effets personnels. Il posa sa valise pleine à craquer près de la porte et commanda une voiture autonome pour Dulles. Étant donné l'heure tardive et les fermetures de routes dans toute la ville, le trajet lui prendrait au moins vingt minutes. Il s'assit sur le rebord de la fenêtre de sa chambre et se demanda quand il pourrait revenir aux États-Unis, et à quel point tout serait alors différent.

Les rues en contrebas étaient toujours calmes. Il avait plu un peu plus tôt dans la nuit et Mohammad s'occupa en observant les reflets successivement verts, orange et rouges des feux sur l'asphalte mouillé. Au bout d'un moment, il regarda à nouveau au nord de la 15e Rue, vers la Maison-Blanche. Quelques lumières y étaient encore allumées en dépit de l'heure tardive. De la fumée s'échappait en tourbillonnant de la moitié de sa douzaine de cheminées. C'était l'été. Faisait-il froid à la Maison-Blanche ? Puis ça lui revint. Son oncle et Zhao Jin avaient mentionné que des rapports faisaient état d'employés détruisant des documents.

Il se laissa glisser du rebord de la fenêtre et traversa la chambre pour les appeler. Mais il s'arrêta net. Il regarda de

nouveau dans la rue. Il était évident qu'ils brûlaient quelque chose là-bas. Pourtant, il reposa son téléphone. Sa voiture autonome serait bientôt là. Son oncle et Zhao Jin n'avaient pas besoin de tout savoir, après tout, décida-t-il.

1er juin 2054 03:00 (GMT−5)
Caserne des marines

Le téléphone sonna dans le bureau de Julia. C'était son oncle Bunt.

— Tu dormais ? demanda-t-il.

— Non.

— Moi non plus.

— Je sais, dit-elle. Tu m'appelles.

— C'est juste…

Le silence se fit sur la ligne. Quand le téléphone avait sonné, elle avait supposé que c'était lui. Elle savait qu'il finirait par appeler et elle avait reconnu le préfixe à trois chiffres de la Maison-Blanche.

— Il est un peu tard pour être encore au boulot, oncle Bunt.

— Je devrais en dire autant pour toi.

Nouveau silence.

— Écoute, dit Julia. J'apprécie ton appel, mais on est assez occupés, ici.

Elle regarda par la fenêtre, vers l'endroit où deux sentinelles lourdement armées traversaient la cour sombre.

— Je sais… enfin, je ne sais pas à quoi tu es occupée, ou ce que tu as décidé de faire… ce que je veux dire c'est… bon, je comprends. Voilà ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Que cette situation est difficile pour toi… (Nouveau silence gêné.) Et que c'est moi qui t'ai mise dans cette situation.

— Je n'ai pas décidé de ce que je vais faire, si c'est pour ça que tu m'appelles.

Julia reconnut que son ton était glacial, mais elle avait le sentiment que son parrain le méritait.

— Je n'appelle pas pour te suggérer ce que toi et tes marines devriez faire.

— Alors pourquoi tu m'appelles ?

— Parce que je suis désolé, Julia. Je suis sacrément désolé.

— C'est bon, dit-elle, mais elle sentit sa gorge se serrer et sa voix s'étrangler.

Hendrickson lui dit qu'il avait tout arrangé, que quoi qu'elle décidât de faire, amener ses marines au Capitole ou les parquer à la caserne, il s'assurerait qu'on prenne soin d'elle. Elle l'écouta et parla peu. Il n'avait pas le pouvoir de prendre soin d'elle, ni maintenant ni avant, quand elle avait perdu sa mère, qu'ils aimaient tous deux. Julia ne croyait plus depuis longtemps aux promesses des autres, mais il continua de faire des promesses et elle continua de prétendre y croire même après qu'ils eurent raccroché.

Un livre était ouvert sur le bureau de Hunt. Elle n'avait plus envie de le lire et elle n'arrivait pas à dormir. Elle n'avait pas encore décidé si les marines de la caserne marcheraient sur le Capitole au matin. Le temps pressait, elle devait prendre sa décision. De tous les coins du pays – des forts Tubman, Drum et Knox, ainsi que des camps Lejeune, Pendleton, Twentynine Palms et toutes les bases entre eux – les troupes que le président Smith avait mobilisées en vertu de l'Insurrection Act se présentaient à Washington. D'ici une journée, elles se déploieraient dans toute la ville. Julia devait saisir sa chance maintenant.

On frappa à la porte ; c'était Barnes.

— J'étais dans mon bureau au bout du couloir. Je vous ai entendue parler au téléphone.

Elle l'invita à la rejoindre. Il s'assit sur la chaise face à son bureau, celui que Wisecarver avait occupé la veille. Le regard de Barnes ne parcourait pas les murs encombrés de souvenirs comme l'avait fait Wisecarver. Il ne s'intéressait pas à la postérité ; il s'intéressait au présent, et à la décision qu'ils devaient prendre.

Elle lui demanda ce qu'il en pensait.

— Je suis avec vous quoique vous décidiez. (Par la fenêtre, il observa la caserne qui, au réveil, s'illuminerait bientôt.) Les marines seront eux aussi avec vous. C'est votre décision.

Bien que Julia appréciât cette démonstration de loyauté, ce dont elle avait besoin à cet instant n'était pas d'une loyauté aveugle, mais d'un conseil.

— J'ai besoin de savoir, dit-elle. Si vous étiez à ma place, que feriez-vous ?

Barnes se tortilla sur sa chaise. Seule une lampe de bureau éclairait la pièce. La lumière produisait d'étranges effets, donnant

vie aux cicatrices sur son visage, leur conférant l'éclat de plaies ouvertes. Il cracha le mot "vérité", puis avec autant de vitriol le mot "rêve".

— Nous devons choisir, dit-il en secouant la tête, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne choisis ni l'un ni l'autre. Je choisis mon fils. Nous sommes dans ce bourbier parce que nous n'avons pas voulu tirer sur d'autres Américains. Ça nous pose de gros problèmes vis-à-vis des dreamers. Ça fait de nous des héros aux yeux des truthers. Je me fiche de Wisecarver, mais s'il éjecte le président de son poste, ça signifie que je vais revoir mon fils. Si Wisecarver échoue et que Smith reste président, ça signifie que je vais être traduit en cour martiale et aller en prison. Vous aussi. Ainsi que vos marines. Ce n'est pas la vérité… ce ne sont pas des rêves… ce sont des faits.

Le choix de Hunt, examiné hors de toute contrainte idéologique, était simple. En tout cas, sa logique répondait à cette forme basique de realpolitik de la survie. Wisecarver avait déjà fait remarquer qu'elle et ses marines avaient le pouvoir – à ce moment précis – de modifier le cours de l'histoire. Wisecarver avait eu raison sur ce point. Hunt se demandait dans quelle proportion l'histoire, si souvent conçue comme une lutte idéologique, avait été décidée par des forces non idéologiques telles que celles décrites par Barnes. Combien de fois l'essor et la chute d'une nation avaient-ils été déterminés non par la supériorité d'une idéologie sur une autre – que ce soient les truthers sur les dreamers, ou le capitalisme sur le communisme, ou la démocratie sur l'autocratie – mais parce qu'au moment de la décision, des individus faisaient ce qu'on leur demandait pour revoir une mère, un père, un frère, une sœur, un enfant bien-aimé – pour pouvoir rester ensemble. En termes de puissance pure et simple, aucune idéologie au monde ne pouvait rivaliser avec une force aussi fondamentale que l'instinct parental de demeurer avec son enfant. Julia le savait, et elle savait aussi ce que c'était de perdre un de ses parents. Même si elle n'avait jamais rencontré le fils de Barnes, elle s'assurerait que ce petit garçon ne perdrait pas son père.

Julia avait pris sa décision. Ils se dirigeraient vers le Capitole aux premières lueurs du jour. Elle dit à Barnes de rassembler les marines sur la place d'armes en tenue de combat. En entendant ses ordres, Barnes se leva d'un coup. Avec un déploiement de formalisme qu'elle n'avait jamais observé chez lui, il se mit au

garde-à-vous devant son bureau et lança un sec “oui, madame” avant de pivoter sur ses talons avec la perfection d’un danseur et de franchir la porte au pas.

Les premières notes stridentes du réveil sonnèrent quelques minutes plus tard. Julia resta assise à son bureau, écoutant le chaos contrôlé de centaines de marines qui se rassemblaient. Les voix de baryton des sous-officiers, ponctuées d’exclamations et pleines d’urgence, ricochaient le long des couloirs en brique de la caserne. Trois compagnies, chacune forte de presque deux cents hommes, formeraient bientôt des rangs serrés sur la pelouse de la place d’armes sous sa fenêtre. Les chefs de petites unités étaient déjà en train de les briefer sur le qui, quoi, quand et où de leur mission. Lorsque Julia se présenterait devant eux, il ne lui resterait plus qu’à expliquer le pourquoi.

Quel était le pourquoi ? Julia avait du mal à le mettre en mots. Même si leur action soutenait Wisecarver, elle n’emploierait pas le mot “vérité” pour justifier ce qu’ils s’apprêtaient à faire. Et elle n’emploierait certainement pas le mot “rêve”. S’ils réussissaient, cela sonnerait la fin du Parti American Dream.

Face à ses marines, elle aurait besoin d’un meilleur mot.

Il lui vint alors.

Le foyer, songea-t-elle. C’était le pourquoi, et c’était son mot. Elle allait promettre à ses marines que s’ils lui faisaient confiance, ils retrouveraient leur foyer.

1er juin 2054 04:57 (GMT−5)
Vol United American 8723

En pleine descente vers Dulles, la cabine s’éclaira. Lily Bao se réveilla en sursaut ; l’espace d’un instant, elle se demanda où elle se trouvait. Prise en sandwich sur le siège du milieu, elle regarda à droite et à gauche. Peu à peu, elle reprit conscience de son environnement. Pour avoir dormi si profondément, elle devait être épuisée. Elle baissa les yeux sur sa tablette. Un verre d’eau gazeuse lui rappela qu’elle l’avait commandé peu après le décollage. Il était resté là pendant ses six heures de sommeil.

L’information que rapportait Lily était simple : Ray Kurzweil était mort. Elle n’avait pas voulu le dire à James Mohammad au téléphone. Elle estimait qu’elle avait respecté le marché. Une fouille superficielle du labo de Kurzweil n’avait révélé aucun

détail sur l'édition génomique à distance ou le téléchargement du cerveau, ou aucune preuve que Kurzweil était parvenu à l'explosion d'intelligence alimentée par l'informatique quantique dont elle avait tant entendu parler. Cette dernière information concernant Kurzweil avait de la valeur, pensait-elle, et certainement plus de valeur qu'un visa exceptionnel pour la République populaire, l'unique chose qu'ils lui avaient offerte à ce jour. Mais elle savait qu'il ne serait pas facile de convaincre James Mohammad et ses officiers traitants de reconnaître cette valeur et de tenir la promesse qu'ils lui avaient faite.

La pression enflait dans les oreilles de Lily alors que la descente se poursuivait. Elle avait beau faire jouer ses mâchoires, elle ne s'atténuait pas. Elle ferma les yeux, se pinça le nez et souffla si fort qu'elle sentit les larmes couler. Pourtant, la pression ne cessait d'augmenter. Pour se distraire de sa douleur, elle se força à réfléchir à son travail.

Sa position de négociation avec Mohammad et ses officiers traitants était renforcée par une seconde information qu'elle avait recueillie ; elle ne la comprenait pas totalement, mais elle soupçonnait qu'ils la trouveraient intéressante. Sarah Hunt était enterrée avec Kurzweil. Hunt s'était soi-disant donné la mort aux États-Unis. Mais ça ne semblait pas être le cas.

Après qu'Avozhina avait montré à Lily les deux pierres tombales, elles étaient retournées au labo où le Dr Chowdhury se reposait pendant que B.T. et Michi farfouillaient dans les armoires, les bureaux et les disques durs en quête d'éléments de recherches ayant subsisté. Chez Lily, la nouvelle de la tombe de Hunt n'avait suscité qu'une curiosité fugace. Les autres avaient manifesté un intérêt intense, raison pour laquelle elle avait l'impression que cela pourrait aussi intéresser James Mohammad.

La douleur dans ses oreilles devenait intolérable. L'hôtesse approcha, relevant les tablettes et redressant les sièges. En voyant l'inconfort évident de Lily, elle désigna le verre d'eau.

— Buvez une gorgée, ça va vous aider.

Ce que fit Lily et, lorsqu'elle avala, elle entendit un petit claquement dans ses oreilles qui se débouchèrent. Soulagement immédiat.

Elle se pencha en avant, regardant par-dessus son voisin par le hublot. La lune, un mince croissant blanc qui donnait l'impression d'avoir été fraîchement aiguisé, flottait dans le ciel, disparaissant lentement tandis que le soleil dessinait une pâle

ligne d'horizon sur les ténèbres. Puis cette ligne sembla se relever, comme si une main immense avait saisi un rideau de nuit et le soulevait de la surface de la Terre. C'était magnifique, songea-t-elle. Elle avait toujours les yeux rivés au hublot au moment de l'atterrissage.

Leur avion avança rapidement jusqu'à sa porte. Lily et les autres passagers entrèrent dans le terminal, quasiment désert à l'exception de quelques employés de ménage qui supervisaient une flotte de machines automatiques qui lavaient, ciraient et polissaient les couloirs étincelants qui menaient les passagers à l'immigration. Traînant sa valise à roulettes, Lily passa devant un tableau d'affichage des arrivées. Presque deux tiers des vols avaient été annulés. Elle avait eu de la chance de pouvoir rentrer ; apparemment, l'administration Smith commençait à restreindre les voyages internationaux.

Un à un, elle et les autres passagers empruntèrent un tapis roulant qui les amena dans le vaste hall de l'immigration. Avec son plafond aussi haut et caverneux que les plus grandes cathédrales du monde, Lily avait toujours considéré le hall de l'immigration de Dulles comme une sorte d'église laïque. Une voix désincarnée familière ordonnait aux passagers de fixer les écrans en hauteur, qui photographieraient leur visage et confirmeraient leur statut en matière d'immigration. Généralement, ces écrans diffusaient les informations. Aujourd'hui, ils rediffusaient un vieux reality show, *Survivor*. Un vaste miroir sans tain, qu'aucun passager n'osait regarder, bordait le mur longeant le tapis roulant. Des agents de la Sécurité intérieure étaient tapis derrière, attendant des ordres de l'intelligence artificielle qui alimentait tout le système de surveillance à la frontière. Si le mauvais visage apparaissait, ces agents escorteraient la personne en infraction de l'autre côté du miroir, dans une salle d'interrogatoire sécurisée.

Lily s'efforçait de se concentrer sur les écrans. La dernière chose qu'elle voulait était d'attirer l'attention sur elle. Elle s'était livrée à des actes d'espionnage et travaillait pour un gouvernement étranger opposé aux intérêts du sien ; certes, son travail avait produit des résultats mitigés ; et oui, son gouvernement n'était même pas capable de se mettre d'accord sur ce qui était son propre intérêt, mais rien de tout ça n'apaisait son angoisse tandis que le tapis roulant avançait. Elle restait attentive aux écrans au-dessus d'elle. Elle se retrouva rapidement au milieu

du hall. Les deux doubles portes au bout s'ouvraient et se fermaient, s'ouvraient et se fermaient… Elle ne compta qu'une demi-douzaine de passagers devant elle.

Le tapis roulant s'arrêta.

Un agent de la Sécurité intérieure en uniforme apparut.

— Madame Bao, dit-il. Vous devez me suivre.

Le corps de Lily se figea tandis que son cerveau s'emballait. Elle serait accusée de trahison envers son pays… Exactement comme son père l'avait été envers le sien… Elle avait voulu laver le nom de son père… Et ce faisant, elle allait salir le sien… Et avec un crime identique à celui qui avait sali son…

L'agent escorta Lily hors du tapis roulant. Dès qu'ils furent invisibles aux yeux des passagers, il la menotta, "pour votre sécurité", ce que même lui ne semblait pas croire. Il prononça un code alphanumérique dans la radio fixée à son épaule. Une voix grésillante répondit :

— Nous l'attendons en B22.

L'agent conduisit Lily, les mains attachées dans le dos, à travers un dédale de couloirs étroits à peine assez larges pour laisser passer deux personnes. Ce vaste labyrinthe de salles d'interrogatoire grouillait d'agents escortant d'autres passagers détenus.

Ils parvinrent à une salle dont le clavier près de la porte coulissante fermée indiquait B22, inscrit au pochoir. L'agent s'accroupit afin que son visage se trouve à hauteur de la serrure biométrique à déclenchement rétinien, ce qui provoqua un couinement pneumatique. La porte s'ouvrit et disparut dans le mur.

La pièce dans laquelle Lily fut escortée n'était pas une cellule, mais un local étroit dissimulé derrière le miroir sans tain d'une salle d'interrogatoire. L'agent fit pivoter Lily en la tenant par les épaules en direction du miroir afin qu'elle puisse regarder longuement et réfléchir à ce qu'elle voyait de l'autre côté. Au centre de la pièce, à un bureau, James Mohammad était assis, les mains menottées devant lui.

1er juin 2054 05:10 (GMT-4)
Nord-ouest de Manaus

Ils avaient trouvé des couvertures supplémentaires, mais guère

plus. Pendant que les autres dormaient, des pensées agitées gardaient B.T., allongé sous une de ces couvertures sur le sol du labo de Kurzweil, éveillé. Lui et Michi avaient ratissé le labo. Le fruit de leurs recherches s'était révélé décevant. Les papiers qu'ils avaient dénichés étaient seulement des documents administratifs. Lorsqu'ils avaient lu les disques durs sur leurs headsUp, ils s'étaient aperçus que tous avaient été nettoyés. Kurzweil n'était pas simplement mort, il semblait s'être évanoui. Il n'avait rien légué de son travail. Rien de tout ça n'avait de sens.

Les questions commençaient à s'entremêler dans l'esprit de B.T. Les circonstances de la mort de Kurzweil se trouvaient naturellement dans cet entrelacs, mais pas au centre. Cette place était réservée à Sarah Hunt. Son suicide était attesté. Des dossiers montraient même qu'elle avait légué son corps à la science. Si c'était le cas, comment s'était-elle retrouvée ici ? Et quels étaient ses liens avec Common Sense ? L'édition génomique à distance qui avait tué Castro l'avait-elle aussi tuée ? Peut-être que Castro, Sarah Hunt et Kurzweil étaient tous des victimes de Common Sense.

Manolo viendrait les chercher le lendemain matin. Sachant qu'il repartirait bientôt les mains vides, B.T. ne pouvait s'empêcher de se sentir dupé. Après avoir passé sa vie à jouer gros dans les plus grands casinos du monde, il pouvait se vanter de repérer les arnaques. Il roula sur le flanc. Michi ronflait doucement près de lui. B.T. se demanda si elle et le Dr Agawa s'étaient servis de lui comme cible. L'attirance qu'ils ressentaient l'un pour l'autre avait semblé réelle. Si ces derniers jours, alors qu'ils se rapprochaient de Kurzweil, des fissures avaient commencé d'apparaître dans leur relation, ce n'était pas la preuve qu'elle et le Dr Agawa l'avaient piégé. Une image du Dr Agawa dans son fauteuil roulant, les membres déformés par les radiations, lui apparut. Le désir du gouvernement japonais de subvertir la Singularité reposait sur une redoutable logique, liée à son tragique passé national. Ces forces étaient plus puissantes que n'importe quelle dynamique entre lui et Michi.

Ses pensées se tournèrent vers le Dr Chowdhury et Ashni. Leur entreprise familiale, le groupe Tandava, opérait à l'échelle mondiale. Les capitaux qu'ils géraient étaient comparables au PIB d'une petite nation. Il était du domaine du possible qu'ils se comportent en nation et soient en compétition pour le contrôle de la Singularité, même si cela signifiait comploter pour

assassiner Castro. Pourtant, B.T. rejeta rapidement cette idée. Il avait beaucoup lu et vu de reportages sur le groupe Tandava dans les médias au fil des ans, mais il comprenait mieux le Dr Chowdhury à travers Lily Bao. Elle avait toujours parlé avec beaucoup de respect de son ancien employeur. Le Dr Chowdhury – comme le Dr Agawa – avait fait l'expérience des ravages apocalyptiques de la guerre nucléaire ; en réalité, sa fille avait perdu sa mère à cause d'eux. Et maintenant, le Dr Chowdhury était mourant. Pour lui et Ashni, la recherche de la Singularité n'avait rien de politique, elle était personnelle. Ils essayaient de lui sauver la vie.

Néanmoins, B.T. savait qu'on s'était servi de lui. Il en était certain. Même si ce n'était pas Michi et le Dr Agawa, même si ce n'était pas le Dr Chowdhury et Ashni, il ne pouvait ignorer ses intuitions. La seule personne qu'il restait à considérer était Lily Bao, mais c'était au-delà de son entendement ; cette simple idée lui tordait l'estomac. De toute sa vie, personne ne l'avait mieux compris ou n'avait été plus loyal à son égard que Lily.

B.T. finit par sombrer dans un sommeil agité. Puis, au petit matin, un étrange bruissement lui parvint de l'opposé du labo.

B.T. se redressa.

Ce n'était pas un bruit de pas, mais celui de coups de pied paniqués. Ils provenaient du lit du Dr Chowdhury. Il semblait faire un cauchemar. Puis B.T. l'entendit se réveiller en haletant.

Ashni l'entendit aussi.

— Bapu… c'est bon… tout va bien…

Chowdhury continuait de haleter, luttait pour reprendre son souffle. Il roulait de droite à gauche sur son lit.

L'étroit faisceau d'une lampe-torche lécha les coins du labo. B.T. percevait le cliquetis des flacons de médicaments tandis qu'Ashni fouillait dans son sac.

— On est tous réveillés, annonça B.T. à Ashni. Vous pouvez allumer la lumière.

Michi était déjà assise lorsque Avozhina actionna un gros interrupteur à l'extrémité opposée du labo. L'une après l'autre, les rangées d'ampoules halogènes s'illuminèrent. Ashni était accroupie près de son père, maintenant allongé sur le flanc, trop faible pour se redresser. Elle lui enfonçait un à un les comprimés dans la bouche et il crachotait et toussait en s'efforçant de les avaler avec une gorgée d'eau. Sa peau était pâle et couverte de sueur. Le blanc de ses yeux était veiné de rouge. Il avait

beaucoup de difficulté à parler.

— Mon rêve, dit-il. Il était si net… (Il s'interrompit et reprit sa respiration.) J'étais sur une rivière, comme celle qu'on a remontée. Notre bateau n'avait pas de moteur, pas de rames, pas de gouvernail… Tu étais dedans, Ashni, et aussi ta grand-mère et ton oncle… et puis ta mère… Oui, elle aussi était avec nous. Tous ceux que j'aie jamais aimés étaient dans ce bateau. Mais nous ne pouvions pas le contrôler, le courant était fort et j'avais l'impression que nous pouvions chavirer à chaque instant. Tout autour de nous, il y avait d'autres embarcations, des milliers, exactement comme la nôtre et remplies d'autres gens, d'autres familles…

La voix de Chowdhury se raffermit alors qu'il racontait son rêve. Il roula sur le flanc, se redressa, et se retrouva assis sur son lit. Il lui semblait important de regarder sa fille dans les yeux pour la partie finale de sa vision.

— Devant le bateau, j'entendais des cris. Il y avait une seconde rivière, aussi large et puissante que la nôtre. Durant tout ce temps, elle avait coulé, invisible, parallèlement à nous. Et maintenant, droit devant, ces deux rivières se mêlaient avec violence. Tandis que les gens de certains bateaux tentaient de faire monter à bord ceux de l'autre rivière, beaucoup paniquaient. Alors ils essayaient de nous faire couler, Ashni. Des gens se jetaient sur nous, nous tiraient et secouaient notre bateau. C'est ta mère qui la première est passée par-dessus bord, puis ta grand-mère. Très vite, il n'est plus resté que nous deux et je ne voulais pas te perdre. Devant, la rivière surpeuplée se déversait dans un vaste et calme océan. Dès que j'ai aperçu l'océan, notre bateau a heurté quelque chose et s'est retourné. Je me suis retrouvé la tête sous l'eau. Je n'arrivais pas à remonter pour respirer. Je battais des pieds sans relâche, mais je ne parvenais pas à atteindre la surface. Plus je luttais, plus tout devenait sombre…

Le Dr Chowdhury était assis, un oreiller dans le dos, ses draps ratatinés à la taille, les jambes tendues devant lui. Il essuya la sueur sur son front de la manche de sa chemise froissée. Il affichait un air de déception, comme si une partie de lui regrettait de s'être éveillée de ce rêve. Son regard, qui tout ce temps était resté rivé à Ashni, se déplaçait maintenant vers les autres, qui tous écoutaient. S'adressant à eux, Chowdhury ajouta :

— Je n'ai jamais fait de rêve si vivant. Jamais. C'était

comme…

Puis, curieusement, un téléphone sonna. Puis un deuxième. Puis un troisième et un quatrième. Tous ensemble, leurs téléphones sonnaient. Ils échangèrent des regards perplexes. Les mobiles ne passaient pas si loin en amont de la rivière. Même les relais satellites ne pouvaient pénétrer la dense canopée de la jungle. Leurs téléphones n'auraient pas dû fonctionner, encore moins tous sonner en même temps. Lorsque Lily Bao était brusquement partie la veille, elle avait affirmé que c'était parce qu'elle ne pouvait se permettre de rester plus longtemps sans connexion.

B.T. plongea la main dans son sac. La nuit précédente, son headsUp n'avait presque plus de batterie, alors il l'avait éteint. Quelque chose l'avait rallumé. Il continuait de sonner. Il remarqua que sa batterie était chargée à bloc. L'écran demeurait vierge, n'affichait aucun appel entrant. Le headsUp se contentait de sonner, sonner. Lorsque B.T. le toucha, la sonnerie cessa. Quelqu'un décrocha. Une projection holographique apparut au centre du laboratoire.

C'était Sarah Hunt.

1er juin 2054 15:23 (GMT-5)
Capitole des États-Unis

Julia Hunt était au fond du Sénat, un fusil d'assaut sanglé en travers de la poitrine. Elle portait aussi un pistolet dans un étui à la ceinture. Wisecarver se tenait près d'elle. Il avait insisté pour qu'elle reste jusqu'à la fin du vote. En observant les sénateurs courir entre les pupitres, son esprit vagabondait. Elle se souvenait du mariage d'une de ses camarades de l'académie auquel elle avait assisté quelques années auparavant, où elle avait participé à l'arche des épées sur le perron de l'église. Juste avant la cérémonie, elle avait commis l'erreur de porter le sabre mamelouk des marines dans la nef. Le prêtre l'avait rattrapée et fermement admonestée. Il lui avait longuement expliqué que les armes n'avaient nullement leur place dans un lieu de culte et qu'elle devait laisser son épée à la porte. Le jour de ce mariage, elle avait ressenti un pincement de honte d'avoir apporté une arme dans un lieu sacré. Elle éprouvait maintenant une honte identique d'être au Sénat avec un fusil d'assaut et un pistolet.

Elle regarda sa montre.

— Ils vont faire l'appel d'une minute à l'autre, murmura Wisecarver.

Toute la journée, Wisecarver avait promis à Julia que ceci, cela ou autre chose allait arriver "d'une minute à l'autre". Les événements avaient débuté sans heurts. Lorsque Julia et ses marines étaient arrivés le matin, les policiers du Capitole, en infériorité numérique, étaient rentrés chez eux ou s'étaient ralliés à eux. Wisecarver, après avoir vu des reportages à la télévision montrant les marines prenant en charge la sécurité, était arrivé dans l'heure. C'étaient les sénateurs qui avaient ralenti le processus. Ils ne s'étaient présentés que par un ou deux, et seulement après que Wisecarver s'était escrimé au téléphone pour les persuader de venir au Capitole. Il avait dû passer près de cent appels le matin pour rassembler la majorité des deux tiers. Julia avait conscience que Wisecarver l'avait postée à la porte au cas où l'un des sénateurs paniquerait.

Tandis que les sénateurs se préparaient à voter, Julia entra dans la galerie et contacta Barnes par radio. Ils avaient établi leur poste de commandement dans la Rotonde et Barnes avait disposé les marines en cercles concentriques autour du Capitole afin de le sécuriser. Bravant toutes les conventions, il avait ordonné à plusieurs escouades d'ôter leurs uniformes et de s'habiller en civil. Il les avait ensuite envoyés patrouiller jusqu'au Washington Monument à l'ouest, Lincoln Parc à l'est, Union Station au nord et Navy Yard au sud. Ces patrouilles pourraient déclencher l'alerte en amont. La question n'était pas de savoir si l'administration Smith allait déployer un contingent de troupes pour les submerger, mais quand.

Après avoir communiqué à Julia que tout était calme, Barnes ajouta :

— Votre copain le colonel Dozer était à la télé ce matin.

— Vraiment, où ?

— Une émission d'information du câble.

— Seigneur, ils ne perdent pas de temps à les mettre à l'antenne.

— Non, dit Barnes. Vous savez, il nous a traités "d'éléments voyous".

— Ouais, eh bien, qu'il aille se faire foutre.

— Je sais pas… voyous, j'aime bien. Ça pourrait être notre nouvel indicatif radio.

— Les sénateurs vont voter d'une minute à l'autre, dit Hunt.

— Wisecarver a dit ça toute la journée.

— Cette fois-ci, je crois que c'est vrai.

— Fini, le calme, dans le coin, après ce vote.

— Oui, dit Hunt. Alors, assurez-vous que tout le monde soit prêt.

— Roger, Voyou six.

— Ne m'appelez pas comme ça.

Hunt revint à l'intérieur de la chambre du Sénat en prenant soin de bien refermer la porte derrière elle. Elle reprit sa place près de Wisecarver, qui était debout, les bras croisés sur la poitrine.

— Tout se passe bien sur le périmètre ? demanda-t-il sans quitter des yeux le parterre du Sénat.

— Oui, très bien, dit Hunt. Tout est calme. Nous devrions nous attendre à une importante réaction de la part de l'administration une fois le vote terminé. Au mieux, j'estime que…

Wisecarver leva deux doigts pour la faire taire.

— Ça commence, annonça-t-il dans un murmure surexcité, tel Frankenstein proclamant que son monstre avait pris vie.

Les yeux de Wisecarver s'écarquillèrent. Les sénateurs descendaient l'allée d'un air sombre et votaient. Julia surprenait des bribes de procédures comme "requête en condamnation", "en conformité avec les règles du Sénat" et "obligation constitutionnelle", mais elle prêtait moins attention au déroulement des opérations qu'à Wisecarver. Elle ne parvenait pas à le quitter des yeux. Il faisait le calcul en silence, articulant le total croissant de "pour". Puis le dernier vote fut compté.

Un vieux sénateur décrépit avec une nuée de taches brunes sur son crâne chauve et une paire de lunettes de lecture en équilibre au bout de son nez bulbeux avait présidé le vote en tant que sénateur le plus ancien et donc président *pro tempore* du Sénat. Julia le reconnut vaguement, mais était incapable de dire quel État il représentait. Il lut le résultat :

— Pour ce vote, les pour s'élèvent à soixante et onze, les contre à un et les abstentions à trente-quatre. La décision du Sénat est de condamner.

Son marteau s'abattit.

Julia avait raté l'unique vote contre. Elle se demandait quel sénateur dissident était venu aujourd'hui à ses risques et périls et avait voté l'acquittement, dans le seul but de faire un pied de nez

à cette procédure. Elle posa la question à Wisecarver. Sa voix porta dans toute la chambre lorsqu'il désigna le président *pro tempore* du Sénat.

— C'est lui.

Le vieux sénateur réagit en se renfrognant. Il abattit son marteau.

— Silence ! cria-t-il dans la chambre par ailleurs calme. J'ordonne le silence !

Les autres sénateurs erraient anxieusement dans la salle, comme s'ils venaient juste de réaliser qu'ils n'avaient pas la moindre idée de la façon dont ils pourraient s'extraire du Capitole. Wisecarver se tourna vers Julia. Son ordre fut sec :

— Personne ne sort, dit-il. Pas avant que nous ayons un nouveau président.

Hunt prit position entre les sénateurs et la porte de la Chambre.

1er juin 2054 07:05 (GMT–4)
Nord-ouest de Manaus

Sarah Hunt regarda B.T. dans les yeux.

— Bonjour, docteur Yamamoto.

Elle se tourna vers les autres et les salua tous par leur nom. Hunt semblait avoir vingt ans de moins et elle portait son uniforme de la Navy – pas un uniforme d'apparat, mais le genre de combinaison qu'elle devait revêtir sur le pont de son navire. Étant fils de lieutenant de vaisseau, B.T. remarqua également son grade. À sa retraite, elle était vice-amirale et donc habilitée à arborer une étoile d'amiral sur son col, mais c'était l'aigle de capitaine qui y était épinglé. B.T. se souvint d'un passage du livre de Kurzweil dans lequel il prédisait un avenir où nous pourrions modifier notre apparence, conserver la meilleure version de nous-même afin de la présenter à autrui en guise d'avatar. Une des prédictions de Kurzweil semblait s'être réalisée. B.T. s'interrogea sur les autres.

Hunt termina par Avozhina.

— Merci, ma vieille camarade. Merci d'avoir maintenu en état cet endroit pour nous et d'y avoir amené nos amis. Ton travail pour moi et le Dr Kurzweil est maintenant achevé. (Avozhina hocha la tête et s'essuya les yeux.) Il est temps, ajouta Hunt, de

rendre à la jungle tout ce que nous avons découvert ici.

Ce mot, “découvert”.

B.T. l’interrompit.

— Il paraît que vous êtes morte.

— Vraiment ? répondit Hunt.

— Il y a une pierre noire près de la rivière avec votre nom gravé dessus.

— Je sais.

— Qui est enterré là ? demanda B.T.

— Mon corps.

Sa personnalité, son intelligence, sa vie, tout ce qui avait été Sarah Hunt existait désormais hors de son corps, existait dans cette intelligence technologique alimentée par l’informatique quantique qui avait fusionné avec son intelligence biologique. Durant des années, B.T. avait tenté d’accomplir la même chose, mais avait échoué. Il avait devant lui la Singularité qu’il avait longtemps imaginée, avec des implications que peu, sinon personne ne pouvait pleinement appréhender. La nuit précédente, alors qu’il était allongé, éveillé, il avait compris que quelqu’un l’avait manipulé. Et ce n’était pas Michi ou le Dr Agawa, ce n’était pas Chowdhury et Ashni, et certainement pas Lily Bao. Non, c’était Sarah Hunt. Elle l’avait berné. Elle les avait tous bernés. B.T. ne pouvait s’empêcher de l’admirer.

Il lui posa toute une flopée de questions :

— Êtes-vous hébergée sur un serveur spécial… ? Quel est votre lien avec Common Sense… ? L’intelligence du Dr Kurzweil est-elle de façon similaire augmentée et préservée… ? Comment êtes-vous revenue dans ce labo après vous être suicidée aux États-Unis… ? Le Dr Chowdhury est très malade. Pouvez-vous l’aider… ?

— Si vous me laissez un moment, docteur Yamamoto, je répondrai à toutes ces questions.

— Je vous en prie, dit-il, mes amis m’appellent B.T.

Sarah Hunt sourit.

— Je sais, B.T.

1er juin 2054 21:42 (GMT−5)
Aéroport international Dulles

Lily Bao était assise derrière un bureau dans une pièce blanche

sans fenêtre. Elle était menottée à un crochet en acier fixé au bureau qui lui-même était boulonné au sol. Elle était là depuis des heures. À midi, un agent de la Sécurité intérieure lui avait apporté un sandwich. Le soir, le même agent lui avait apporté une portion de pâtes. Lorsque Lily avait demandé pour quelle raison elle était détenue et quand elle serait libérée, l'agent avait simplement répondu :

— Vous voulez manger ou pas ?

Lily savait qu'elle avait des problèmes, de gros problèmes. Les agents qui l'avaient escortée derrière le miroir sans tain afin qu'elle puisse voir James Mohammad ne lui avaient rien dit. Après lui avoir montré qu'ils avaient arrêté son officier traitant, ils l'avaient placée en salle d'interrogatoire, seule avec ses pensées. Elle supposait que les agents de la Sécurité intérieure – ainsi que des fonctionnaires d'autres agences plus menaçantes constituées de trois lettres – cuisinaient James Mohammad. Plus le temps passait, plus elle l'imaginait divulguer ses secrets. Le temps lui-même semblait être devenu son inquisiteur. Elle comprenait désormais pourquoi un interrogatoire pouvait briser quelqu'un avant que la première question soit posée.

Les peurs de Lily l'avaient épuisée ; elle se sentait piquer du nez. Ils allaient devoir l'emmener en cellule de détention pour qu'elle dorme s'ils ne prévoyaient pas de la relâcher ce soir. Si elle bénéficiait d'une bonne nuit de repos, elle avait le sentiment que tout pourrait être réglé au matin. Ils lui avaient apporté deux repas depuis le début de sa détention et lui avaient permis d'aller deux fois aux toilettes sous surveillance, elle avait donc l'espoir qu'ils lui proposent au moins une couverture, un oreiller et un coin sombre afin qu'elle s'étende plutôt que de la laisser menottée à ce bureau dans une pièce à l'éclairage cru. Mais Lily ne s'était jamais trouvée du mauvais côté du gouvernement des États-Unis.

En entendant la serrure de sa porte cliqueter, elle ressentit une bouffée d'espoir. La porte s'ouvrit et son optimisme fut remplacé par une nouvelle inquiétude lorsque deux hommes en costume sombre portant une oreillette entrèrent en silence dans sa cellule, accompagnés d'une femme identiquement vêtue. Un des agents transportait un jeu de clés. Il déverrouilla les menottes de Lily et lui ordonna de se lever et de poser les mains contre le mur. Pendant que l'agente la fouillait – ce que les membres de la Sécurité intérieure avaient déjà fait – les deux hommes se

tenaient à quelques pas, en renfort. Lily savait que les accusations d'espionnage auxquelles elle faisait face étaient sérieuses, mais elle ne s'était pas attendue à des mesures de sécurité si drastiques. Elle n'avait divulgué aucun secret de réelle valeur à James Mohammad, pourtant, ces nouveaux agents prenaient toutes les précautions, la traitant comme un génie du crime.

L'agente eut rapidement terminé. Elle rassit Lily sur sa chaise et la menotta au bureau, tandis qu'un des hommes passait la tête dans le couloir et criait que la pièce était sécurisée.

Shriver entra.

1er juin 2054 11:12 (GMT–4)
Nord-ouest de Manaus

Chowdhury mourrait. C'est ce qu'entre autres choses Sarah Hunt leur avait expliqué, à lui et aux autres, au cours de la journée. Il s'était résigné à la nouvelle. Si Hunt et Kurzweil avaient décidé de saper la Singularité, de saboter cette technologie, cela impliquait que ses nombreux dérivés technologiques seraient aussi sabotés, dont le procédé d'édition génomique qui aurait pu régénérer le cœur défaillant de Chowdhury. Mais que celui-ci l'accepte ne signifiait pas qu'il en était de même pour sa fille.

— Vous pouvez le sauver ! cria Ashni.

— Je ne peux pas, réitéra Hunt.

— S'il vous plaît, sauvez-le… s'adoucit Ashni.

— Vous croyez que le Dr Kurzweil voulait mourir ?

— Je ne comprends pas, dit Ashni.

— Il aurait pu prolonger sa vie. Ses problèmes de santé, franchement, étaient moins insolubles que ceux de votre père. Son travail d'avant-garde, les thérapies qu'il a mises au point chez Neutronics, auraient pu le sauver. Mais il a choisi de non seulement se détruire, mais aussi de détruire l'œuvre de toute sa vie. Pourquoi ? Pourquoi pensez-vous qu'un homme tel que le Dr Kurzweil sacrifierait tant ? Quel impératif moral l'a conduit à une telle décision ?

Ashni ne répondit pas à la question de Hunt, mais elle ne discuta pas davantage, ce qui en soi était une concession. Chowdhury répondit à la place de sa fille.

— Parce qu'il connaissait le potentiel destructeur de son travail.

La projection holographique de Sarah Hunt oscilla, comme pour acquiescer.

— Exact, dit-elle. C'est la raison pour laquelle la thérapie de Neutronics a échoué quand on l'a entreprise sur vous. La tâche que le Dr Kurzweil et moi avons entreprise, et que j'ai dû terminer seule, était d'endiguer un puissant torrent de connaissances, le résultat de l'explosion d'intelligence induite par la Singularité. En plaçant des obstacles en amont, nous nous sommes assurés que les entités biologiques et technologiques ne fusionnent plus jamais ; ou, au cas où elles le feraient, que ce soit progressivement, pas violemment.

La matinée était bien avancée. Les autres – B.T., Michi, Avozhina – se tenaient à proximité, l'air sombre. Ce ne fut que lorsque Sarah parla de décapiter les connaissances concernant la Singularité, des connaissances après lesquelles B.T. avait couru toute sa vie, qu'il prit enfin la parole.

— C'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible ?

— Vous ne pouvez pas détruire la connaissance, dit B.T. Vous pouvez seulement dissimuler ce que vous avez découvert. Un jour ou l'autre, quelqu'un ou quelque chose trouvera une façon de contourner les obstacles que vous et le Dr Kurzweil avez placés.

— Peut-être, dit Hunt. Mais si j'étais vous, je ne nous sous-estimerais pas.

— Des documents attestent que vous vous êtes suicidée, les interrompit Chowdhury, et même que vous avez fait don de votre corps à la science. Cette pierre noire près de la rivière, c'est vous ?

— C'est mon corps, dit Hunt. Mais je suis là, avec vous. Quand j'ai offert mon corps à Kurzweil pour ses expériences, il est devenu évident que le Dr Agawa allait m'empêcher de revenir ici. J'ai subi la même procédure de sédation que vous chez Neutronics, grâce à laquelle les fonctions vitales sont ralenties jusqu'au seuil de la mort pour faciliter le traitement. Lorsque les secouristes m'ont trouvée chez moi, j'avais l'air morte. Étant donné mon passé, la cause du décès semblait évidente. Mon suicide a été pris pour argent comptant. Comme j'avais laissé mon corps à la science, Kurzweil pouvait le récupérer et je suis revenue ici, où personne ne pouvait interférer avec notre travail.

Au cours de l'après-midi, Chowdhury interrogea Sarah Hunt plus longuement sur ce travail. Elle et Kurzweil avaient fait la

course contre tous les gouvernements du monde pour parvenir à la Singularité avant que les autres ne puissent en faire mauvais usage. Son adversaire le plus menaçant, admit-elle, avait été B.T. Ses percées suivaient les leurs de quelques semaines à peine, parfois quelques jours. Avant de disparaître, Hunt s'était entendue avec son vieil ami Hendrickson. Contrarié comme il l'était désormais par l'administration Castro, il aurait depuis longtemps quitté la Maison-Blanche s'il n'avait pas compris la menace que représentait la Singularité, en particulier si elle tombait entre les mains d'un autocrate en herbe tel que Castro, qui l'utiliserait pour consolider son pouvoir. Bien que Hendrickson reconnût cette menace, lui et Hunt avaient des désaccords philosophiques concernant la limite de ce qu'ils pourraient faire pour s'assurer que la Singularité ne soit jamais exploitable par Castro. Leur dernière conversation avait été une discussion enflammée à ce sujet.

— C'est à ce moment-là que vous avez décidé de tuer le président Castro ?

Chowdhury était allongé sur son lit. Sa fille avait allumé une lampe à proximité et les contours de Sarah Hunt avaient perdu de leur netteté dans la lumière artificielle.

— Pas exactement, dit Hunt. C'est lorsque j'ai décidé de mettre fin à mes jours, en tout cas la première fois. En venant ici, avec Kurzweil, j'ai effectivement mis fin à une vie pour en entamer une autre. Tout ce qu'il me restait était cette dernière tâche. Quand j'ai réalisé la portée destructrice de la Singularité, son pouvoir de nous changer pour toujours, j'ai décidé d'empêcher Castro, ou quiconque, d'acquérir cette connaissance. Je suis la seule à pouvoir comprendre la Singularité. Je *suis* la Singularité.

— La tombe près de la rivière ? demanda Chowdhury. La pierre noire qu'a vue Lily.

— Et alors ?

— Votre corps est là.

— Mon corps a peu d'importance, dit Hunt, semblant déçue par l'incapacité de Chowdhury à accepter qu'elle n'eût plus de limites physiques. (Puis, comme pour illustrer ce point, elle ajouta :) La nuit dernière, vous avez rêvé. Vous et votre famille étiez dans un bateau sur une rivière tumultueuse. Lorsque cette rivière et un fleuve puissant se sont rencontrés, cela a créé un courant violent. Les embarcations ont commencé à chavirer et à couler. Les gens s'agrippaient les uns aux autres pour garder la

tête hors de l'eau, si bien qu'encore davantage se noyaient. Plus loin se trouvait un océan, mais personne ne pouvait l'atteindre. Vous avez perdu la mère d'Ashni et votre mère, qui sont passées par-dessus bord, et lorsque vous vous êtes réveillé, vous luttiez pour ne pas perdre Ashni…

— Vous écoutiez quand j'ai raconté mon rêve aux autres ?

— Je n'avais pas besoin d'écouter.

— Alors comment êtes-vous au courant ?

— C'est moi qui ai placé ce rêve à cet endroit, Sandy.

— C'était votre rêve ?

Sarah Hunt rit.

— Nos rêves naissent dans notre cerveau, donc si la technologie peut contrôler le biologique – comme nous l'avons vu avec la mort de Castro – elle peut aussi contrôler les rêves. Mais ce rêve des deux rivières n'était pas le mien. Nos rêves sont collectifs, ils sont rarement rêvés par une seule personne. Combien d'entre nous ont déjà rêvé qu'ils tombaient dans un trou sans fond ? Ou devaient passer une épreuve sans avoir révisé ? Vous êtes-vous déjà réveillé d'un rêve bouleversé au point de pleurer ? Votre rêve est-il moins réel que les larmes qu'il a provoquées ? J'ai abandonné mon corps – en fait, je l'ai laissé dans ce lit où vous êtes sur le point de laisser le vôtre. C'est Avozhina qui m'a enterrée près de la rivière. La forme que j'ai désormais revêtue – cette intelligence téléchargée – ressemble davantage à une pensée, une idée, ou même un rêve qu'à une personne incarnée dans un corps.

La soirée avançant, une vague d'épuisement submergea Chowdhury. Il n'avait plus rien à demander à Sarah Hunt. Comme si durant tout ce temps – celui passé à remonter la rivière – il n'avait été maintenu en vie que par son besoin de réponses. Une fois ces réponses données, le voyage achevé, son corps lâchait. Ses membres étaient pesants, comme si la terre avait décidé d'exercer sur lui une plus forte gravité. Ses yeux aussi voulaient se fermer. Et sa respiration ralentit. Il pouvait à peine déglutir. Ces fonctions les plus basiques, que, toute sa vie, il avait mécaniquement accomplies, requéraient désormais son attention. C'était une prise de conscience nouvelle, épuisante. Il ne désirait qu'une chose : dormir.

Sa fille lui tenait la main et lui caressait doucement les cheveux. La respiration de Chowdhury était plus faible, il avait les oreilles bouchées, comme s'il avait un rhume. Il entendait la

voix d'Ashni, mais elle paraissait distante, comme si sa fille s'éloignait de lui dans un long couloir, murmurant :

— Tout va bien, Bapu… tu es fatigué… repose-toi… tout va bien… tout va bien se passer…

Puis une pensée résonna dans l'esprit de Chowdhury, aussi puissante et claire qu'une cloche. Son rêve de la nuit précédente, s'il pouvait y revenir. On ne peut pas mourir dans ses rêves ; il l'avait appris depuis longtemps, quand il était petit garçon. Il n'était peut-être pas capable d'empêcher le sommeil, mais s'il pouvait faire apparaître un rêve dans ce sommeil, ce serait peut-être suffisant pour vivre jusqu'au matin. Il devint très tranquille, concentrant ses pensées sur les images de ce rêve, sur la rivière, les bateaux, la mère d'Ashni et sa propre mère dans le leur. Son corps était pratiquement immobile, respirait à peine. Avec une intensité qu'il avait rarement connue, il luttait pour recréer le monde de son rêve, pour s'y accrocher… pour ne pas le laisser partir…

Le lendemain matin, lorsqu'Ashni essaya de le réveiller et n'y parvint pas, elle remarqua les mains de son père ; il serrait les poings.

1er juin 2054 21:50 (GMT-5)
Aéroport international Dulles

L'anxiété, la peur, la colère – cette masse noueuse d'émotions que Lily Bao avait senti grandir en elle tout ce temps – devenaient impossibles à contenir. En voyant Shriver, elle ferma les yeux, pressa son menton contre sa poitrine et ses épaules tressautèrent alors qu'elle tremblait et pleurait en silence.

— Donnez-moi ces clés, dit Shriver.

L'agente protesta.

Shriver répéta et Lily entendit les clés cliqueter dans sa main.

— Maintenant, attendez à l'extérieur.

À contrecœur, ils annoncèrent qu'ils seraient juste devant la porte.

— Fais ton possible pour rester tranquille, dit Shriver.

Lily s'aperçut qu'elle tremblait tellement qu'il n'arrivait pas à introduire la clé dans la serrure de ses menottes.

Soudain, elle eut les mains libres.

Elle s'essuya les yeux, respira à fond et le regarda.

— Putain d'enfoiré !

Elle le gifla de toutes ses forces. Les agents se précipitèrent à l'intérieur.

— Tout va bien ! dit Shriver, en s'interposant entre Lily et eux. Je vais bien… s'il vous plaît, attendez dehors.

Les trois agents échangèrent des regards inquiets mais cédèrent. Ils retournèrent dans le couloir. Lily fixait toujours Shriver. Elle le traita à nouveau d'enfoiré, mais cette fois-ci plus doucement, sifflant le mot à travers ses dents serrées.

— Je le mérite, dit-il.

— C'est toi qui m'as mise dans ce merdier.

— Je t'ai toujours dit que je t'aimais et je t'aime vraiment et si tu m'avais cru et avais attendu, tu aurais peut-être évité ça. (Il s'interrompit, soupesant les mots qu'il venait de prononcer afin de juger de leur véracité.) Peut-être que tu as raison et que je t'ai mise dans ce merdier… Peut-être que c'était trop te demander que d'attendre indéfiniment… Peut-être que ce n'était pas réaliste. Plus rien de tout ça n'a d'importance, maintenant. Je vais te sortir d'ici, d'accord ?

— Comment ? l'interrogea-t-elle.

Il réalisa qu'elle n'avait pas vu les informations. Il commença à lui expliquer. Les marines de la caserne avaient pris le Capitole. Wisecarver avait convoqué le Sénat, dont une majorité des deux tiers avait déclaré Smith coupable. Smith n'était plus président.

— Qui l'est alors ?

Mais en posant la question, Lily comprit que la réponse la regardait dans les yeux : Shriver était désormais président.

— Pas encore, dit-il, après l'observation de Lily. Je n'ai pas encore prêté serment et je ne vais pas le faire, pas avant que tu sois libérée. Et je ne prévois pas de rester longtemps en poste.

— J'ai toujours été un handicap pour toi.

— Non, dit Shriver. C'est ce que je suis venu t'expliquer. C'est moi qui ai été un handicap pour toi. Je t'aime, Lily. Je n'ai jamais menti à ce sujet. Mais je n'ai pas été honnête sur d'autres points. (Il mit un genou à terre, comme pour la demander en mariage ou se prosterner devant elle ; il semblait sur le point de faire un peu des deux. Sa voix se transforma en murmure.) J'aurais été heureux de m'éloigner de la politique pour être avec toi. La raison pour laquelle je ne pouvais pas c'est que quand nous nous sommes rencontrés, j'étais déjà engagé avec…

Elle le coupa :

— Une autre femme ?... Je ne veux pas entendre parler d'une autre femme…

— Bon sang, Lily ! Est-ce que tu vas me laisser finir, pour une fois… (Il enferma ses mains dans les siennes.) Je ne pouvais pas parce que j'étais déjà engagé dans une tentative de virer Castro. Peu après sa victoire pour son troisième mandat, j'ai été approché par un haut fonctionnaire japonais. Il avait en sa possession une série de briefings classifiés qui détaillaient des avancées capitales en matière de recherches que Neutronics avait communiquées au gouvernement américain. La peur du fonctionnaire japonais – et ce que ces rapports des services secrets confirmaient – était que le projet de Castro soit d'utiliser ces progrès pour consolider encore davantage son pouvoir, à l'intérieur du pays comme à l'extérieur.

"En tant que membre de la Commission spéciale sur le renseignement du Sénat, j'aurais dû avoir accès à ces documents, mais l'administration me l'a refusé. Plus personne, semblait-il, ne respectait les règles du jeu, y compris ce fonctionnaire japonais. Il avait recruté une vice-amirale à la retraite, Sarah Hunt, pour infiltrer Neutronics. Il avait aussi une source haut placée à la Maison-Blanche. Il ne pouvait pas me révéler qui était cette source, je ne l'ai découvert que plus tard. Tu comprends, quand Sarah Hunt a mis fin à ses jours, cette source à la Maison-Blanche m'a mis la main dessus.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda Lily.

Shriver se massa la nuque.

— Que Sarah Hunt n'était pas morte. La source ne savait pas où elle était allée, mais elle soupçonnait qu'elle était repartie travailler avec celui qui était autrefois à la tête du programme, Ray Kurzweil, pour achever ce qu'ils avaient commencé.

— Qui était ?

— Un plan pour subvertir la Singularité, un plan pour ôter à Castro son pouvoir, ce plan même qui t'a amenée ici et m'a placé dans la file d'attente pour la présidence. Lily, je ne sais pas comment tout ça va se terminer, mais Hunt et Kurzweil – leurs intelligences conjuguées, qu'elles soient biologiques, artificielles ou une combinaison des deux – ont constamment eu plusieurs coups d'avance sur nous et ont prévu chaque coup à venir. J'en suis certain. C'est l'intelligence qu'ils ont créée qui est aux commandes, pas nous. Ou, pour le dire autrement, c'est la Singularité qui est aux commandes. Common Sense est aux commandes.

Un sentiment de totale impuissance s'abattit sur Lily, aussi sûrement que si Shriver l'avait à nouveau menottée au bureau.

— On fait quoi, maintenant ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais trop rien… répondit Shriver. Avant la disparition de Hunt, notre projet avait deux objectifs. Le premier était de nous débarrasser de Castro. Le second était de mettre en place un président capable de panser les plaies, de trouver un terrain consensuel. Il est temps maintenant pour moi de jouer mon rôle. Tu viens ?

Il lui tendit la main. Elle la prit, mais avant de le suivre à l'extérieur, elle demanda :

— Et mes crimes ? Ils sont tout bêtement oubliés ? Et James Mohammad, qu'est-ce qu'il va lui arriver ?

Shriver rit.

— Si j'étais toi, je ne me soucierais pas trop de M. Mohammad. Il me semble être le genre de type qui sait comment retomber sur ses pieds. Et nous allons lui offrir toutes les occasions de le faire.

— J'ai trahi mon pays, dit Lily d'un ton désespéré.

La naïveté de ce sentiment parut irriter Shriver.

— Pas plus que moi.

Ils quittèrent la salle d'interrogatoire. Lily et Shriver se hâtèrent dans le couloir, encadrés par l'équipe des Services secrets. Lorsqu'elle demanda où ils allaient, Shriver répondit :

— Au Capitole.

Devant le terminal d'arrivée, un SUV solitaire attendait près du trottoir. On était loin de l'habituelle escorte de protection au service d'un président. Ces trois agents faisaient partie d'un contingent qui désormais soutenait Shriver contre Smith. En dehors de ces agents, la seule personne dont elle savait qu'elle appuyait Shriver dans sa tentative de démettre Castro et dorénavant Smith était la susmentionnée source anonyme au sein de l'administration. Lily se demandait qui pouvait être cette source. Elle priait pour que ce soit quelqu'un de fiable.

En entrant dans le SUV, elle fut accueillie par l'amiral à la retraite John "Bunt" Hendrickson. En dépit de son costume froissé, de sa cravate desserrée et de sa barbe mal rasée, elle le reconnut grâce aux conférences de presse comme étant le chef de cabinet de la Maison-Blanche.

2 juin 2054 03:17 (GMT-5)

Julia Hunt se réveilla dans les heures précédant l'aube d'un rêve dont elle n'arrivait pas à se souvenir. Les détails en étaient insaisissables. Elle n'avait dormi que quelques heures sur un canapé dans le bureau de Wisecarver. Elle n'avait même pas ôté ses chaussures. En enfilant son gilet pare-balles et en glissant la sangle de son fusil en travers de sa poitrine, elle essayait toujours de reconstituer son rêve. Elle en était sortie lucide, comme si elle avait trouvé une solution à un problème sur lequel elle s'escrimait depuis longtemps.

Après avoir quitté le bureau de Wisecarver, Julia traversa le Statuary Hall en se dirigeant vers la Rotonde et son poste de commandement. Barnes dormait assis sur un fauteuil de bureau à côté d'un caporal suppléant qui surveillait une rangée de radios rassemblées sur une table pliante. L'unique son se répercutant dans l'immense Rotonde était le murmure de leurs parasites. Quelques heures plus tôt, lorsque Hunt était partie se reposer, Wisecarver cherchait Shriver ; le nouveau président devait prêter serment, mais il était introuvable. Hunt avait donné à ses marines l'ordre formel de la réveiller quand Shriver arriverait au Capitole. Le caporal de garde confirma qu'ils n'avaient encore aucune nouvelle.

Barnes s'agita sur sa chaise. Il lâcha un ronflement qui se répercuta dans l'immense Rotonde.

— Le major Barnes a fait ça toute la nuit ?

— Oui, madame, dit le caporal en ébauchant un sourire nerveux.

Hunt voyait qu'il avait peur. Ce caporal ne devait pas avoir quitté le lycée depuis plus d'un an ou deux. Il avait toute la vie devant lui et selon comment allaient se dérouler les événements de la journée, il pourrait passer des dizaines d'années de cette vie dans une prison fédérale.

— J'imagine qu'avec le major Barnes qui ronfle comme ça, vous n'avez pas dû beaucoup dormir.

— Non, madame, répondit-il. Pas du tout.

Un à un, les divers hommes en patrouille et les sentinelles déployées autour et au-delà du Capitole commencèrent à donner par radio leur rapport horaire sur la situation. Le caporal suppléant ouvrit son ordinateur portable pour annoter un tableur intitulé *Registre de service*. Hunt s'assit près de lui et écouta

passivement les appels des marines. Elle observait le soldat nerveux remplir son registre. Lui, comme elle, avait de bonnes raisons d'être effrayé, et elle espérait pouvoir lui communiquer son calme. Pauvre gamin, se dit-elle, entre les ronflements de Barnes et la surveillance des radios, il n'a pas fermé l'œil.

Lorsqu'il eut fini de rentrer le dernier rapport, il réduisit la fenêtre sur son ordinateur. Derrière, sur une autre fenêtre ouverte, se trouvait une série d'articles récemment postés. Julia aperçut un gros titre : LES TROUPES MANQUANT À L'APPEL ET LES BRIGADES TRUTHERS S'EMPARENT DE DÉPÔTS D'ARMES DANS TOUT LE PAYS.

— Ça date de quand ? demanda-t-elle en parcourant le corps du texte.

Le caporal avait lu l'article une heure auparavant, mais de nouveaux détails surgissaient sans cesse sur les réseaux sociaux. Après le vote d'impeachment de la veille, après que le Sénat avait déclaré coupable le président Smith, des dizaines de milliers de soldats – ceux qui avaient refusé l'ordre de mobilisation de l'administration et avaient abandonné leur poste – avaient soudainement réapparu, engagés aux côtés des truthers. Ils avaient convergé vers leur base, s'emparant des arsenaux d'est en ouest, de la base aérienne d'Eglin à Fort Riley ou Fort Irwin et avaient prêté allégeance à Shriver, qu'ils considéraient comme le président et leur commandant en chef légitime. À leurs propres yeux, ces soldats portés manquants ne s'emparaient pas des arsenaux dans l'objectif d'une rébellion. Ils s'emparaient des dépôts d'armes pour réprimer une rébellion menée par Smith, un président destitué et par conséquent illégitime qui ne voulait pas céder le pouvoir.

Hunt secoua Barnes, qui se réveilla en sursaut avec un ronflement.

— Vous avez lu ça ?

Barnes frotta ses yeux ensommeillés et son visage parut engourdi par l'épuisement.

— Lu quoi ?

Avant de se glisser près d'elle, il se plaignit qu'elle l'avait tiré d'un rêve absolument remarquable. Il plongea la main dans sa poche de treillis, en sortit une boîte de Copenhagen et coinça une chique de tabac sous sa lèvre inférieure. La nicotine ne tarda pas à le réveiller, tout comme l'article quand il le parcourut des yeux.

— Il n'y a plus de retour en arrière possible, finit-il par

marmonner… c'est la guerre civile.

Barnes se tourna vers le caporal suppléant :

— Pourquoi ne pas nous avoir réveillés quand vous avez vu ça ?

— Major, je me suis dit… j'ai pensé… eh bien, vous nous aviez dit de vous réveiller si les forces du président Smith avançaient vers le Capitole ou si le vice-président… je veux dire le président Shriver – arrivait. Je ne savais pas…

Le caporal craquait. Le gamin avait de toute évidence besoin de se reposer, ce que Hunt lui ordonna de faire. En se levant, il s'excusa :

— Madame, je suis désolée, je croyais que vous étiez déjà au courant pour l'article.

— Bon sang, comment aurait-elle pu savoir ? l'interrompit Barnes.

Le caporal suppléant baissa les yeux sur ses mains. Il regarda Hunt, s'adressant à elle seule :

— Je croyais que vous saviez parce qu'il me semble que ces soldats manquant à l'appel font exactement ce que nous avons fait à la caserne, madame.

Le caporal traversa la Rotonde, vers un recoin où les marines n'étant pas de service avaient déroulé des sacs de couchage pour prendre une ou deux heures de repos.

Barnes et Hunt étaient immobiles, fixant la rangée de radios. Finalement, Barnes déclara :

— Ce gamin a raison, vous savez. À Eglin, à Riley, ils semblent faire exactement ce qu'on a fait à la caserne.

— Et c'est quoi ? demanda Hunt. Qu'est-ce qu'on a fait ?

Avant que Barnes ne puisse répondre, un premier, puis un deuxième, puis un troisième appel radio arrivèrent. Toutes les sentinelles rapportèrent que des troupes fédérales toujours fidèles à l'administration dreamer se massaient en grand nombre. Il était clair que Smith ne pouvait plus attendre. Si l'armée se fracturait entre truthers et dreamers, il devait reprendre la main sur le Congrès et réaffirmer sa légitimité. Hunt ordonna à tous ses marines de se replier et de se regrouper autour du Capitole. Barnes était à la radio, coordonnant la manœuvre, lorsqu'un appel provint du poste de contrôle sur la bretelle d'accès de la I-395 qui menait au sud de la Virginie. Un SUV était arrivé de l'aéroport Dulles. À l'intérieur se trouvaient plusieurs personnes qui demandaient un accès immédiat au Capitole.

— Combien ? demanda Barnes au marine du poste de contrôle.
— Six, répondit-il. Dont le président Shriver.

2 juin 2054 08:50 (GMT-4)
Amazone et Rio Negro, nord-ouest de Manaus

B.T. quitterait le labo de Kurzweil les mains vides. Il lui était impossible de parvenir à aucune autre conclusion. Ce matin-là, il s'était réveillé avec deux nouvelles informations. Le Dr Sandeep Chowdhury était décédé durant la nuit. Et Manolo était arrivé pour ramener tout le monde à Manaus. Manolo n'avait aucun moyen satisfaisant de transporter le corps du Dr Chowdhury. Le mieux qu'il avait à proposer était de l'envelopper dans une couverture, ce qui semblait assez indigne. Il suggéra alors de raccompagner B.T. et Michi et de revenir le lendemain chercher Ashni et Avozhina avec un cercueil. Tout le monde accepta et c'est ainsi que B.T. se retrouva à descendre la rivière dans le bateau à moteur, lui et Michi à la poupe et Manolo pilotant sa barque depuis la proue.

Lui et Michi étaient assis tout près l'un de l'autre, mais devaient quand même élever la voix pour s'entendre par-dessus le vrombissement du moteur hors-bord.

— Tu veux rester combien de temps à Manaus ? demanda B.T.

— Pas longtemps, répondit Michi. Le Dr Agawa va vouloir un débriefing complet. Et toi, tu penses rester combien de temps ?

B.T. ne répondit pas, pas d'emblée. Michi était subtile, mais claire. Elle sous-entendait qu'il n'irait pas avec elle voir le Dr Agawa, que tous deux emprunteraient des chemins différents.

— Pas longtemps, dit B.T., copiant sa réponse, bien que, contrairement à Michi, il n'était pas certain de sa destination.

En dehors d'un moment de frayeur sur le confluent du Rio Negro et de l'Amazone, où l'eau agitée et écumeuse éclaboussait la coque, B.T. passa le reste du voyage jusqu'au terminal du ferry à ressasser en silence cette question. D'un point de vue pratique, retourner à son labo d'Okinawa n'avait guère de sens. Sarah Hunt avait dit avoir placé des obstacles sur le chemin de tous ceux qui tenteraient de la suivre et de reproduire la Singularité. Hunt avait été claire sur le fait que son intelligence téléchargée – qui avait été l'interlocutrice holographique de B.T. la veille – disparaîtrait une fois que les événements aux États-Unis auraient trouvé une

issue. L'intégration de l'informatique quantique dans l'intelligence de Hunt rendait hautement improbable qu'un scientifique ne possédant pas cet avantage, même quelqu'un de très doué, puisse imaginer un moyen de surmonter les obstacles qu'elle avait imaginés pour empêcher une reproduction de la Singularité. Une telle personne aurait besoin d'un incroyable intellect. Et de beaucoup de chance.

Manolo manœuvra leur barque contre le quai. Ils quittèrent le terminal et firent la queue pour un taxi. Durant le trajet vers l'hôtel, Michi fit défiler ses messages et les informations sur son headsUp, ne prêtant guère attention à B.T., sinon pour lui lire de temps à autre un gros titre. Lorsqu'ils parvinrent au Tropicana, Michi demanda à B.T. si elle pouvait avoir la chambre pour elle seule un moment.

— Je dois passer quelques coups de fil.

B.T. ne protesta pas. À quoi bon ? Il ne mentionna pas qu'il se sentait blessé. Quel bien cela leur ferait-il à tous deux ? Il répondit simplement :

— Pas de problème, et il lui demanda à quelle heure il devait revenir.

— J'irai te rejoindre, tu seras où ?

Debout dans le hall, B.T. regarda par-dessus son épaule en direction de l'unique endroit auquel il pensait et dit à Michi qu'il allait au casino.

Il commença à la table de baccarat, où tout se passa bien. Puis, il alla à celle du craps, où les choses se passèrent légèrement mieux. Il gagna un peu. Habituellement, il équilibrait grosso modo les pertes et les profits durant une heure, puis une deuxième, et une partie de la troisième. Mathématiquement, la maison gagnait toujours. Mais s'il réfléchissait à sa propre vie, de l'époque où il était un diplômé du MIT endetté jusqu'à aujourd'hui, il avait généralement battu la maison. Et il commença à se demander – en entamant un autre tour avec une nouvelle main qu'on venait de lui distribuer – s'il pourrait étendre cette chance à son travail, si sa chance et son intelligence combinées seraient suffisantes pour qu'il retourne à ses recherches, en dépit des obstacles qu'avait placés Sarah Hunt sur son chemin. C'était peut-être fou, mais il pensait que c'était possible. Il pourrait, un jour, redécouvrir la Singularité.

B.T. était à la table de black jack, à la sixième main d'une bonne passe, lorsque Michi réapparut à l'étage du casino, faisant

rouler sa valise derrière elle.

En la voyant, B.T. posa ses cartes sur la table.

— Mon vol part dans un peu plus d'une heure, dit Michi.

Puis, comme pour adoucir la gifle, elle ajouta :

— J'ai réglé la note d'hôtel.

— Tu veux dire que le Dr Agawa l'a réglée.

B.T. était blessé et en colère.

— Quel scientifique brillant.

Michi avait prononcé ses mots d'un ton sans réplique, comme si enfin elle lui faisait savoir ce qu'elle pensait réellement de lui. Puis elle ajouta :

— J'espère qu'on restera en contact…

L'inflexion dans le ton de Michi suggérait plus une question qu'une affirmation. Tandis qu'elle faisait face à B.T., attendant sa réponse, des clients du casino virevoltaient en tous sens. Ils serraient leurs gains dans leur main en passant de table en table. Quelqu'un toucha le jackpot sur une machine à sous à proximité. Des jetons dorés se déversèrent de sa gueule et une vieille dame, une cigarette pendant aux lèvres, tomba à genoux. Deux responsables apparurent avec des seaux en plastique.

— Je ne veux pas que tu sois en retard, dit B.T.

Michi baissa les yeux.

— On reste en contact, OK ?

La vieille dame interrompit B.T. et Michi. S'emparant de leurs mains, elle y fourra une poignée de jetons dorés.

— C'est pour vous deux ! dit-elle, sa voix graveleuse débordant de joie. Un jackpot, enfin !

Elle regarda B.T., puis Michi, comme pour bénir leur union.

— OK ? insista Michi.

— OK, dit B.T. On reste en contact. Ne rate pas ton avion.

Il retourna à la table de black jack. Il perdit la main suivante. Durant l'heure qui suivit, il perdit encore et encore jusqu'à ne plus pouvoir jouer. Dans le salon voisin, des dizaines de clients de l'hôtel et certains employés s'étaient rassemblés autour d'une rangée de téléviseurs réglés sur des chaînes d'information.

Durant les heures que B.T. avait passées au casino, la situation aux États-Unis s'était détériorée. Les images étaient surréalistes. Des milliers de soldats américains – en tenue de combat, se déplaçant en blindés, coincés dans des véhicules chenillés, armés d'un équipement de guerre complet – se faisaient face au Capitole, ainsi qu'au sein des bases militaires dans tout le pays.

Le président Smith restait planqué à la Maison-Blanche tandis que son adversaire, le vice-président Shriver, était arrivé sous la protection des marines de la caserne voisine. Le président Smith avait fait une déclaration depuis la Maison-Blanche dans laquelle il qualifiait sa destitution et la présence des marines au Capitole de coup d'État truther.

Les informations rapportaient aussi que Shriver – défiant Smith et ses partisans – projetait de prêter serment d'un moment à l'autre devant la façade ouest du Capitole, là où les présidents prêtaient serment depuis des temps immémoriaux. En dépit des risques pour lui-même, en dépit du chaos au Capitole, Shriver était déterminé à maintenir cette tradition. Toutes les chaînes d'information attendaient son arrivée. Le pays tout entier – le monde, en réalité – retenait son souffle. Des images en direct du Capitole étaient diffusées sans interruption.

B.T. n'avait aucune idée de ce qui se passerait lorsque Shriver ferait face à la multitude de truthers, de dreamers et de militaires qui soutenaient les deux factions. La situation était hautement inflammable. B.T. n'était certain que d'une chose : il était temps pour lui de retourner à son labo à Okinawa. Il était ce qui pour lui se rapprochait le plus d'un foyer, et il voulait rentrer tant que c'était encore possible.

Il traversa le hall vers la réception où la musique de fond ressemblait à de l'eau tombant sur des pierres lisses. Il attendit dans une courte file de gens parlant à voix basse. Lorsqu'il atteignit le début de cette file, elle avait grossi, s'étirant jusqu'aux deux portes à tambour à l'entrée de l'hôtel, d'autres clients ayant également décidé qu'il était temps de partir. La réceptionniste – elle était déjà là lors de l'arrivée de B.T. quelques jours plus tôt – lui demanda comment s'était déroulé son séjour. Puis elle imprima sa note, que Michi avait déjà réglée, et la glissa dans une enveloppe. Lorsque B.T. lui demanda si elle pouvait lui commander un taxi, elle lui présenta une seconde facture.

— Bien sûr. Mais d'abord, vous devez régler votre note du casino.

— Ma note ?

— Oui, vos pertes.

La somme qu'elle avait entourée était plus importante que celle dont B.T. disposait sur son compte en banque. Le bout de son stylo toujours pointé sur cette somme, la réceptionniste attendait sa réponse. B.T. expliqua qu'il allait devoir virer de l'argent d'un

compte à l'autre pour couvrir ces pertes et qu'il le ferait dès qu'il rentrerait chez lui. Elle lui rappela gentiment que le règlement de l'hôtel-casino Tropicana stipulait que toutes les factures devaient être réglées avant de partir.

Pendant que B.T. et la réceptionniste débattaient du sujet, les gens dans la file commençaient à s'agiter fébrilement. B.T. se retourna. Une petite femme brune qui ressemblait de façon frappante à Harry Potter avec sa coupe au bol et ses lunettes, sourit et hocha patiemment la tête, comme pour rassurer B.T. : il pouvait prendre son temps pour réfléchir à ce qu'il allait faire.

La réceptionniste lui proposa de lui réserver une autre chambre le temps qu'il puisse procéder au virement. Elle ajouta que malheureusement, elle ne pouvait pas lui en faire cadeau, mais qu'elle pouvait lui offrir "un bon prix sur une modeste chambre économique". Son impatience grandissait.

— Je vous la réserve, docteur Yamamoto ?

Avant que B.T. ne puisse répondre, la femme qui attendait derrière lui lui tapota l'épaule.

— Excusez-moi, dit-elle d'une petite voix. Je suis désolée, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre. Vous êtes le docteur Christopher Yamamoto ?

— Et dans ce cas… ? rétorqua B.T.

— Alors je vous cherchais. (La femme, qui se présenta comme le Dr Ayesha Bakari, se fraya un passage devant B.T. Elle tendit à la réceptionniste une carte de crédit.) Prenez ce qu'il vous doit là-dessus.

La réceptionniste glissa la carte dans le lecteur.

—Merci, docteur Bakari, dit-elle lorsque la transaction fut acceptée. Je vois aussi une réservation pour vous… Je vous enregistre ?

B.T. ne comprenait toujours pas pleinement ce qui se passait.

— Non. Je ne crois pas que je vais rester, finalement.

Elle demanda un taxi pour l'aéroport, pour elle et B.T. Ils sortirent tous deux. B.T. commença à remercier le Dr Bakari pour sa générosité, mais elle le coupa.

— Je me disais bien que je pourrais vous trouver ici, dit-elle. Vous allez m'aider.

— Ah bon ?

— Oui.

— À quel sujet ?

Le taxi pour l'aéroport se gara. Un voiturier ouvrit la porte.

— Des recherches, répondit le Dr Bakari. L'entreprise qui m'emploie, Neutronics, a subi une série d'échecs en matière d'édition génomique à distance. Peut-être avez-vous entendu parler de notre travail ? Parce que, naturellement, nous avons entendu parler du vôtre.

2 juin 2054 15:17 (GMT−5)
Capitole des États-Unis

Il faudrait un bélier pour pénétrer par cette porte. Julia avait commencé à se dire qu'il leur faudrait aussi un bélier pour sortir afin d'investir le président Shriver. Il était arrivé tard dans la matinée avec un contingent des services secrets, le parrain de Julia et une femme du nom de Lily Bao, que son parrain lui avait murmuré être "la fiancée du président". Julia trouvait que "fiancée" était un terme optimiste dans ces circonstances. Il supposait une vie future qu'il semblait difficile d'imaginer. C'est un truc de politiciens, se dit Julia, toujours en train de vendre les lendemains.

Ce petit groupe était réuni dans un couloir partant de la Rotonde et menant à la façade ouest du Capitole. Seule une porte les séparait de l'extérieur, où les marines de Hunt luttaient pour sécuriser un espace suffisant afin que Shriver puisse prêter serment sans risque sous les yeux du monde entier. Cependant, la résistance autour du bâtiment semblait se durcir. Tôt le matin, une bande de fidèles partisans de Smith appartenant à une brigade de la 82e aéroportée avait ouvert une brèche dans le périmètre du Capitole et envahi la Chambre des représentants déserte. Hunt et un peloton de marines avaient finalement réussi à les déloger, ce qui avait donné lieu à un vif échange de coups de feu entre les marines et les parachutistes, laissant cinq Américains morts. De surcroît, Hunt n'avait aucun endroit où mettre les cadavres, si bien qu'ils gisaient, ensanglantés sous leurs ponchos dans un coin de la Rotonde. Comme si leurs corps étaient exposés au public. Toute la journée, Julia avait essayé de ne pas les regarder.

Shriver et sa suite étaient arrivés peu après cette escarmouche. Wisecarver avait immédiatement entraîné l'imminent président à l'écart. Pendant qu'ils discutaient, Julia avait fait de même avec son parrain. Hendrickson lui avait expliqué que Shriver était

résolu à prêter serment et à prononcer une allocution devant la façade ouest du Capitole.

— Et après ? demanda Julia.

— Il pense que s'il s'adresse directement au peuple, ça fera une différence.

— Comme tous les politiciens.

Son parrain dit que, d'après lui, le discours de Shriver pourrait vraiment faire la différence.

— Pourquoi ? l'interrogea Julia. Pourquoi crois-tu en lui ?

— Ce n'est pas en lui que je crois, répondit Hendrickson. (Il fit un geste au-delà des doubles portes verrouillées, où les truthers et les dreamers continuaient de s'affronter.) C'est en nous, le pays tout entier. Je crois toujours qu'on peut s'en sortir.

Julia lui expliqua à quel point sa position au Capitole était devenue précaire depuis l'intrusion dans la Chambre des représentants, et avec ce constant défilé de marines fatigués de se relayer sur les barricades, où ils se battaient avec des balles en caoutchouc, du gaz, des matraques et parfois à mains nues, repoussant ceux qui, jusqu'à récemment, avaient été leurs compagnons d'armes. En outre, les marines de Julia étaient en infériorité numérique, car Smith continuait de déployer des unités militaires venues de tout le pays : des parachutistes de Géorgie, la cavalerie blindée du Kansas, et même des marines venus de la Virginie et de la Caroline du Nord voisines, toujours fidèles à Smith et à son administration dreamer. Hendrickson avait fait remarquer à sa filleule qu'elle n'était pas en infériorité numérique autant qu'elle le croyait, du moins pas au niveau national. Bien sûr, un très grand nombre de soldats avait déferlé sur Washington, mais ainsi, Smith avait commis une erreur cruciale : il n'avait pas compris ce que signifiait un tel niveau de défection suite à l'ordre de mobilisation. Les troupes fidèles à Smith avaient vidé leurs bases en venant ici, tandis que ceux qui ne s'étaient pas présentés étaient restés en arrière, s'étaient alliés avec les brigades truthers locales et prenaient le contrôle des bases maintenant désertes dans tout le pays.

Hendrickson expliquait cela à sa filleule lorsque Shriver et Wisecarver approchèrent. Ils avaient tous deux convenu que Shriver prêterait serment devant la façade ouest du Capitole et, si possible, ferait un bref discours. Tous les cinq – Shriver, Hunt, Wisecarver, Hendrickson et Lily Bao – attendaient maintenant que le commandant en second de Hunt, le major Barnes, leur

annonce par radio que la voie était libre et qu'ils pouvaient sortir.

Derrière les doubles portes qui menaient à la façade ouest, ils pouvaient entendre les cris de milliers de personnes, le fracas occasionnel d'une barrière en acier qui basculait ainsi que le sifflement sourd et le claquement des balles en caoutchouc. Lily se balançait d'un pied sur l'autre en une sorte de pas de danse anxieux tandis qu'ils patientaient. Shriver sortit une fiche de la poche de sa veste, la relut une dernière fois et la rangea. Il avait été décidé que Wisecarver administrerait la prestation de serment, mais Hendrickson remarqua qu'il n'avait pas de bible.

— Pour l'amour du ciel, dit Wisecarver. (Il se faufila dans un bureau ouvert voisin et revint avec un magnifique ouvrage relié en cuir, le titre frappé en lettres d'or.) Ça fera l'affaire.

Hendrickson jeta un coup d'œil à la couverture du livre.

— C'est bien ce que je crois ? (Il l'arracha des mains de Wisecarver.) *Ba-Es ?* Pas question. Il ne va pas prêter serment là-dessus.

Le livre était le deuxième volume de l'*Encyclopedia Britannica*.

La querelle entre Hendrickson et Wisecarver fut interrompue par le jeune caporal suppléant qui avait surveillé les radios la nuit précédente.

— Madame, dit-il en s'adressant à Hunt. Le major Barnes essaie de vous joindre… (Hunt considéra sa radio portative qui semblait ne plus recevoir.) Il dit qu'ils ont dégagé l'aile ouest, que vous devez y aller de suite.

— Il faut absolument une bible, dit Hendrickson.

— On n'a pas le temps, rétorqua Wisecarver. Personne ne fera la différence.

— Hendrickson a raison, dit Shriver. Je ne vais pas prêter serment sur une…

Avant que Shriver ne puisse terminer, le caporal suppléant intervint :

— Monsieur, j'ai une bible. Elle est dans mon paquetage. Vous en avez besoin ?

— Vraiment ? demanda Shriver.

— Oui, monsieur.

— Allez la chercher, dit Hunt. Et dépêchez-vous.

Les pas du caporal qui courait vers la Rotonde résonnaient. Tous cinq étaient plantés là, enveloppés d'un silence nerveux. Essoufflé, le caporal reprit le couloir en sens inverse. Il apportait la bible, une bible de soldat, pas plus grande que la paume de sa

main.

— Vous plaisantez ? dit Wisecarver. Il ne va pas prêter serment là-dessus. Elle est ridicule. (Il souleva l'*Encyclopedia Britannica*). Ça, c'est mieux.

Shriver l'ignora. Il remercia le caporal suppléant et lui promit de lui ramener sa bible. Le caporal lui répondit de la garder.

— En ce moment, monsieur, vous en avez plus besoin que moi.

Julia ouvrit brusquement les doubles portes. La lumière jaillit à l'intérieur et ils sortirent devant la façade ouest du Capitole.

En scrutant le National Mall, Hunt imaginait un futur cours d'histoire où l'on raconterait ces événements. Elle pouvait se représenter les rangées d'élèves derrière leur bureau en train de regarder des photos et des vidéos de l'abject chaos devant elle. La mer de corps haletants, épuisés. Le grondement désespéré et continu de la foule. Le nuage âcre de gaz lacrymogène qui voilait les monuments. Elle doutait que quiconque puisse pleinement prendre la mesure de cet instant sans avoir été présent. Elle avait la bouche sèche en essayant de tout saisir. Elle se mit à songer à sa mère lorsqu'elle lui avait demandé à quoi ça ressemblait de se battre en mer, de voir le monde sur le point d'être détruit. Sa mère en parlait rarement. Julia avait toujours pensé que c'était parce que Sarah Hunt ne voulait pas discuter d'une expérience si traumatisante. Mais c'était peut-être parce que certaines expériences défient toute description.

Hunt sentait la présence de sa mère. Ses marines commençaient à conduire Shriver à l'estrade d'où il prêterait serment à ses risques et périls. Il n'y avait pas de vitre blindée pour protéger le nouveau président. Il était totalement exposé. Barnes avait réussi à repousser la foule suffisamment loin pour que Shriver ne coure pas un danger physique immédiat, mais il ne savait pas combien de temps les marines pourraient tenir la multitude à distance, en particulier si elle se retournait contre Shriver.

Avant la prestation de serment, Wisecarver prononça quelques paroles préliminaires, dans lesquelles il fustigeait l'administration Smith et ses partisans dreamers, en termes familiers clivants, utilisant des mots tels que "traître" et "illégitime" avec désinvolture. Le petit discours amer de Wisecarver provoqua de l'agitation dans la foule et elle se pressa contre les marines de Barnes le long du périmètre de sécurité qui, un instant, parut sur le point de céder. Shriver eut la présence d'esprit de lever la main

droite, faisant signe à Wisecarver qu'il était prêt à prêter serment. Ce ne fut pas seulement Shriver qui se présenta devant Wisecarver, mais aussi Lily Bao. Shriver avait insisté pour qu'elle tienne la bible sur laquelle il allait jurer, comme toutes les premières dames l'avaient fait depuis des générations.

Wisecarver consulta brièvement une fiche qu'il avait sortie de sa poche.

— Levez la main droite, commença-t-il maladroitement, puisque la main de Shriver était déjà levée. Répétez après moi : Je jure solennellement… (Pendant que Shriver prêtait serment, les ruminations de Julia revinrent à sa mère. Qu'aurait pensé Sarah Hunt des décisions que sa fille avait prises ces dernières semaines ?) que j'exécuterai loyalement la charge… (La présidence de Shriver justifiait-elle que Julia se soit retournée contre l'administration Smith ?) … qu'au mieux de mes capacités je préserverai, protégerai et défendrai… (Ou ce choix la hanterait-il à jamais, la désignant comme traître de la même façon que sa mère avait été qualifiée de meurtrière à cause de son rôle dans la dernière guerre ?) … la Constitution des États-Unis…

Julia ne pouvait pas savoir, mais elle sentait la main de sa mère dans tout ça. En écoutant Shriver, elle remarqua que son parrain la fixait.

— … Que Dieu me vienne en aide, répéta Shriver en terminant son serment.

Wisecarver tendit la main. Avec un petit sourire suffisant, il lâcha :

— Félicitations, monsieur le président.

Shriver ignora la main tendue, snobant Wisecarver devant la nation et le monde entier. Les truthers et les dreamers attendaient leur nouveau président. Leur silence témoignait d'un équilibre instable. Ils écoutaient.

— Je ne peux pas être votre président, commença-t-il. (La foule s'agita.) Mais un chemin s'ouvre devant nous. La nuit dernière, j'ai fait un rêve…

Julia écouta le rêve de Shriver et s'aperçut qu'il correspondait étroitement à celui qu'elle avait fait la nuit précédente, celui qui lui avait laissé le sentiment d'avoir trouvé la solution à un problème qu'elle ne pouvait pas nommer, dont jusqu'alors elle avait eu du mal à se rappeler les détails.

Shriver décrivait la confluence de deux grandes rivières. Il raconta qu'il voyageait sur une de ces rivières dans un bateau en

compagnie des gens qu'il aimait. Dans le rêve de Julia, son bateau abritait non seulement sa mère adoptive, mais aussi ses véritables parents qui subsistaient dans sa mémoire comme une vague impression, ainsi que son parrain. Shriver parlait de la violente jonction de ces deux rivières qui menait à un vaste océan que les gens, se méfiant les uns des autres, luttaient pour atteindre, se battant au confluent, faisant mutuellement chavirer leurs embarcations, noyant réciproquement leurs familles. À la fin du récit de son rêve, Shriver posa une question, à peine murmurée, mais sa voix portait loin tant la foule était devenue silencieuse.

— Alors comment atteignons-nous l'océan ?

Barnes tendit la main vers Julia, lui empoigna le bras. Son visage, ravagé par les cicatrices, affichait une émotion d'une intensité qu'elle n'avait jamais observée chez lui.

— La nuit dernière, dit-il, j'ai rêvé que mon fils et moi voyagions sur cette rivière…

Il laissa sa phrase en suspens.

Des murmures sourds remplacèrent le silence. Les individus qui composaient la foule se tournaient les uns vers les autres avec un vague sentiment de reconnaissance et d'émerveillement. C'était comme si une main invisible avait placé ce long rêve précis et unificateur dans leur esprit afin de permettre à ceux qui vivaient depuis si longtemps dans des réalités différentes de partager à nouveau une conscience collective.

Comment était-ce possible ? songea Julia. Mais dès que la question se forma, la réponse se présenta : sa mère. C'était le travail de sa mère avec Kurzweil, le legs de sa mère. Sa mère était-elle Common Sense ? Son regard se posa sur Hendrickson, de l'autre côté de l'estrade. Elle le surprit en train de la fixer, comme pour confirmer que ce qu'elle soupçonnait était vrai. Puis Shriver appela son parrain.

— J'ai désigné l'amiral à la retraite John Hendrickson comme vice-président. (Shriver se tourna vers Hendrickson, lui serra la main et le félicita brièvement.) Cette nation, poursuivit-il, a besoin de quelqu'un qui prenne soin d'elle, d'un président qui s'engage à renoncer à son pouvoir plutôt qu'à le renforcer. Par conséquent, avec effet immédiat, je démissionne de la présidence. Le vice-président Hendrickson va terminer mon mandat et ne se représentera pas pour un second afin que notre démocratie puisse se régénérer à travers une élection libre et équitable…

On s'agitait derrière Shriver. Wisecarver n'avait pas prévu ça. Il avait supposé que la présidence de Shriver allait, enfin, renforcer le pouvoir de son parti pour une génération. Selon Wisecarver, Shriver était censé être le président truther qui s'en assurerait. La prise de fonction de Hendrickson comme président était non seulement une trahison politique, mais elle ôterait le pouvoir des mains des truthers et des dreamers, mettrait fin à leur emprise sur la politique américaine et signerait le terme du poids politique de Wisecarver. Il plongea vers la scène, mais ne dépassa pas Barnes, qui le retint.

Hendrickson s'avançait maintenant sur l'estrade. Il fit un bref discours, s'engageant à n'exercer qu'un seul mandat. Il affirma croire que la transition pacifique du pouvoir politique était le socle de la démocratie américaine. Il conclut en citant le roi George III qui, à la fin de la révolution, avait demandé ce que le général Washington allait faire maintenant que la guerre était terminée. Lorsqu'on lui avait appris que Washington allait renoncer au pouvoir et retourner à sa ferme, George III avait déclaré : "S'il le fait, il sera le plus grand homme du monde." Hendrickson fit la promesse de suivre l'exemple de Washington.

Son discours fut accueilli par le silence. En regardant son parrain, Hunt se rappela son rêve. Deux rivières alimentant un vaste océan. Hendrickson n'avait rien à ajouter ; les autres non plus. La tradition dictait ce qui allait se passer ensuite.

Hendrickson descendit de la façade ouest du Capitole. Il s'enfonça dans la foule, qui s'écarta. Il entreprit la traversée du National Mall. Sa filleule fut la première à lui emboîter le pas, mais, bientôt, d'autres l'imitèrent, autant truthers que dreamers, par centaines, puis par milliers. Ils formaient une longue procession, investissant leur nouveau président, comme tant d'autres auparavant, en franchissant la courte distance qui sépare le Capitole de la Maison-Blanche.

2 juin 2054 17:21 (GMT−4)
Nord-ouest de Manaus

Ashni avait décidé que son père devait rester là. Son voyage sur cette rivière n'avait pas eu lieu sans raison – Ashni en était certaine. Si son père ne s'était pas enfoncé dans la jungle pour que sa vie soit sauvée, peut-être s'y était-il rendu parce que sa vie

était destinée à s'achever à cet endroit-là. Lorsqu'Ashni l'avait expliqué à Avozhina, celle-ci avait approuvé. Mais si Ashni ne voulait pas que son père quitte la jungle, que voulait-elle faire de son corps ? Avozhina avait proposé de l'enterrer près de la rivière, de laisser une pierre tombale identique à celles qui marquaient les tombes de Sarah Hunt et du Dr Kurzweil. Mais pour Ashni, ça ne convenait pas.

Plus Ashni songeait au voyage qu'elle avait entrepris avec son père, plus elle croyait que sa déception en parvenant à son terme n'était pas due au fait qu'il avait échoué à trouver le moyen de sauver sa vie, mais parce que la connaissance de la Singularité lui avait échappé. Ashni pensait cependant avoir découvert dans sa mort une solution.

En début d'après-midi, elle et Avozhina avaient transporté son père sur la berge de la rivière. Il faisait chaud, le soleil scintillait sur la surface ridée de l'eau pendant qu'elles s'activaient. Elles avaient rapporté des matériaux de la jungle – des morceaux de bois flotté, des lianes à utiliser comme cordes – et œuvrèrent une partie de l'après-midi pour fabriquer un petit radeau. Avozhina demanda plusieurs fois à Ashni si elle était certaine de vouloir faire ça. En aval, là où le fleuve et la rivière se mêlaient, les eaux étaient puissantes et violentes. Le radeau serait sûrement mis en pièces. Le corps de son père disparaîtrait à jamais dans le courant. Chaque fois qu'Ashni expliquait que c'était ce que son père aurait souhaité, Avozhina affichait une expression revêche, comme si Ashni était folle.

Elles placèrent son corps, enveloppé d'un linceul, au centre du radeau. La chaleur étouffante avait laissé place à une brise d'ouest et Ashni s'enfonça dans l'eau froide jusqu'à la taille. Avozhina poussa le radeau loin du rivage tandis qu'Ashni en agrippait le côté. Sur l'eau, le corps du Dr Chowdhury pivota, comme l'aiguille d'un compas à la recherche du nord géographique avant de s'orienter vers l'aval, en direction du confluent. Accrochée au radeau, Ashni sentait le courant entraîner son père. Derrière elle, à l'ouest, le soleil se couchait. Devant elle, il faisait déjà nuit.

Une dernière fois, elle se demanda si c'était ce qu'il aurait souhaité.

Oui, songea-t-elle, un homme aussi grand que lui aurait voulu être englouti par ces eaux. Un homme aussi grand que lui aurait voulu effectuer ce dernier voyage. Un océan l'attendait.

Elle ouvrit la main et laissa le courant l’emporter.

ÉPILOGUE

DREAMPOLITIK

12 avril 2055 07:38 (GMT+1)
Lagune de Lagos

JAMES Mohammad avait fini par avoir son yacht. Il l'avait acheté neuf, payé cash et baptisé *The Benjamin*, d'après son père. Mohammad avait pris livraison de ce Sea Ray de quarante-quatre pieds seulement deux semaines auparavant à la marina, expliqua-t-il à son oncle. Ils étaient dans la cabine de pilotage, se faufilant au milieu des chenaux. C'était la première journée chaude de l'année.

— Tu n'arrêtes pas de l'appeler un yacht, Jimmy, mais c'est un bateau. (Son oncle désigna quelques-uns des yachts plus gros à l'ancre, des monstres vulgaires de plus de cent pieds.) Ça, ce sont des yachts.

— Oui, ce sont aussi des yachts, rétorqua Mohammad.

Il poussa les gaz, augmentant leur vitesse de deux ou trois nœuds. Peut-être était-ce une mauvaise idée d'avoir emmené son oncle. L'aîné des James Mohammad avait enfin pris sa retraite six mois auparavant et avait incriminé la détention de son neveu aux États-Unis et ses répercussions sur ses relations avec Zhao Jin et ses collègues du Guoanbu. Son oncle lui avait raconté que ses supérieurs avaient eu besoin d'un bouc émissaire pour cet échec. Mais la vérité était qu'il aurait dû prendre sa retraite depuis des années.

Mohammad s'était dit que son oncle, une fois à la retraite, aimerait peut-être passer plus de temps sur l'eau. Il fallait qu'il fasse quelque chose, qu'il pratique un loisir, sinon, il allait les rendre fous tous les deux. Le soleil matinal était bas dans le ciel et dessinait des lignes chatoyantes sur l'eau. Mohammad avait du mal à profiter de la vue avec son oncle qui continuait de bavasser :

— Le tien est un bateau parce qu'on peut mettre un bateau sur

un yacht, insista-t-il, en enfonçant son index dans sa paume. Mais on ne peut pas mettre un yacht sur un bateau. Voilà la différence, Jimmy. Et puis, ça porte malheur de donner à un bateau le nom d'un homme. Un bateau doit porter un nom de femme.

L'officier traitant de la CIA de Mohammad, celui que les Américains lui avaient assigné peu après l'avoir retourné à Dulles, avait aussi désapprouvé le nom *The Benjamin*. "C'est un peu trop flamboyant, non ?", lui avait-il dit au cours du déjeuner en apprenant l'achat. Mohammad lui avait expliqué qu'il s'agissait du prénom de son père. Son officier traitant, qui frottait une serviette mouillée sur quelques gouttes de soupe qui avaient laissé de petites taches marron sur le devant de sa chemise, l'avait regardé par-dessus des lunettes teintées qu'il semblait ne jamais ôter.

— C'est clinquant, le genre de nom qu'un rappeur donnerait à son bateau : *The Benjamin*, comme des Benjamin, des billets de cent dollars. Y avez-vous songé ? Et avez-vous songé au fait qu'un retrait en liquide d'une telle ampleur pourrait regrettablement attirer l'attention sur notre relation ? Et puis, un bateau, c'est un très mauvais investissement. Vous êtes un homme d'affaires, bon sang, vous devriez savoir mieux que quiconque qu'un bateau perd immédiatement de sa valeur. Tout ce qui vogue, vole ou vous baise, louez-le. On ne vous a jamais appris ça ?

C'était une semaine plus tôt. Mohammad et son oncle prirent un virage dans la baie et passèrent devant l'hôtel-casino Federal Palace, où il avait partagé ce déplaisant déjeuner avec son officier traitant. Mais bien que n'aimant pas ce type de la CIA, il préférait cet accord au précédent, avec son oncle. Il était désormais temps pour lui de prendre soin de son aîné comme il l'aurait fait avec ses parents âgés s'ils avaient survécu.

Et, franchement, il essayait de s'occuper de sa famille. Les Américains payaient bien, bien mieux que ses compatriotes nigérians. Les dernières informations qu'il avait fournies – celles qui lui avaient valu ce bonus lui ayant permis de s'offrir ce yacht – étaient que Neutronics continuait d'investir beaucoup d'argent dans la recherche sur l'édition génomique à distance, le téléchargement du cerveau et autres technologies de pointe impliquées dans la Singularité, en dépit des obstacles érigés par Sarah Hunt. Il avait obtenu ces renseignements grâce à une source bien placée dans la hiérarchie de Neutronics, une jeune scientifique dont la vie, enfant, avait été sauvée par les premières

recherches du Dr Kurzweil. Elle était déterminée à voir ces recherches capitales se poursuivre, d'où ses conversations avec des investisseurs tels que Mohammad, et elle avait divulgué des informations financières qui révélaient une série de paiements effectués par Neutronics à un laboratoire indépendant à Okinawa enregistré au nom d'un Dr Christopher Yamamoto.

Son oncle disparut sous le pont. Après une rapide inspection du *Benjamin*, il réapparut dans la cabine de pilotage. Il portait maintenant un gilet de sauvetage orange vif. Mohammad rit :

— Pourquoi as-tu enfilé ça ?

— Tu as dit qu'on allait sur l'océan.

— D'accord…

— Je n'ai jamais été bon nageur.

Son oncle lui demanda ce qu'ils allaient faire une fois au large. Ils avaient un plan ? Une destination ? Que faisait-on sur un yacht, exactement ?

— Pour être honnête, répondit James Mohammad, je ne sais pas vraiment.

Son oncle se rapprocha de lui et tous deux scrutèrent par-delà la proue du *Benjamin* l'infinité de l'eau à l'ouest et leur destination indéterminée.

— Peu importe, dit son oncle. (Il resserra la sangle de son gilet de sauvetage.) On n'a qu'à avancer.

23 juin 2056 05:13 (GMT+9)
Okinawa

B.T. commençait à manquer d'énergie. Il était resté éveillé toute la nuit dans son labo, déterminé à finir de modéliser une structure de protéine qui, croyait-il, lui permettrait de contourner un problème rencontré dans une chaîne de vaccin à ARN messager obsolète. Cette séquence précise d'ARN messager s'était autrefois révélée un messager et un modificateur génétique efficaces, mais désormais elle ne fonctionnait plus. En deux ans, il avait réalisé quelques progrès – il avait remanié certaines méthodes d'édition génomique à distance à partir de préceptes totalement différents – mais les gains s'étaient avérés modestes, le travail incroyablement intense, et il commençait à se demander combien de temps Neutronics allait continuer à le financer.

Très récemment, il avait passé seize semaines à reconstruire

une vaste hélice génétique, l'équivalent de repeindre le plafond de la chapelle Sixtine afin de créer une scène céleste différente, d'une beauté comparable mais entièrement réarrangée, avec la contrainte d'y inclure tous les motifs de l'ancienne peinture. Pas vraiment facile. Et maintenant qu'il se préparait à appliquer les derniers coups de pinceau, c'était comme s'il se rendait compte qu'il n'avait pas laissé assez de place pour deux chérubins de l'original. Les deux chérubins, dans ce cas-là, étaient deux séquences de triplets de nucléotides. Elles ne s'emboîtaient pas dans la nouvelle structure.

B.T. se prit la tête à deux mains. Il se frotta les yeux de la paume et regarda l'aube se lever par la fenêtre. Peut-être aurait-il dû écouter l'avertissement de Sarah Hunt. Peut-être que la seule chose qu'il pouvait espérer découvrir en refusant d'abandonner sa quête de la Singularité était la limite de son propre ego. Pensait-il réellement que son intelligence humaine – bien que très performante – pourrait triompher d'une intelligence artificielle destinée à empêcher chacune de ses avancées ? Cela faisait près de soixante ans qu'un ordinateur avait battu Garry Kasparov, le champion du monde d'échecs en titre. Il était à tout le moins remarquable que l'intelligence humaine ait continué de se mesurer si longtemps à l'intelligence artificielle ; il était remarquable que des gens comme lui croient encore que les humains étaient capables de résoudre de tels problèmes – ou en tout cas l'espèrent.

L'espoir, songea B.T. Le mot restait suspendu, encourageant, dans son esprit. C'est ce qui donnerait toujours aux humains un avantage.

Assis à son bureau, il observa le matin, le jour qui se formait. Cette course à la technologie à laquelle il participait depuis longtemps ne pourrait résoudre qu'un certain nombre des problèmes de l'humanité. Il était possible que l'évolution technologique dépasse l'évolution biologique, mais ces avancées, aussi essentielles soient-elles, ne modifieraient guère ce que signifiait fondamentalement être humain. Un être humain avait des caractéristiques qui n'existaient pas dans le monde de la technologie, mais qui s'enracinaient dans celui des émotions et de la spiritualité, ce que sa science ne pouvait expliquer. Et que lui n'avait jamais convenablement compris.

Ses pensées s'égarèrent alors, comme souvent, vers Michi. La première année après leur retour de Manaus, il avait essayé de

l'oublier, de se convaincre que ses sentiments n'avaient pas été réels. Mais là aussi, il avait échoué. Quelques mois plus tôt, il était retourné au Japon, d'abord à l'appartement de Michi, puis, en découvrant un nom différent sur la sonnette, au bureau du Dr Agawa. Le vieux scientifique l'avait accueilli chaleureusement et B.T. s'était rapidement retrouvé face à lui, en train d'expliquer la raison de sa visite. Le Dr Agawa avait patiemment écouté les allégations de B.T. selon lesquelles il avait manigancé son histoire d'amour avec Michi, ce qui avait fait rire le docteur avant qu'il ne nie. Pour fournir la preuve de son innocence, il avait fait remarquer que Michi avait cessé de travailler pour lui peu après son retour de Manaus. Selon lui, elle avait l'air mystérieusement troublée. Elle avait dit qu'il était temps pour elle de se concentrer sur ses propres recherches, bien qu'elle eût refusé d'en préciser la nature, et elle était partie. Peut-être son histoire avec B.T. expliquait-elle sa décision. Le Dr Agawa n'avait pas eu de nouvelles d'elle depuis des mois.

L'année suivant sa visite au Dr Agawa, B.T. avait souvent songé à Michi. En tout cas, son emprise sur lui semblait toujours plus forte. Il pourrait redécouvrir la Singularité, se montrer plus malin que Sarah Hunt, le Dr Kurzweil, le Dr Agawa, eux tous, ça ne lui permettrait pas de mieux comprendre les sentiments de Michi, ou les siens. Les progrès technologiques avaient créé un monde qui serait méconnaissable pour les humains d'il y avait deux mille, mille ou même cent ans. Mais qu'en était-il de nos progrès émotionnels ? Là, rien n'avait changé, rien ne pouvait être accéléré. Une personne de cette époque-là était globalement identique à une personne de celle-ci. B.T. continua donc de regarder par la fenêtre et de songer à Michi.

Puis, dans les branches d'un arbre, il remarqua des flèches colorées. Un éclair de bleu, de rose, puis de rouge. Il se leva, sortit sur l'herbe humide de rosée. Il approcha de l'arbre avec précaution, incapable de dire ce qu'il observait avant d'être plus près. Il vit alors une douzaine ou plus de papillons aux ailes extraordinairement colorées s'envoler des branches de l'arbre. Une fois dans les airs, ils tourbillonnèrent, décrivant des cercles autour de sa tête telle une couronne, puis ils s'envolèrent en ligne droite en direction du cap Maeda. Trop de temps avait passé pour que ces papillons soient ceux qu'il avait fabriqués. Ce devait être leurs descendants. B.T. les suivit, s'éloignant de son labo.

23 novembre 2057 10:52 (GMT+8)
Pékin

Shriver ne voulait pas que Lily Bao entreprenne ce voyage, mais elle avait insisté. Sa grossesse, bien que bienvenue, n'était pas prévue et elle avait déjà retardé ce voyage à cause de complications mineures survenues aux premiers stades. Le visa que Zhao Jin lui avait délivré quelques années auparavant expirerait bientôt. Si elle ne se rendait pas maintenant en Chine, elle ne le ferait jamais. Shriver comprenait, ou du moins prétendit comprendre son besoin d'y aller. Son père était enterré à Pékin et, avant de devenir elle-même mère, elle voulait lui rendre visite.

Bien que l'obstétricienne de Lily se soit inquiétée qu'elle entreprenne un voyage si pénible durant son dernier trimestre, rien ne put l'en dissuader. Elle était restée active pendant toute sa grossesse, aidant son mari dans la modeste ferme qu'ils avaient acquise à deux heures au nord-est de Burlington, dans un coin isolé de l'État, même selon les critères du Vermont. Elle et son enfant étaient en bonne santé. Elle irait.

Trois ans auparavant, Lily Bao et Nat Shriver avaient moins cherché un foyer qu'un refuge. Ils l'avaient trouvé dans leur ferme, engloutissant leurs économies non seulement dans la maison, une grange en pierre qu'ils avaient eux-mêmes rénovée pour en faire un espace aéré, inondé de lumière – mais aussi dans les panneaux solaires, les systèmes de filtration d'eau et les parterres de légumes qui leur permettaient de vivre en quasi-autarcie. S'il y avait une chose que leur expérience à Washington leur avait apprise, c'était l'indépendance. La société était trop instable. Ils voulaient des fondations plus solides sur lesquelles bâtir leur famille. Ils n'avaient pas seulement fui le regard scrutateur de la collectivité en s'éloignant à ce point des centres de pouvoir. Lorsque la prochaine crise surviendrait – et ce serait certainement une crise environnementale – leur degré de préparation serait le meilleur atout à offrir à la société. En réalité, s'ils s'étaient détournés du monde, c'était pour pouvoir faire face à son avenir. C'était, songeait Lily, une position pragmatique. Raison pour laquelle sa décision de retourner à Pékin déconcertait son mari.

En atterrissant, Lily avait le nom d'un cimetière. Il se trouvait à la périphérie de Pékin, dans le quartier de Shunyi, près de

l'aéroport. La météo prévoyait de la pluie pour sa visite. Elle acheta un bouquet de fleurs blanches devant le cimetière. Le gardien ne lui avait donné qu'un numéro de section. Les tombes n'étaient pas organisées par lots et pendant qu'elle errait, la température dépassait tout juste zéro. Elle inspectait les pierres tombales patinées à la recherche de son père tandis que les avions en approche volaient bas au-dessus d'elle. Il lui fallut plus d'une heure pour trouver sa tombe. La stèle en granit ne comportait pas son grade, ni aucun élément de sa vie. Seul son nom était inscrit, LIN BAO, et ses dates de naissance et de décès, 1980-2034.

Le pourtour de sa tombe était envahi d'herbe. Elle l'arracha à pleines poignées, dégageant un espace pour y poser son bouquet. Un nouvel avion passa. Elle se demanda combien de milliers d'avions avaient sillonné le ciel depuis la mort de son père et s'il connaîtrait un jour la paix. La pluie continuait de tomber. Lorsqu'elle revint à son hôtel, elle était trempée et frissonnait. Épuisée, elle essaya de dormir, mais elle se réveilla au milieu de la nuit fiévreuse et en sueur. Elle était tellement mal en point qu'elle appela son mari. Il insista pour qu'elle reprenne sa température ; elle approchait 39,5.

— Tu dois voir un médecin.

Elle avait d'abord refusé, mais, au matin, elle avait du mal à respirer.

— Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour Jake, dit Shriver.

Il utilisait souvent le prénom qu'ils avaient choisi pour leur enfant à naître, alors que Lily ne le faisait jamais. Tandis que Shriver la suppliait d'aller à l'hôpital, elle se demanda pourquoi son mari pouvait si facilement prononcer le nom de son fils alors que c'était si difficile pour elle ; comme si prononcer son nom entérinait ses obligations en tant que parent, obligations qu'elle avait terriblement peur de ne pas être capable de correctement remplir.

Shriver voulait que Lily appelle une ambulance. Elle préféra prendre un taxi. Shriver resta au téléphone tout le long du trajet. Il s'excusa de ne pas être avec elle, même si en aucun cas il n'aurait pu venir sans visa. Lily avait de plus en plus de difficulté à respirer. Elle dit à Shriver qu'elle l'appellerait dès qu'elle serait à l'hôpital. Puis elle s'évanouit à l'arrière du taxi.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était dans une salle de réveil individuelle, surveillée par une unique infirmière. Celle-ci,

penchée sur elle, vérifia ses constantes, puis se dirigea vers la porte. Lily sentait le vide dans son ventre, mais avant qu'elle puisse paniquer, l'infirmière revint avec une couveuse qu'elle plaça près de son lit en annonçant dans un anglais au fort accent :

— Petit garçon bonne santé…

Lily regarda son fils qui lui rendit son regard de ses yeux laiteux, brillants. Puis l'infirmière ajouta :

— Vous avez visiteur, et elle quitta la pièce.

Lorsqu'il franchit la porte, elle sut immédiatement qui il était grâce au badge visiteur, exigé par l'hôpital, collé sur sa poitrine. Zhao Jin.

— Félicitation à la jeune maman.

Il tapota la vitre de la couveuse. D'une main, il tenait un bouquet de fleurs blanches, semblable à celui qu'elle avait déposé sur la tombe de son père la veille. Dans l'autre, il avait une enveloppe rouge. En posant les fleurs sur une console, Zhao Jin expliqua qu'en Chine, le rouge était traditionnellement la couleur de la chance et des nouveaux départs – au cas où elle l'aurait oublié.

— Comment m'avez-vous trouvée ? demanda Lily.

— J'ai su que vous étiez là dès que vous avez posé un pied dans ce pays, répondit Zhao Jin. (Il avait l'air déçu, comme si Lily l'avait sous-estimé.) Pensiez-vous que j'aurais oublié le visa que nous vous avions délivré il y a quelques années ? Nous espérions que vous l'utiliseriez.

— Alors vous m'avez suivie tout ce temps ? demanda Lily.

— Suivre est tellement démodé… qui suit encore quelqu'un de nos jours ? Non, nous ne vous avons pas suivie. Nous vous avons observée. La tombe de votre père, si déplorable. Il a toujours mérité un lieu de repos plus digne. C'était un homme d'une grande intégrité, qui a tant fait pour notre pays.

— Notre pays…, répéta Lily, faisant rouler les mots sur sa langue avant d'ajouter : je veux parler à mon mari.

Zhao Jin expliqua que l'hôpital était en contact régulier avec Shriver. Il savait qu'elle était hors de danger et en bonne santé, et ils lui avaient même appris la naissance du bébé.

— Et comment s'appelle-t-il ? s'enquit Zhao Jin.

— Jake… c'est un prénom qui vient de la famille de son père.

— Un prénom américain. Jake Shriver… un nom très américain.

Lily réitéra sa demande de parler à son mari.

— Naturellement, dit Zhao Jin. Nous allons arranger ça, mais j'attends depuis un certain temps de pouvoir m'entretenir avec vous, alors accordez-moi encore quelques minutes. (Il tripotait les tiges des fleurs, les disposant dans un vase sur la console, près de l'endroit où était posée l'enveloppe rouge.) Avant d'appeler votre mari, pourriez-vous s'il vous plaît ouvrir le cadeau que j'ai apporté pour vous et Jake ?

Il lui tendit l'enveloppe. Il continuait de tapoter la vitre de la couveuse. Il faisait mine de gazouiller pour attirer l'attention de Jake.

Lily Bao ouvrit l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en brandissant un document administratif.

— Un certificat de nationalité, expliqua Zhao Jin. Il suffit d'une signature et votre fils pourrait être à la fois chinois et américain.

— Mon fils est américain.

— Mais il est né en Chine d'une mère chinoise, donc il est aussi chinois… (Il sortit un stylo de sa poche.) Nous avons un jour discuté de votre père, comment nous pourrions lui fournir un enterrement adéquat, peut-être le transporter au cimetière révolutionnaire de Babaoshan. Il serait en compagnie de personnes distinguées, là-bas. Jake Shriver a offert cette opportunité à son grand-père. Soyez-en fière. Il suffit que vous laissiez ouverte la possibilité qu'un jour votre fils choisisse de retourner dans le pays où il est né, le pays où vous êtes née et où votre père est né… voulez-vous vraiment lui refuser ce choix ?

Il tendit à Lily le stylo.

Elle fixa longuement Zhao Jin.

— Je ne peux pas m'asseoir, finit-elle par dire. Il faut que vous m'apportiez quelque chose sur lequel signer.

Zhao Jin se jucha au bord de son lit. Il lui offrit son dos. Lily y posa les documents. Elle agrippa le stylo non pas entre ses doigts, mais avec le poing, comme un couteau. Elle imaginait un jour où son fils pourrait poignarder Zhao Jin à l'endroit exact où il l'avait forcée à signer.

7 mars 2058 17:38 (GMT−6)
Centre de conférence de l'île de Galveston

Ashni avait failli ne pas venir. En tant que présidente du groupe Tandava, elle recevait des invitations à des conférences dans le monde entier. Il se passait rarement une semaine sans qu'elle s'adresse à un public ou un autre. Mais ce discours-là était différent. L'Association des survivants de Galveston lui avait demandé de se charger du discours inaugural. Le sujet était le legs de sa mère.

Depuis la mort de son père, Ashni avait prononcé des discours sur l'héritage de celui-ci, elle avait accepté des récompenses en son nom et des services avaient été célébrés en sa mémoire dans trois villes. Mais sa mère avait été totalement oubliée, coupée du récit public de la vie d'Ashni. C'était la première fois qu'on lui demandait quelque chose en lien avec sa mère. Elle avait trouvé cette perspective terrifiante, si bien qu'une heure avant le moment prévu pour s'adresser à l'assistance, elle était au bar de l'hôtel et sirotait un whiskey pour essayer de calmer ses nerfs.

Elle était assise devant une table basse sur laquelle les pages de son discours étaient étalées. Il lui avait fallu plus d'une semaine pour l'écrire. Elle avait eu énormément de mal non seulement avec le contenu, mais aussi la façon dont elle allait pouvoir le prononcer sans craquer devant la foule. C'était sa plus grande peur. Au cours des quatre dernières années, elle avait appris à parler de la perte de son père – elle n'avait pas le choix, le monde voulait discuter de lui et de son héritage. Mais sa mère, c'était une autre histoire. Le legs de sa mère n'était pas un fonds d'investissement de plusieurs milliards de dollars, plusieurs milliers d'employés, des fondations philanthropiques ou de la recherche de pointe. Non, le legs de sa mère, c'était elle, Ashni.

Elle relut encore une fois son discours.

Elle ne parvenait toujours pas à aller au bout sans que ses émotions ne menacent de la submerger. Mais elle n'avait plus le temps. Elle régla sa note et quitta le bar. Lorsqu'elle arriva à la salle de conférences, une foule de centaines, sinon de milliers de gens se pressait. Le désir de commémorer les terribles pertes de la dernière guerre semblait se transformer en un désir de comprendre comment le pays avait failli plonger dans une guerre civile quatre ans auparavant. Le Congrès avait prolongé la présidence stable, lénitive de l'administration Hendrickson en un mandat complet de quatre ans, ce qui avait largement ramené les États-Unis à un sentiment de normalité, à savoir un niveau ordinaire d'irréductibles dysfonctionnements, bien loin du niveau

qui avait failli faire couler la nation. Mais la présidence sans incident de Hendrickson s'achèverait à la fin de l'année et le pays, qui se préparait à choisir un nouveau président au sein d'un ensemble hétéroclite d'indépendants, de républicains-démocrates et autres candidats de partis mineurs, sans qu'un seul ne se détache nettement, était dérouté.

Quelques minutes avant son discours, l'équipe d'organisateurs conduisit Ashni dans une loge où une maquilleuse poudra son front luisant et un technicien fixa un micro au revers de sa veste. De la gauche de la scène, elle écouta quelqu'un la présenter, faire un récit de sa vie et de ses succès qu'elle avait du mal à associer à elle-même, tant l'angoisse la terrassait : elle avait une chance unique de dire au monde qui était sa mère.

Elle avança sur la scène sous un flot de lumière. Dans l'assistance, les visages étaient levés vers elle. Elle parla un peu de son père, du travail qu'accomplissait le groupe Tandava pour préparer le monde aux défis sociétaux, biologiques et environnementaux du futur. C'était la partie aisée du discours, un copier-coller machinal de ceux qu'elle avait déjà prononcés cent fois.

Elle passa à sa propre histoire.

Lorsqu'elle évoqua sa mère, elle sentit sa gorge se serrer aussi sûrement que si on l'étranglait. Elle expliqua que sa mère, à qui ils rendaient hommage, avait fait l'impossible choix de la laisser partir. Sa mère avait compris que pour sauver Ashni, elle devait l'abandonner.

— Nous croyons trop souvent, dit Ashni, que le progrès consiste à tenir bon. Souvent, le progrès consiste à abandonner, non seulement une personne, mais aussi une idée…

Sa mère l'avait compris. Son père aussi, du moins à la fin. Mais les autres ? Elle fouilla la foule du regard, à la recherche d'une esquisse de confirmation, de quelqu'un qui pourrait la rasséréner. Puis, au premier rang, juste en dessous d'elle, où elle ne l'avait pas d'emblée remarqué, elle reconnut le célèbre expert en politique publique japonais, le Dr Kobe Agawa. Il hochait la tête en signe d'approbation.

Elle n'avait jamais rencontré le Dr Agawa, mais elle savait qui il était, comment il avait contribué à l'héritage de son père et par conséquent au sien. À la fin de son discours, tandis que la salle se vidait, le Dr Agawa l'attendait au fond. Il se présenta et proposa de l'emmener dîner, et, à une table tranquille, ils parlèrent de sa

mère, de son père et d'elle, jusque tard dans la nuit.

17 mai 2059 04:38 (GMT–5)
Boston

Au matin, Julia Hunt recevrait son diplôme. Elle avait décroché son doctorat en un temps record. Son directeur de thèse du département de santé publique de l'université Tufts l'avait prévenue qu'il lui faudrait jusqu'à sept ans pour valider les diplômes nécessaires. Mais elle avait battu tous les records en les obtenant en quatre ans, financée par son G.I. Bill[1] et une partie de sa retraite anticipée des marines. Pour fêter ça, son parrain avait pris l'avion de Washington la veille. Le soir, ils avaient dîné à son hôtel donnant sur le Boston Common. C'était la première fois qu'elle voyait l'ancien président Hendrickson depuis qu'il avait quitté ses fonctions quelques mois plus tôt.

Au restaurant, il était agréable que les membres des services secrets soient pour la plupart invisibles et son cortège d'employés tenu à distance. Elle remarqua qu'ils l'appelaient "amiral" et non pas "monsieur le président". Hendrickson, comme Theodore Roosevelt, qu'on appelait "colonel" après qu'il eut quitté son poste, pensait qu'une seule personne à la fois devrait être appelée "monsieur le président". Hendrickson n'était pas venu totalement seul. Il avait gardé Karen Slake sous contrat, en tant que consultante. Sa liste de projets incluait la bibliothèque présidentielle de Hendrickson. Elle avait bu un verre avec eux avant le dîner. Ils avaient papoté de la candidature de Dozer au Sénat, où il avait échoué, de la biographie non autorisée de Wisecarver qui devait sortir à l'automne – la succession de Wisecarver poursuivait en justice l'éditeur. Slake s'était lamentée, pas pour la première fois, que Julia ait quitté le corps des marines.

— Vous auriez été générale, avait-elle dit.

Julia avait haussé les épaules et dit qu'elle était bien plus heureuse maintenant – ce qui était vrai. Slake avait aussi montré à Julia les plans encore secrets de la bibliothèque présidentielle. Slake avait du mal à contenir son scepticisme.

— Elle est au milieu de nulle part.

La bibliothèque serait construite au Nouveau-Mexique, à seulement quelques kilomètres du ranch où avait vécu Sarah

Hunt.

— Personne n'ira jamais, ajouta Slake avant de s'excuser et de retourner dans sa chambre.

— Je n'avais pas compris que tu prévoyais de la construire là, dit Julia en suivant des yeux Slake qui quittait le restaurant. J'imagine aussi que je n'avais pas réalisé à quel point ma mère te manquait.

— J'aimais ta mère. (Hendrickson regarda avec lassitude par la fenêtre du restaurant.) Je l'ai aimée tellement et si longtemps… et encore aujourd'hui. Elle ne te manque pas ?

— Bien sûr que si.

Julia était tentée d'en dire davantage, et faillit le faire, mais elle se ravisa.

Elle changea de sujet, parla à Hendrickson d'un rendez-vous qu'elle avait eu avec une entreprise agricole partiellement financée par le groupe Tandava, qui avait montré un intérêt pour sa thèse récemment publiée. Julia pensait qu'ils pourraient lui proposer un emploi. Hendrickson lui dit que sa mère aurait été fière. Ils terminèrent rapidement leur repas et s'organisèrent afin de se retrouver le lendemain sur le campus, après la cérémonie de remise des diplômes. Puis Julia retourna à son appartement et se mit au lit, où elle rêva.

C'était son secret, un cadeau de sa mère qui se produisait chaque nuit. Sarah Hunt avait disparu et la plupart des gens supposaient que la technologie qu'elle et Kurzweil avaient découverte avait disparu avec elle. Mais Julia savait que c'était faux. Sarah Hunt avait laissé un cadeau à sa fille. Depuis maintenant des années, le père et la mère biologiques de Julia, qu'elle avait perdus il y avait si longtemps à San Diego, apparaissaient dans ses rêves. Comment était-ce possible ? Julia n'en savait rien. Tout ce qu'elle savait était que Sarah Hunt l'avait rendu possible. La vie que Julia aurait menée avec ses parents, à partir du moment où elle s'était interrompue quand elle était petite fille, était recréée dans ses rêves, chaque nuit, comme s'il s'agissait de souvenirs.

Cette nuit-là, après le dîner, fut la première fois depuis des années que ses parents n'apparurent pas. Ce fut la première fois qu'à la place, Julia rêva de Sarah Hunt. Le rêve était simple, une vision de la cérémonie de la remise des diplômes du lendemain. Julia portait une toque et une cape. Elle était dans la file avec des camarades de cours sur le côté d'une scène tandis qu'au pupitre

un des directeurs de l'université appelait les noms. Lorsque ce fut son tour, elle grimpa les marches qui menaient à l'estrade. On lui remit un diplôme. On lui enfila une épitoge. Souriante, elle faisait face à la foule et cherchait Sarah. Au tout premier rang, sur un siège réservé, elle la vit.

Le lendemain, lors de la remise des diplômes, la scène se déroula exactement comme dans le rêve de Julia. Excepté que Sarah n'était pas là. Mais tandis que Julia était sur la scène, attendant que son nom soit appelé, elle remarqua un siège vide au premier rang. C'était celui que Sarah avait occupé la nuit précédente et Julia était incapable de dire si elle ressentait de la tristesse ou du soulagement que le siège soit vide ce jour-là. Puis on prononça son nom. Avec assurance, elle traversa la scène. Lorsqu'elle arriva au bout, elle avait décidé de révéler à Hendrickson son secret.

---

1 Loi datant de 1944 qui accorde aux anciens soldats le financement de leurs études universitaires ou de leur formation.

Quel sera le résultat final de cette lutte ? On comprendra sans peine que sur ce point il faut se renfermer dans le vague des conjectures.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*

REMERCIEMENTS

ELLIOT Ackerman souhaiterait remercier Scott Moyers, Mia Council, Helen Rouner, Elizabeth Calamari, PJ Mark, Phil Klay et, comme toujours, Lea Carpenter.

JAMES Stavridis souhaiterait remercier son éditeur, Scott Moyers, et son agent, Andrew Wylie. Ainsi que nos merveilleux compagnons de bord chez Penguin Press : Mia Council, Helen Rouner et Elizabeth Calamari. Et la femme dont l'intelligence est tout sauf artificielle, Laura Stavridis.

Prologue

1. Truthers et dreamers

2. common sense

3. la singularité

4. match nul

5. le chant du rossignol

6. les deux rivières

7. L’océan

Épilogue

Remerciements

DERNIÈRES PARUTIONS

Peter Swanson, *Ceux qu'on tue*
Lars Elling, *Les Princes de l'étang aux finnois*
Lily Brooks-Dalton, *Pirate de lumière*
Benjamin Whitmer, *Dead Stars*
Piergiorgio Pulixi, *La Septième Lune*
Melinda Moustakis, *La Clairière*
Keith McCafferty, *Buffalo Blues*
Tiffany McDaniel, *Du côté sauvage*
Trevanian, *Nuit torride en ville*
Helene Bukowski, *La Guerrière*
Michael Farris Smith, *Sauver cette terre*
Chris Offutt, *Les Fils de Shifty*
Giulia Caminito, *La Grande A*
Peter Swanson, *Neuf Vies*
John Gierach, *Le Paradis d'un fou*
James Crumley, *Folie douce*
Blake Crouch, *Upgrade*
Pekka Juntti, *Chien sauvage*
Sarai Walker, *Les Voleurs d'innocence*
Piergiorgio Pulixi, *Le Chant des innocents*
David Vann, *La Contrée obscure*
Edward Hoagland, *Journal d'un siècle disparu*
Julia Glass, *En ces temps de tempêtes*
Ted Flanagan, *Tout ce qui est secret*
Corrado Fortuna, *Le Dernier Loup*
Dennis Lehane, *Le Silence*
Kim Zupan, *Trop loin de Dieu*
Maren Uthaug, *Une fin heureuse*
Erin Swan, *Parcourir la Terre disparue*
Doug Peacock, *Itinéraire d'un éco-guerrier*
Tess Gunty, *Écoutez-moi jusqu'à la fin*
Peter Farris, *Le Présage*
Henning Ahrens, *Les Péchés des pères*
Andy Davidson, *La Fille du batelier*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur

www.gallmeister.fr